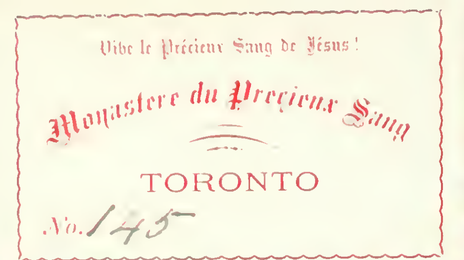
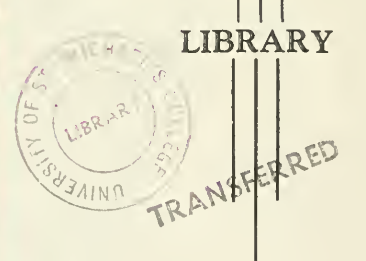

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01853387 7


Vive le Précieux Sang de Jésus!
Monastere du Precieux Sang
TORONTO
No. 145


DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TRANSFERRED



SAINT AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

I



Cum opus cui titulus : MAYR : Saint Augustin, maître de la vie spirituelle (traduction française), *duo religiosi e Congregatione Augustinianorum ab Assumptione quibus id commissum fuit recognoverint et in lucem edi posse probaverint, facultatem concedimus ut typis mandetur, si ita iis ad quos pertinet videbitur.*

Parisiis, die 6 julii 1898.

F. PICARD,

Sup. G^lis Aug. ab Assumptione.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 13 julii 1898.

† F. card. RICHARD.

arch. Parisiensis.

SAINT

AUGUSTIN

MAITRE DE LA VIE SPIRITUELLE

OU

FORMATION DU CHRÉTIEN

Par les pieux et salutaires enseignements
de notre B. Père et très illustre Docteur de l'Eglise Augustin

EXTRAITS DE SES OUVRAGES

ET DISTRIBUÉS

POUR SERVIR QUOTIDIENNEMENT DE NOURRITURE SPIRITUELLE

Selon l'ordre des jours et des fêtes de l'année

Par le P. Félix MAYR

De l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin

et traduits du latin

Par le P. Charles LAURENT

Des Augustins de l'Assomption

TOME IV

IMPRIMERIE E. PETITHENRY

8, RUE FRANÇOIS I[er], PARIS

OCTOBRE

DE LA FOI ET DE L'ESPÉRANCE

CONDITIONS ET OBJET DE CES DEUX VERTUS THÉOLOGALES

I

La foi, grand don de Dieu, sert de base à la religion et à la sainteté de vie.

La vie sainte, dont la vie éternelle sera la récompense, a pour principe une foi droite et sincère. Or, la foi consiste à croire ce que l'on ne voit pas encore, pour mériter de voir un jour ce que l'on aura cru. Le temps de la foi est donc comme le temps de la semence : il faut y persévérer, sans défaillance aucune, jusqu'à l'heure de la moisson. Le genre humain, après s'être détourné de Dieu, restait comme accablé sous le poids de sa malice. Pour exister, il lui avait fallu un Dieu Créateur; pour reprendre une vie nouvelle, il lui fallait un Dieu Sauveur. Dans sa justice, Dieu l'avait condamné; dans sa miséricorde, il a opéré sa délivrance. « Le Dieu d'Israël donnera lui-même à son peuple la force et le courage; qu'il soit béni ! » (Ps. 67.) Mais cette grâce n'est donnée qu'à ceux qui croient; elle est

refusée à l'orgueil incrédule. Il n'y a pas cependant à se glorifier de la foi, comme si elle était soumise au pouvoir de l'homme. La foi n'est pas un don de mince valeur; son prix est des plus élevés : si on la possède, c'est qu'on l'a reçue, rien de plus certain, et d'ailleurs: « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » (1 Cor. 4.) Comment rendre jamais à Dieu de dignes actions de grâce pour un tel bienfait? Ah! gardons-nous de toute ingratitude: nous ne tarderions pas à perdre ce qui nous a été donné.

Louer la foi dignement est une entreprise impossible; tout fidèle peut s'en faire une idée partielle; mais nul ne saurait comprendre combien elle l'emporte sur tant d'autres faveurs divines. Et si les moindres d'entre elles exigent de nous une grande reconnaissance, quelle reconnaissance plus grande encore ne devons-nous pas avoir pour celle qui les surpasse toutes!

C'est à Dieu que nous sommes redevables de notre être et des perfections qu'il renferme: de la simple existence qui nous est commune avec la pierre, de la vie que nous partageons avec la plante, des sens que l'animal sans raison possède également, de l'intelligence enfin qui nous rend semblables à l'Ange. Nous sommes donc doués d'une vue, d'une ouïe, d'un odorat, d'un goût, d'un tact, capables de percevoir les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, le chaud et le froid; nous sommes doués encore d'intelligence, pour discerner le bien et le mal. Tout homme serait malheureux d'être privé de l'un ou de l'autre de ces pouvoirs, et surtout, il ne se trouve personne qui n'ait l'intelligence en singulière estime. C'est ce qui est cause qu'un grand nombre refusent de croire : ils ne veulent croire que ce qu'ils comprennent; ils font de l'intelli-

gence la condition de la foi, tandis que la foi est la condition de l'intelligence. (*Serm.* 43.)

Quelle serait la récompense de la foi, que deviendrait même son nom, si l'on voyait, si l'on touchait, si l'on comprenait dès cette vie ce qu'il nous est proposé de croire? Ce n'est point ici-bas que nous pouvons voir l'objet de notre foi; ici-bas nous devons croire à ce qu'il nous sera permis de voir un jour dans un autre monde; nous devons croire tant qu'il ne nous sera pas donné de voir, pour que la claire vue ne nous couvre pas plus tard de confusion. Croyons donc, puisque c'est maintenant le temps de la foi; croyons, avant que vienne le temps de la vision. L'Apôtre nous l'enseigne : « Tant que nous vivons en ce corps, nous voyageons loin du Seigneur, car nous ne marchons qu'à la lumière de la foi. » (2. Cor. 5.) Nous ne possèderons donc à découvert ce que nous croyons que lorsque nous verrons Dieu face à face, tel qu'il est. Ce temps de la foi et ce temps de la claire vue, l'Apôtre Jean les distingue nettement dans une de ses épitres : « Mes bien-aimés, nous sommes à présent les enfants de Dieu; mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. » Voilà le temps de la foi: voici celui de la claire vue : « Nous savons que, lorsque le Seigneur viendra dans sa gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1. Jean. 3.)

Le temps de la foi est un temps de travail; qui le nie? Mais par ce travail on arrive au temps de la vision, qui en est la récompense. Point de négligence donc en ce travail, si nous désirons en recevoir le prix. Au mercenaire loué on ne compte son salaire qu'après le travail fini. Travaillez, lui dit-on, on vous payera ensuite. Il ne dit pas: Payez d'abord, et ensuite je tra-

vaillerai. Dieu agit de même à notre égard. Est-il capable de nous tromper? L'homme qui craint Dieu, ne trompe point son mercenaire: et Dieu nous ferait des promesses trompeuses, lui dont la crainte empêche tout maître de tromper son serviteur? Cependant un maître se trouve quelquefois dans l'impossibilité de tenir ce qu'il a sincèrement promis, par suite d'une de ces difficultés soudaines qui sont si fréquentes en ce monde fragile: et d'ailleurs, rigoureusement parlant, il peut se repentir de sa parole et s'y rendre infidèle. Mais est-il possible à Dieu, la Vérité même, de trahir ses promesses? Et lui est-il possible de manquer de quoi les remplir? Ne possède-t-il pas tous les biens en abondance, lui qui est le Créateur de toutes choses?

Croyons donc à Dieu. C'est là le premier de nos devoirs; c'est par là que la Religion commence, par là que commence une sainte vie. Oh! affermissons-nous dans la foi; établissons nos vertus sur ce fondement, abstenons-nous des plaisirs séducteurs, supportons avec courage les maux de cette courte existence; ayons un cœur inébranlable aux attraits des uns, aux menaces des autres; éloignons de nous la faiblesse qui succombe, le découragement qui brise et anéantit. Sachons attendre avec une énergique patience l'heure où disparaîtront pour nous les fausses joies et les tristesses de la terre, l'heure où nous serons mis en possession d'une félicité sans mélange et sans fin. (*Serm.* 38.)

II

La foi est la vie de l'âme.

« Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas pour

toujours. » (Jean. 11.) Le Christ Jésus, en effet, n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Ce fut la réponse qu'il fit aux Juifs, à propos d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui étaient morts depuis longtemps. Il leur rappela ce que Dieu avait dit autrefois : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » (Exode. 3.) Et il ajouta : « Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, » (Matth. 22.) car tous sont vivants devant lui. Croyons donc, et, même morts, nous vivrons ; si, au contraire, nous refusons de croire, fussions-nous vivants, nous sommes morts.

Un jour, un des disciples du Seigneur voulait différer de le suivre, sous prétexte qu'il lui fallait d'abord ensevelir son père. « Laissez, lui répondit Jésus, laissez les morts ensevelir les morts : pour vous, venez et suivez-moi. » (Matth. 8.) Il y avait donc là tout à la fois un mort à ensevelir, et d'autres morts qui allaient lui rendre les devoirs de la sépulture : c'est que l'un était mort de la mort du corps, et les autres étaient morts de la mort de l'âme. D'où venait cette dernière mort ? De l'absence de la foi. D'où venait la première ? De l'absence de l'âme. La foi est donc la vie de notre âme. « Celui qui croit en moi, fût-il mort » de la mort du corps, « vivra » de la vie de l'âme, jusqu'au jour où son corps ressuscitera pour ne plus mourir. En d'autres termes, « celui qui croit en moi, » bien qu'il meure, « vivra. » Et « quiconque vit » dans la chair, « et croit en moi, » vient-il à mourir de la mort du corps, « ne mourra point pour toujours, » à cause de la vie de son âme, et à cause de la résurrection future qui rendra son corps immortel. Tel est le sens du passage cité plus haut. « Croyez-vous cela ? dit Jésus à Marthe. Oui, Seigneur, lui répondit-elle ;

j'ai cru que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu en ce monde. » En le croyant, j'ai cru que vous êtes la résurrection et la vie ; j'ai cru que celui qui croit en vous, fût-il mort, vivra ; et que celui qui vit et croit en vous, ne mourra pas pour toujours. (*Tr.* 49. *sur l'Évang.de S. Jean.*)

« Celui qui écoute mes paroles, nous dit encore le Sauveur, et croit en celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle et n'encourt pas le jugement ; mais il a passé de la mort à la vie. » (Jean. 5.) Est-ce à dire que la foi nous préservera de la mort corporelle ? Pouvons-nous donner à ces paroles du divin Maître un sens charnel, et nous écrier : Le Seigneur assure que celui qui l'écoute et croit en Celui qui l'a envoyé, a passé de la mort à la vie : or, nous croyons, donc nous ne mourrons point ? Ce n'est ni la pensée, ni la volonté du Sauveur. Nous payerons tous à la mort le tribut imposé à notre premier père, car nous étions tous en lui au moment de la divine sentence : « Tu mourras de mort. » (Gen. 2.) Mais, lorsque nous aurons subi la mort du vieil homme, nous entrerons dans l'éternelle vie de l'homme nouveau, nous passerons de la mort à la vie. En attendant, commençons dès ici-bas ce passage, par la foi, qui est la vie du juste : « Le juste vit de la foi. » (Rom. 1.) Il en est ainsi ; voilà pourquoi les mécréants sont autant de morts, et c'est parmi eux qu'il faut ranger ces hommes dont parle le Seigneur, et qui devaient ensevelir le cadavre de leur ami : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » Ah ! sur cette terre beaucoup paraissent vivre, et dans ce nombre pourtant il y a des morts. Morts sont tous ceux qui ne croient pas : vivants, en réalité, sont tous ceux qui vivent de la foi. Et l'Apôtre

dit aux morts : « Debout, vous qui dormez. » (Éphés.) Pour qu'on ne se trompe pas sur la nature de ce sommeil, il ajoute : « Sortez d'entre les morts. » Sortir, pour aller où ? « Au Christ et à sa lumière. » Heureux ceux que le Christ éclaire par la foi ! Ils passent de la mort à la vie. Heureux, s'ils demeurent fidèles à cette vie véritable ! Ils n'encourront pas la condamnation. (*Tr.* 22. *sur l'Év. de S. Jean.*)

III

La foi est le fondement de la vie spirituelle et la racine de l'éternelle félicité.

«Le Seigneur disait à ceux des Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité. » (Jean 8.) « Si vous persévérez dans ma parole, » c'est-à-dire, dans ce commencement de foi que votre cœur a conçu, où parviendrez-vous ? Voici où conduit ce commencement.

Ce commencement est humble ; on doit l'aimer comme fondement de l'édifice, et s'en servir comme d'un degré pour arriver au faîte, qui est la connaissance de la vérité. La foi a l'humilité pour compagne, tandis que cette connaissance, immortelle, éternelle, a pour cortège la sublimité, la certitude de ne jamais déchoir, une stabilité que rien n'ébranle, une immutabilité qui ne craint aucun changement. Sans doute, grand est ce qui commence par la foi ; mais la plupart n'en ont que du mépris. En présence d'un somptueux édifice, les ignorants font peu de cas des fondations. Qu'est-ce, à leurs yeux, que cette fosse profonde où

l'on a jeté des pierres brutes et informes! C'est ainsi que la racine de l'arbre n'offre aucune beauté : il n'en est pas moins vrai que de la racine jaillit tout ce qui dans l'arbre charme les regards. La vue de la racine nous laisse indifférents, la vue de l'arbre nous ravit. Insensés que nous sommes! ce qui fait l'objet de notre admiration, ne procède-t-il pas de ce qui pour nous reste sans attraits?

Ainsi de la foi : elle paraît peu de chose à ceux qui manquent de balance pour en apprécier la valeur. Qu'ils apprennent donc à quel terme elle aboutit, et qu'ils jugent par là de sa grande importance. « Si vous persévérez dans ma parole », a donc dit le Sauveur, à quoi parviendrez-vous? « Vous serez vraiment mes disciples. » Et quel profit en retirerez-vous? « Vous connaîtrez la vérité. » Quoi donc? Est-ce que ces Juifs croyants ne la connaissaient pas, lorsque Jésus leur parlait? S'ils ne l'avaient pas connue, comment auraient-ils pu croire? Ah! ce n'est point parce qu'ils la connaissaient qu'ils ont cru; ils ont cru afin d'arriver à la connaître. Nous croyons pour arriver à la connaissance ; la connaissance n'est point pour nous le moyen de croire. Ce qu'un jour nous sommes appelés à connaitre, « ni l'œil ne l'a vu, ni l'oreille ne l'a entendu, ni le cœur de l'homme n'est capable de le comprendre. » (1. Cor. 2.) La foi consiste à croire ce qu'on ne voit pas, et la connaissance, à voir la vérité, auparavant objet de la croyance. Aussi le Seigneur n'est-il apparu sur la terre que pour y établir d'abord le règne de la foi. Il était homme, et, dans cet état d'humiliation, tous le voyaient, mais tous ne le connaissaient pas. Il a été rejeté par le plus grand nombre, mis à mort par le peuple, et les rares ami

qui le pleuraient, ignoraient encore ce qu'il était. Jusque-là, il n'existait qu'une ébauche de la foi et de l'édifice qui sur cette base devait s'élever plus tard, édifice auquel le Christ faisait allusion, lorsqu'il disait : « Celui qui m'aime garde mes commandements ; celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je me manifesterai à lui. » (Jean, 14.) Certes ceux qui l'entendaient tenir ce langage, le voyaient déjà, et cependant il leur promettait de se révéler à eux. Et cette promesse se trouve reproduite dans ces autres paroles : « Vous connaîtrez la vérité. » Eh quoi, Seigneur, ce que vous avez dit, n'est-ce point la vérité ? C'est la vérité, mais la vérité à croire, et non la vérité qui se laisse voir. Persévérez dans la foi, et vous parviendrez à la claire vision.

Magnifique promesse ! mais elle ne se réalisera que pour récompenser la foi. Si cette récompense éveille notre ambition, commençons par ce qui la précède. Il faut croire d'abord pour l'obtenir ensuite. De quel droit la réclamerait-on, si l'on ne remplit pas sa condition nécessaire ? Donc « si vous persévérez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous contemplerez la vérité, » dans sa propre essence. Pour la connaître, vous n'aurez pas besoin des paroles qui frappent les oreilles : vous la verrez dans tout l'éclat de sa splendeur. Alors, afin de combler tous vos désirs, s'accomplira ce que chante le Psalmiste ; « Seigneur, vous avez imprimé sur nous la lumière de votre face et vous avez mis la joie dans mon cœur. » (P. 4.)

Nous étions une monnaie de Dieu égarée du trésor. Son empreinte divine s'était usée aux frottements de l'erreur. Qu'a donc fait Celui qui l'avait gravée ? Il est

venu lui redonner son premier relief; il est venu nous réclamer la monnaie qui portait son image et son nom, de même que César réclame les deniers qui le représentent. Donc, « A César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » (Matth. 22.) A César, payons le tribut, mais faisons à Dieu l'hommage de nous-mêmes, si nous voulons que dans nos âmes la vérité se grave enfin pour toujours. (*Tr.* 40. *sur l'Év. de St-Jean.*)

IV

La foi nourrit l'âme ; elle la purifie, elle la rend capable de contempler un jour la vérité éternelle.

Toute âme chrétienne doit commencer par se nourrir d'une foi simple, afin de devenir capable de contempler plus tard les choses d'en haut. La foi simple précède et prépare la science suréminente que nous aurons un jour de la charité du Christ, et qui nous comblera de la plénitude de Dieu. Elle consiste à croire que ce n'est pas sans raison que l'économie des abaissements du Verbe, jusqu'à naître et souffrir à la manière des hommes, a été prédite si longtemps d'avance par les prophètes, au milieu d'une nation, d'un peuple, d'un royaume figuratifs. Cette foi est assurée que, si la folie de ces abaissements a été annoncée par tant d'oracles et de figures, c'est parce que, plus sage et plus puissante que la sagesse et la puissance des hommes, elle cachait quelque grand mystère pour notre justification dans le présent et pour notre glorification dans l'avenir. En effet, là se trouvent con-

tenus tous les trésors de la science divine ; mais ces trésors incomparables restent fermés à quiconque, trop orgueilleux pour imiter la docilité d'un enfant à la mamelle, refuse le lait maternel que lui offre le sein prophétique et apostolique de l'Église. (*L.* 12. *contre Fauste. c.* 46.)

L'apôtre savait et il avait dit que le Christ possédait toute sagesse et toute science; et cependant comment parlait-il de lui à ceux que sa grâce venait de régénérer, mais qui étaient encore comme dans l'enfance de leur vie nouvelle, encore sous le joug, quoique amoindri, de la chair et des sens? Leur expliquait-il la divinité du Christ, et son égalité avec le Père? Non; pour les attacher au Sauveur, il leur enseignait les humiliations de son humanité et les ignominies de la croix qui en furent le terme. « Ce que j'ai prétendu savoir parmi vous, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié! Et, au milieu de vous, j'ai été dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement. » (1. Cor. 2.) « Et moi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à des enfants dans le Christ. Je ne vous ai nourris que de lait, et non de viandes solides, parce que vous ne pouviez les supporter; à présent même vous ne le pouvez pas. » (1. Cor. 3.) [*L.* 1 *de la Trin. c.* 1.]

Que dire donc aux fidèles de Dieu, aux fils véritables de l'Église catholique, sinon qu'ils prennent garde aux aliments dangereux ? Ils ont encore besoin de se nourrir de lait. Qu'ils marchent avec constance à la lumière de la foi, jusqu'à ce qu'ils puissent vivre dans la lumière de la vérité elle-même. La foi en Jésus-Christ les conduira infailliblement à la vision du Père. De là

cette parole du Fils fait homme : « Personne ne va au Père que par moi. » (Jean. 14.) [*Serm.* 12.]

Le Christ est la Sagesse de Dieu ; aucune intelligence, soit angélique, soit humaine, ne peut devenir sage qu'en participant à cette Sagesse. C'est à cette Sagesse que les âmes chrétiennes sont unies par l'Esprit-Saint, qui est la troisième Personne de l'adorable Trinité, et qui répand la charité dans nos cœurs. Qu'a donc voulu la divine providence, dans l'intérêt des hommes, dont la vie sur la terre était absorbée par une succession ininterrompue de choses qui commencent et de choses qui finissent ? Elle a voulu que la Sagesse de Dieu élevât jusqu'à l'unité de sa Personne la nature humaine, afin de pouvoir naître, vivre, mourir et ressusciter dans le temps. Elle nous a offert de la sorte, dans ses enseignements, ses actions et ses souffrances, les plus convenables moyens de salut; elle a montré aux hommes égarés le chemin du retour à Dieu, et les anges fidèles en ont reçu le don de la persévérance. Or, pour que l'âme humaine rentre dans le droit chemin indiqué par la Sagesse incarnée, il faut que sa nature lui permette de se donner à elle-même une nouvelle naissance en commençant d'être ce qu'elle n'était pas : autrement il lui serait impossible de jamais passer d'une vie criminelle et insensée à une vie de sagesse et de vertu. Aussi, de même que la vérité, pour ceux qui la contemplent face à face, les fait jouir des mystères éternels, de même la foi, pour ceux qui croient, les met en rapport avec des mystères qui ont eu un commencement, et, par cette foi aux mystères du temps, l'homme se purifie et se rend digne de pénétrer plus tard les mystères de l'éternité, qui constituent la vérité suprême.

Dans son Timée, Platon a dit : « La vérité est à

la foi ce que l'éternité est au temps. En haut, dans le ciel, il y a l'éternité et la vérité; en bas, dans ce monde, il y a le temps et la foi. Afin donc de nous élever des régions inférieures sur les hauteurs des cieux, afin de donner l'éternité au temps, à ce qui commence, il est nécessaire d'arriver à la vérité par la foi. — Mais, comme deux termes opposés ont besoin d'un terme moyen qui les rapproche; comme l'iniquité du temps nous avait séparés par un abîme infranchissable de la Justice éternelle, le rétablissement de nos rapports avec cette Justice infinie exigeait un médiateur dont la justice tînt à la fois du temps et de l'éternité, du temps par le côté qui touche à la terre, de l'éternité par le côté qui se confond avec le ciel; et ce médiateur, pour accomplir son œuvre, devait, en conséquence, sans quitter les béatitudes célestes, s'accommoder aux misères d'ici-bas, et unir enfin ces deux extrêmes par un indissoluble lien. C'est ce qu'a fait le Christ, et de là son nom de Médiateur de Dieu et des hommes. Dieu et homme, il s'est placé entre le Dieu immortel et l'homme mortel, et il les a réconciliés, en restant ce qu'il était et en devenant ce qu'il n'était pas. C'est lui qui est l'objet de notre foi dans le temps; et c'est lui qui est la vérité radieuse dans l'éternité. (*L. 1. Accord des Évangél. c. 35.*)

V

La foi doit précéder l'intuition afin que l'intuition soit sa récompense.

Les secrets du royaume de Dieu demandent qu'on les croie, avant de manifester leurs clartés à l'intelli-

gence. La foi tend à s'élever jusqu'à l'intuition, et l'intuition récompensera son mérite. C'est donc en vain que veulent voir et comprendre ceux qui, par précipitation, et à contre temps, ne consentent pas à passer par la foi, par l'humble, mais suffisante lumière qui lui est propre, et qu'elle trouve dans les prophètes, dans les écrits des Apôtres, en un mot, dans les écritures interprétées par l'Église. Ce sont là autant de flambeaux qui brillent dans l'obscurité, en attendant qu'il fasse grand jour. « Nous avons, dit saint Pierre, les oracles plus irréfragables des prophètes, sur lesquels il vous est avantageux de fixer vos regards, comme sur un flambeau qui luit dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour paraisse, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs. » (2. Pierre. 1.) (1) A ce compte, quel n'est pas le désordre où tombent certains esprits, qui se révoltent contre l'obligation de croire avant de voir, contre la nécessité de se former et de mûrir dans le sein de la foi, avant de naître à l'éternelle vision ! « La foi, ainsi que l'Apôtre la définit, est la substance des biens qu'on doit espérer, la démonstration de ce que l'on ne voit point. » (Hébr. 11.)

La démonstration ? Si l'on ne voit pas les biens à espérer, comment peut-on démontrer leur existence ? Faible objection. D'où viennent les choses que nous voyons ? Elles viennent de ce que nous ne voyons point. La chose que nous voyons nous détermine à en croire une autre qui reste encore invisible. Ne soyons pas ingrats envers Dieu : il nous a donné la vue, afin

(1) La lumière des anciennes Écritures n'était qu'un flambeau par rapport à la lumière évangélique, et celle-ci n'est elle-même qu'un flambeau par rapport au grand jour de l'éternité.

qu'elle nous aidât à croire ce qui lui échappe. Le corps a des yeux; l'âme a la raison : réveillons cette raison de l'âme, réveillons l'esprit qui réside secrètement dans cet œil intérieur; ouvrons devant lui les fenêtres extérieures des sens, et qu'il considère les créatures de Dieu. Car, au dedans de nous, il y a quelqu'un qui peut les voir par les yeux du corps; mais ces yeux, par eux-mêmes, ne perçoivent rien. Vainement les objets du dehors viennent les frapper; ils ne les voient point, si l'esprit, replié sur lui-même, s'absorbe dans ses pensées. Il ne sert de rien d'ouvrir alors ces fenêtres ; l'esprit qui regarde par elles, est absent, il est occupé ailleurs. C'est donc lui qu'il faut réveiller, qu'il faut inviter à user des yeux du corps. Est-ce, comme le font les animaux, pour voir les aliments que réclame leur faim? N'est-ce pas plutôt, ainsi que le demande la dignité de sa nature, faite à l'image de Dieu, n'est-ce pas plutôt pour voir la nourriture qui lui convient à lui-même? Eh bien, qu'il considère avec ces intruments le ciel et les astres qui le peuplent, la terre et sa fécondité, l'air et les oiseaux qui s'y agitent, les océans et les poissons qui s'y meuvent de toutes parts, les semences et leur force vitale, les saisons diverses et leur succession admirable ; qu'il considère ces œuvres visibles et en cherche l'ouvrier invisible dont elles sont la démonstration. Ces œuvres qu'il voit ne fournissent-elles pas la preuve de cet ouvrier qu'il ne voit point? « Les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles, depuis la création du monde, par tout ce qui a été fait. » (Rom. 1.)

De même, par ses œuvres visibles, plus étonnantes encore que celles de la création, la foi démontre l'existence des biens invisibles dont elle est la sub-

stance, le résumé mystérieux, et dont nous aurons, en temps opportun, la béatifique intuition, si nous en avons pratiqué la méritoire croyance. (*Serm.* 126.)

VI

La foi purifie l'œil du cœur et le dispose à voir Dieu.

« Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth. 5.) Le cœur pur est fait pour cette vision. Ayons-en un grand désir, et cherchons de quelle manière nous pouvons purifier l'œil du cœur. Est-il possible de rester indifférent à une purification dont le résultat doit être la claire vue de Dieu, suprême objet de notre amour ? Écoutons donc ce divin témoignage : « Dieu a purifié leurs cœurs par la foi. » (Act. 15.) Ainsi la foi purifie le cœur, et le cœur pur verra Dieu. (*Serm.* 53.)

La foi purifie les cœurs pour leur conférer la puissance de voir un jour Dieu en lui-même. Maintenant nous marchons loin du Seigneur, éclairés par le flambeau de la foi, et non par la vive lumière de la Face divine ; nous ne sommes pas encore dans la patrie ; mais, voyageurs fidèles, nous suivons du moins le chemin dont elle est le terme. Quant aux incroyants, ils se trouvent à la fois hors de la patrie et hors de la voie. Marchons donc de manière à suivre la voie véritable, qui n'est autre que le Roi lui-même de la patrie, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Dans la patrie, ce Roi est la Vérité ; sur cette terre d'exil, il est la Voie. Où voulons-nous arriver ? A la Vérité. Par où arrivera-t-on ? Par la foi. En d'autres termes, nous

voulons arriver au Christ par le Christ, car il est la Voie, la Vérité et la Vie. » (Jean, 14.) Il est la Vérité, c'est-à-dire, le Verbe « qui était dans le principe, qui était en Dieu, et qui était Dieu. » (Jean. 1.) Or, ce Verbe Vérité ne saurait être vu que par les cœurs purs. D'où procède la purification de ces cœurs ? De ce Verbe « qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous. » Car c'est la foi qui purifie les cœurs, et la foi consiste à croire au Verbe né dans la chair. Telle est donc la voie qui conduit au Verbe né de Dieu, Dieu en Dieu. (*Disc. sur le Ps.* 123, *n.* 2.)

Ah ! malheur à ceux que la foi ne maintient point dans la voie ! Ils ne seront pas admis aux joies de la vision dans la patrie. Aussi, durant la vie actuelle, nous ne devons rien épargner pour donner à nos âmes la sainteté que nécessite et que récompensera la vue de Dieu. Les secours de sanctification ne nous manquent pas. C'est pour nous sanctifier que se célèbrent les saints mystères, que se prêche la parole divine, que l'Église ne cesse de nous exhorter à corriger nos mœurs, à vaincre nos passions, à tenir un langage et une conduite en opposition avec les maximes mondaines ; c'est pour nous sanctifier, pour purifier notre œil intérieur, pour le rendre apte à la contemplation de Dieu, que les saintes Lettres renferment de si précieuses leçons et des exemples si salutaires. L'œil du corps a été créé pour voir la lumière du soleil ; mais si l'on vient à y jeter, ou s'il y pénètre quelque grain de poussière qui le trouble et le souille, il se ferme aussitôt à la lumière ; la lumière l'enveloppe de ses rayons ; mais il s'en détourne, il devient comme absent pour elle ; bien plus, il y trouve son supplice. Ainsi en est-il de l'œil du cœur : quand il ne jouit pas de la paix, de

l'intégrité qui lui conviennent, il fuit la lumière de l'éternelle Justice ; il n'ose pas, il ne peut pas la contempler.

Est-il besoin de dire ce qui trouble cet œil spirituel? La cupidité, l'avarice, l'iniquité, l'amour du siècle, voilà ce qui l'aveugle. Et que fait-on pour le guérir ? S'empresse-t-on, comme lorsqu'il s'agit de l'œil du corps, de chercher le médecin, qui lui rendra sa netteté, pour qu'il puisse être rendu lui-même à la lumière ? Si la moindre paille se fourvoie dans l'œil de chair, on court, point de repos ni de retard. Sans doute cet œil gémit de ne plus voir le soleil, ce soleil que Dieu a créé pour lui. Mais Dieu n'est-il pas plus brillant que le soleil sa créature ? La lumière de Dieu, pour laquelle a été fait l'œil de l'âme, n'est-elle point, par sa nature supérieure, infiniment plus regrettable quand on la perd ? Qu'est-elle, cette lumière, sinon l'éternelle Sagesse? Or, s'il est vrai, ô enfants des hommes, que Dieu vous a créés à son image, est-il à penser qu'il vous a donné des yeux pour voir le soleil, qui n'est que l'œuvre de ses mains, et qu'il vous en a refusé pour voir Celui dont vous portez en vous la ressemblance ? Non, il vous a doués des uns et des autres. Mais hélas ! autant vous êtes prodigues de soins pour les yeux du dehors, autant vous en êtes avares pour ceux du dedans. Comme il vous importe peu que ces derniers soient réduits à une extrême faiblesse, à une faiblesse telle que, si votre Créateur voulait se manifester à leurs regards, ce serait pour eux un affreux tourment ! Ce tourment n'est point connu aux yeux pansés et guéris, ou qui sont restés sains Après son péché dans le paradis, Adam se cacha de la face de Dieu. Au contraire, lorsque son cœur était

innocent et sa conscience pure, il était heureux de la Présence divine. Une fois l'œil du cœur blessé par le péché, il eut peur de cette Présence et de sa lumière ; il s'enfonça dans les ténèbres, dans l'épaisseur des bois pour s'en faire un abri contre les rayons accusateurs de la Vérité. (*Serm.* 88.).

VII

La foi doit être ferme et prudente ; il faut qu'elle s'appuie sur l'autorité de Dieu et non sur la raison humaine.

« Le juste vit de la foi. » Pour pratiquer la justice, il est nécessaire de croire; il est difficile de se mal conduire, quand on a de bonnes croyances, et qu'on s'y attache de tout cœur, sans inconstance, sans hésitation, sans admettre contre elles les objections d'une raison humaine toujours ombrageuse (*Serm.* 49.)

D'ailleurs, lorsque cette raison s'élève aux choses divines, il lui arrive, malgré son admiration et son amour pour elles, de s'en détourner, pour mettre un terme aux émotions qui l'agitent ; elle supporte avec peine son impuissance à pénétrer le fond de ces mystères dont l'éclat l'éblouit ; et alors, par lassitude plutôt que par choix, elle retourne à ses premières ténèbres. Oh ! combien n'est-il pas à craindre qu'elle voie sa fatigue augmenter là même où elle espère goûter quelque repos ! A ceux donc qui cherchent un refuge dans l'obscurité, la divine Sagesse, par une ineffable condescendance, offre l'ombrage si sûr de l'autorité. Elle montre à leur faiblesse la vérité céleste adoucissant sa splendeur par le langage des Livres

saints, et en confirmant sa certitude par des faits merveilleux. Pouvait-elle davantage pour notre salut? Quel amour généreux de sa part, de n'avoir pas voulu entièrement abandonner l'homme violateur de ses lois, et condamné, pour son amour des biens périssables, à n'engendrer que des enfants destinés à périr! Par d'étonnants et incompréhensibles secrets, au moyen de l'enchaînement mystérieux de ses créatures, la Sagesse de Dieu a toute puissance pour exercer sa colère en punissant les pécheurs, et sa clémence en les sauvant. Or, elle les a sauvés! Quoi de plus beau, de plus noble, de plus digne de Dieu, et, par conséquent, quoi de plus vrai? Mais, de ce mystère qui touche à l'infini, nous ne pouvons avoir la vision fulgurante, sans préparation, sans transition aucune. Pour le comprendre, il importe de commencer par ce qui nous touche de plus près et se trouve le plus à notre portée; il est rigoureux de croire à la vraie religion et d'en observer les préceptes; il est indispensable de suivre fidèlement la voie que Dieu nous a tracée et indiquée par la vocation des Patriarches, l'établissement de la Loi, les oracles des Prophètes, l'Incarnation du Verbe, la prédication des apôtres, le sang des Martyrs, la propagation de l'Église chez tous les peuples. A ces conditions et en face de tant de témoignages imposants, en présence de tant d'irrécusables manifestations de l'autorité de Dieu, toute raison humaine qui se respecte, imposera toujours silence aux faibles arguments de son incrédulité. (*L.* 1. *Mœurs de l'Égl. cath. c.* 7.)

Il y a des hérésies, des doctrines perverses qui cherchent à s'emparer des âmes pour les précipiter dans l'abîme. D'où sont-elles sorties? Elles ont commencé par une fausse intelligence de la vérité des

Saintes Écritures, et continué par une audacieuse ténacité à défendre cette intelligence plus que téméraire. Il est donc essentiel d'user d'une grande prudence dans l'étude des divins Livres, et de se souvenir que nous sommes encore des enfants trop peu avancés pour en saisir toujours le sens profond. Lisons-les sans nous troubler de ce que nous ne comprenons pas, sans nous enorgueillir de ce que nous comprenons. Cherchons avec humilité l'explication des passages incompris; et, quant aux autres, conservons-les avec amour dans notre cœur. Que notre piété se réjouisse de la nourriture fortifiante que les derniers lui ont fournie; mais, lorsque notre pensée est arrêtée par quelque obstacle ennemi de la foi et de ses règles, gardons-nous d'accueillir le moindre doute. Si des doutes se présentent, chassons-les aussitôt, s'il nous est impossible pour le moment de les dissiper, et renvoyons à plus tard le soin de les détruire. Notre ignorance momentanée ne saurait être une preuve valable contre la vérité intime des passages en apparence obscurs. (*Serm.* 51. *et Tr.* 18 *sur l'Évang. de S. Jean.*)

Ah! c'est un précieux commencement de piété, c'est un infaillible signe de santé spirituelle, de croire avant même d'en savoir le motif, que ce qui est écrit en tels ou tels termes a dû l'être en ces termes mêmes. Rien n'aide, comme ce respect, à scruter avec succès la parole sainte. On cherche et on trouve; on trouve le trésor caché, et alors quelle joie! (*Disc. sur le Ps.* **147.** *n.* 2.)

VIII

Le Symbole, que nous récitons comme règle de notre foi, doit être l'objet continuel de notre pensée et se graver profondément dans notre cœur.

« Le juste vit de la foi. » Cette parole de l'Écriture, l'Apôtre la répète avec toute l'autorité de son enseignement. (Rom. 1.) Or, la foi nous impose le double devoir de la professer de cœur et de bouche : « On croit dans le cœur pour être justifié ; et on confesse de bouche pour être sauvé. » (Rom. 10.) Nous avons donc besoin de nous rappeler sans cesse ces conditions de la justice et du salut. Appelés à partager la royauté de la Justice éternelle, nous ne pouvons, en ce monde mauvais, opérer notre salut que si nous travaillons à celui du prochain, en manifestant au dehors la foi qui nous anime au dedans ; et, pour que cette foi reste inviolée dans notre âme, pour qu'elle ne succombe pas aux ruses et aux séductions de l'erreur, nous ne saurions veiller autour d'elle avec trop de prudence et de piété. Voilà pourquoi la doctrine catholique a été, autant que possible, abrégée et formulée dans le Symbole, afin qu'il fût facile à tous de la connaître et de la confier à leur souvenir. (*L. de la foi et du Symbole, c. 1.*)

Malgré sa brièveté, le Symbole est grand par les Mystères qu'il renferme, et il les renferme tous dans son peu d'étendue. Court, il ne surcharge pas la mémoire ; explicite, il satisfait l'intelligence, et nous affermit par la perfection de ses enseignements, par

le désir de les confesser, par l'espérance de la résurrection. La doctrine du Symbole est comme un sacrement où les âmes s'illuminent, où se développent les cœurs fidèles, car on y enseigne et on y apprend l'Unité substantielle et la distinction des trois Personnes divines, par quelle Puissance nous avons été créés, et au prix de quelles douleurs nous avons été rachetés. Ces trois Vérités capitales constituent le nœud de la Foi ; elles ouvrent les portes de la vie ; elles font la gloire des lèvres qui les proclament. (*Serm.* 242. *Append.*)

Pour ne point oublier le Symbole, récitons-le chaque jour. Récitons-le à notre réveil et avant de prendre notre repos. Offrons à Dieu cet hommage de notre foi, rappelons à notre esprit cet abrégé de nos croyances, ne nous lassons pas de le répéter, regardons-nous en lui comme dans un miroir. Examinons si nous croyons sincèrement tous les articles qu'il contient, et, en ce cas, réjouissons-nous du bonheur de la foi. Que ce soit là notre richesse, que ce soit là le vêtement dont nous aimions à orner notre âme. De même que, le matin, au sortir du sommeil, nous revêtons nos membres, de même alors revêtons notre âme du souvenir de notre symbole chrétien, de peur que le Juge ne la surprenne dans cet état de nudité dont parle l'Apôtre et qui l'empêcherait d'être accueillie dans le ciel. (2. Cor. 5.) Ainsi revêtus de notre foi, elle sera pour nous sur cette terre une tunique et une cuirasse en même temps : une tunique, pour nous épargner la confusion, une cuirasse, pour nous défendre contre l'adversité. Mais, lorsque nous serons en possession du royaume céleste, nous n'aurons plus à réciter le Symbole : nous verrons, nous contemplerons Dieu dans son essence, et nous serons

ainsi récompensés d'avoir été au nombre des croyants. (*Serm.* 58.)

IX

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. »

Il y a un Dieu, et ce Dieu est un père : Dieu par sa toute-puissance, Père par sa bonté infinie. Quel bonheur de trouver un père dans le Maître souverain du monde ! Croyons donc en lui, et espérons tout de sa miséricorde, parce qu'il est la Puissance même. « Je crois en Dieu le Père tout-puissant. » Que personne ne dise : Il ne peut me pardonner mes péchés. — Quoi ! le Tout-Puissant n'aurait point ce pouvoir ? — Mes péchés sont trop nombreux ! — Soit, mais Dieu est le Tout-Puissant. — Mes péchés sont trop graves, comment en être délivré, purifié ? — Dieu n'est-il pas le Tout-Puissant ? « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'oublie jamais aucun de ses bienfaits. C'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, et qui guérit toutes tes langueurs. » (Ps. 102.) Voilà pourquoi il nous est nécessaire qu'il soit tout-puissant, de même qu'il a été nécessaire qu'il le fût pour tirer du néant l'univers. Et Dieu est tout-puissant pour les grandes comme pour les petites choses ; pour créer le ciel et pour créer la terre ; pour donner l'existence aux esprits et pour la donner aux corps ; pour produire les réalités invisibles et pour produire celles qui se voient : grand dans les grandes œuvres, il ne s'amoindrit pas dans les moindres ; en un mot, il est tout-puissant pour faire ce qu'il veut. Ce qu'il ne peut pas, c'est de cesser d'être

éternel et impeccable, d'être la Vérité, qui ne ment jamais et jamais ne se trompe. Ces défaillances lui sont impossibles ; autrement, il ne serait pas le Tout-Puissant. Professons donc hautement notre croyance en lui (*Serm.* 213.)

Ainsi la foi et la règle du salut consistent pour nous à croire d'abord en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur de toutes choses, immortel et invisible Roi des siècles. C'est lui qui au commencement a tout créé de rien ; il existe avant tous les temps, il en est la Cause et l'Ordonnateur. Et les temps n'ajoutent rien à sa durée, ni les espaces à son immensité ; la matière n'impose à son essence rien qui la circonscrive et qui la borne ; mais en lui réside l'Éternité avec une telle plénitude de perfection que la pensée de l'homme est incapable de la comprendre et sa langue de l'exprimer. Si l'œil de l'homme n'a point vu, si son oreille n'a point entendu, si son cœur ne peut comprendre ce que Dieu promet à ses Saints, comment notre esprit concevrait-il, comment nos lèvres expliqueraient-elles dignement l'Auteur lui-même de cette promesse ? (*Serm.* 215.)

Les méchants auraient tort de révoquer en doute la Toute-Puissance de Dieu, parce qu'ils ne cessent d'agir contrairement à sa volonté. Ils ont beau faire ce qu'il ne veut pas : il fait d'eux tous ce qu'il veut. Qu'ils ne se flattent pas de changer ou de dominer la volonté du Tout-Puissant. Cette volonté s'accomplit toujours, soit qu'elle condamne dans sa justice, soit qu'elle pardonne dans sa miséricorde. Dieu se sert des méchants pour l'accomplissement, non de leurs desseins criminels, mais de ses adorables décrets. Les méchants font servir au mal leur nature d'homme, œuvre de Dieu qui est bonne · de même Dieu fait servir au bien, c'est-

à-dire, à l'exécution de son vouloir, leurs œuvres mauvaises ; et c'est ainsi que son vouloir reste entièrement vainqueur. (*Serm.* 214.)

X

« Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur. »

Or, le Dieu tout-puissant, dont la volonté n'a jamais manqué de s'accomplir, a engendré un Verbe unique, par qui toutes choses ont été créées. Il ne l'a pas tiré du néant : il l'a engendré de lui-même. Voilà pourquoi nous ne disons pas qu'il a été fait, mais engendré. « Au commencement, Dieu a créé le ciel et la terre ; » mais il n'a point fait le Verbe au commencement; car : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Ce Verbe est donc Dieu de Dieu : le Père est Dieu, mais il n'est pas de Dieu. Le Verbe est ainsi le Fils, et le Fils unique de Dieu : Dieu n'a aucun autre Fils engendré de sa substance, éternel comme lui et son égal. Le Verbe est Dieu ; il n'est point semblable au verbe dont le son sensible peut, chez nous, s'imaginer dans l'esprit et s'exprimer par la bouche. Mais, comme le dit l'Évangéliste. « Le Verbe était Dieu. » Il demeure immuable dans le sein immuable du Père. Aussi : « Comme il avait la nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût pour lui un larcin de s'égaler à Dieu. » (Philipp. 2.) Telle est notre foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu le Père. (*Serm.* 214)

Ce vrai Dieu de vrai Dieu, ce Fils Dieu du Père Dieu n'est avec le Père qu'un seul Dieu ; « le Père et lui sont

un. » (Jean. 10.) Si maintenant nous essayons de comprendre comment le Fils éternel est né du Père éternel, en dehors de toute succession des temps, le prophète Isaïe nous arrèterait en nous disant : « Qui pourra raconter sa génération ? » (Is. 53.) Impossible donc de concevoir et d'expliquer comment Dieu naît de Dieu : mais il faut croire à ce mystère pour être sauvé ; l'Apôtre nous en avertit en ces termes : « Pour approcher de Dieu, il faut croire qu'il est et qu'il récompense ceux qui le cherchent. » (Hébr. 11.) [*Serm.* 215]

Oui, toute pensée humaine est impuissante, toute parole est en défaut, quand il s'agit de louer le Fils de Dieu tel qu'il est dans le sein de son Père, riche de toutes les perfections paternelles, Verbe infini par qui tout a été créé dans le ciel et sur la terre, Vie et Lumière des hommes. Comment notre langue louerait dignement cette Personne divine que notre cœur ne peut encore voir ? Sans doute, il nous a été donné un œil intérieur pour la contempler, mais lorsque toute iniquité aura disparu de nous, lorsque auront été guéries nos infirmités, lorsque, en un mot, nous serons complètement en possession de la béatitude des cœurs purs. Ah ! il n'est pas étonnant que nous soyons courts de paroles pour célébrer ce Verbe unique, par qui il a été dit que nous recevrions l'être, afin que par nous il fût dit quelque chose à sa louange. Notre esprit, en effet, pense et produit au dehors son propre verbe ; mais il a été lui-même formé par le Verbe de Dieu. Et l'homme ne forme point son verbe de la manière dont le Verbe divin l'a formé lui-même, car le Père n'a pas non plus engendré son Verbe unique de la manière dont il a tout créé par lui. Dieu a engendré un Dieu ; mais le Générateur et l'Engendré sont un seul Dieu. Dieu a fait

le monde; mais le monde passe et Dieu demeure. Aucune créature, c'est manifeste, ne s'est donné l'être; mais indépendant de toute cause créatrice est le Verbe, puisque par lui tout a reçu l'existence. Faut-il donc être surpris que l'homme créature ne puisse parler comme il convient du Verbe Créateur? (*Serm.* 188.)

XI

« Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. »

Quant à la nativité du Verbe selon la chair, nativité à laquelle il a daigné se soumettre pour notre salut, croyons qu'il est né de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. Comment encore expliquer ce second prodige? Comment se faire une idée convenable du Dieu éternel qui naît dans le temps, et de la Vierge qui l'a mis au monde, sans rien perdre comme vierge, ni avant, ni pendant, ni après cette naissance? Notre-Seigneur Jésus-Christ, en effet, n'a pas eu horreur de descendre dans les flancs de Marie; cet Immaculé est apparu dans son sein, et ce sein maternel, il l'a miraculeusement rendu fécond; et de ce sein où il s'était formé lui-même, il est sorti plein de respect pour son intégrité, cumulant ainsi dans sa mère les honneurs que la maternité mérite, et les gloires qui appartiennent à la virginité. Quelle pensée, quelle parole atteindra un tel mystère? Qui racontera la génération sans commencement aucun du Verbe qui était au commencement; et, de plus, qui racontera la génération temporelle de ce Verbe fait chair, prenant une vierge pour mère, et lui concervant intacte sa richesse virginale?

Voilà que ce Verbe, Fils de Dieu sans avoir de mère, devient Fils de l'homme sans avoir de Père ! O merveille inénarrable ! De quelle manière en parler ? Taisons-nous ! Mais non, le silence est aussi impossible que la parole. La voix se sent obligée de proclamer ce que l'esprit est impuissant à comprendre. Devant un si grand bienfait, la voix frémit d'être trop faible pour monter à sa hauteur : et cependant elle est forcée d'en glorifier la bonté divine, pour que son silence ne soit pas accusé d'ingratitude. Mais rendons grâces à Dieu : nous pouvons du moins croire de tout cœur ce qu'il nous est refusé d'expliquer dignement.

Nous croyons donc que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est né de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. C'est, en effet, par la foi que la bienheureuse Marie l'a conçu, de même que par la foi elle l'a enfanté. L'Ange lui annonce qu'elle aurait un fils : elle demande comment s'accomplira cette promesse, parce qu'elle est et veut rester vierge. Elle ne voit qu'un seul moyen, le moyen naturel et ordinaire, pour que cette promesse se réalise. L'Ange lui répond alors : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » (Luc. I.) Aussitôt Marie pleine de foi et concevant le Christ dans son âme avant de le concevoir dans ses flancs : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » A ce moment solennel, le Verbe fut divinement conçu dans les chastes entrailles de l'auguste Vierge de Juda, pour en naître plus tard sans nuire à la virginité de sa mère, lui en qui l'Église future devait recevoir par l'action de l'Esprit divin une naissance également virginale. Ah ! que le Saint

par excellence enfanté par Marie soit donc appelé le Fils de Dieu, car la plus merveilleuse analogie règne entre sa filiation humaine sans le secours d'un père, et sa filiation divine sans le secours d'une mère. Ce Fils de Marie dont la naissance temporelle imite si bien la naissance éternelle du Verbe, que peut-il être sinon le Fils de Dieu même? Fils de Marie, naissez donc petit enfant du sein fermé de votre mère, et, après votre résurrection, renouvelez et démontrez ce prodige en entrant, les portes fermées aussi, en entrant avec votre nouvelle grandeur dans le lieu qui sert de refuge à vos disciples encore tremblants.

Ces faits sont merveilleux, parce qu'ils sont divins; ineffables, parce qu'ils sont incompréhensibles : la langue de l'homme ne suffit pas à les dire, parce que sa pensée ne suffit pas à les pénétrer. Marie crut aux paroles de l'Ange, et les vit s'accomplir en elle. Croyons, à son exemple, afin de recueillir les fruits de ce mystère. Ne nous contentons pas de l'admirer : pensons encore à ce que notre Créateur a voulu faire pour nous, qui sommes ses créatures. Le Dieu qui vit et demeure éternellement dans le sein du Père, n'a pas dédaigné de se revêtir de la forme d'esclave pour sauver des esclaves pécheurs et criminels, car ce ne sont point nos mérites qui l'ont attiré sur la terre; nos iniquités appelaient bien plutôt sur nous ses châtiments. Mais, s'il eût voulu les examiner avec rigueur, qui aurait subsisté devant lui? C'est donc pour des coupables et des impies que le Seigneur s'est fait homme, « qu'il a été conçu du Saint-Esprit et est né de la Vierge Marie. » (*Serm.* 215.)

XII

« A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, et a été enseveli. »

Ponce-Pilate était gouverneur et juge de la Judée, quand le Christ souffrit. Son nom désigne le temps de la Passion du Sauveur. Quand cette Passion a-t-elle eu lieu? Sous Ponce-Pilate. Sous Ponce-Pilate Jésus-Christ a souffert, a été crucifié, est mort et a été enseveli. Qui a souffert? Le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur. Qu'a-t-il souffert? Il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli. Pour qui? Pour les hommes, tous pécheurs. O bonté, ô miséricorde! « Que rendrai-je au Seigneur pour tous ses bienfaits? » (Ps. 115.) [*L.* 1. *du symb. aux Catéchum. C.* 3.]

Si c'était peu à nos yeux que par amour pour des pécheurs, pour des criminels, pour des captifs, pour des esclaves, Dieu, le Juste, l'Innocent, le Roi, le Seigneur, se soit revêtu de la nature humaine, ait apparu sur la terre, et vécu parmi les hommes, souvenons-nous que, de plus, il a été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli. Refuserions-nous de le croire? Demanderons-nous l'époque où a eu lieu cette Passion si pleine de miséricorde? C'est sous Ponce-Pilate. N'est-il pas significatif, ce nom du Juge exprimé dans le Symbole? Ne prévient-il pas tous les doutes? Il ne permet pas de douter même de l'époque où cette Passion s'est accomplie? (*Serm.* 215.)

« Sous Ponce-Pilate. » Pourquoi cette remarque, sinon pour préciser la date et la rendre certaine, sinon encore pour faire ressortir d'une façon plus frappante

l'humilité du Christ ? Ah ! s'il a subi tant de tourments, c'est après avoir consenti à être jugé par un homme, lui qui doit venir plein de puissance et de majesté pour juger les vivants et les morts ! (*Serm* 214.)

En conséquence, croyons que, sous Ponce-Pilate, le Fils de Dieu a été crucifié et enseveli. « Personne ne peut témoigner un plus grand amour qu'en mourant pour ses amis. » — Personne ? — C'est la vérité, Jésus-Christ l'a dit. — Pourtant, d'après l'Apôtre, « Jésus-Christ est mort pour les impies. » (Rom. 5.) D'après l'Apôtre encore : « Nous étions les ennemis de Dieu, et voilà que nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils. » (Rom. 10.) — Qu'est-ce à dire, sinon que nous rencontrons en Jésus-Christ un amour incomparablement plus grand, puisqu'il est mort, non pour des amis, mais pour des ennemis ? O étonnant amour de Dieu pour les hommes ! O ineffable charité qui lui a fait aimer les pécheurs jusqu'à mourir pour eux ! Attachons-nous à cet article si consolant de notre foi, et, pour nous sauver du péché et de l'enfer, ne rougissons pas de le confesser.

C'est pour affermir le chrétien contre toute hésitation et toute fausse honte que l'on a tracé le signe de la croix sur son front. Rappelons-nous ce signe, et nous ne craindrons point les langues railleuses. « Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, dit Notre-Seigneur, le Fils de l'homme rougira de lui devant les Anges de Dieu. » (Marc. 8.) Pourrions-nous rougir de l'ignominie de la croix ? Dieu lui-même n'a pas craint de la subir pour nous ! Disons plutôt avec l'Apôtre : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (Gal. 6.) Disons encore avec lui : « Je n'ai prétendu savoir parmi

vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (I. Cor. 2.) Celui qui alors par un seul peuple a été fixé à la croix, est maintenant, chez tous les peuples, fixé dans une multitude de cœurs. (*Serm.* 215).

XIII

« Est descendu aux enfers, est ressuscité d'entre les morts, le troisième jour. »

Si nous aimons mieux chercher notre gloire dans la puissance que dans l'humiliation, ouvrons nos cœurs aux transports de la joie la plus vive. Voici que la Victime crucifiée sous Ponce-Pilate et ensevelie est ressuscitée le troisième jour d'entre les morts. Ici encore, notre foi hésite-t-elle, ici surtout se montre-t-elle chancelante? Peut-être croyons-nous plus facilement que Jésus-Christ est né, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, qu'il est mort et a été enseveli; ces choses humaines sont de nature à moins heurter notre faible raison. Mais, croire que le Christ est ressuscité d'entre les morts le troisième jour rencontre des esprits rebelles. Il n'en serait point de la sorte si l'on n'oubliait pas ce qu'est Dieu, si l'on pensait au Tout-Puissant. Quoi! Dieu a pu nous tirer tous du néant, de cette mort absolue qui a précédé notre existence, et il n'aurait pas pu ressusciter de la mort, qui suit l'existence d'ici-bas, la nature humaine qu'il avait formée et qu'il s'était personnellement unie! Croyons donc à ce nouvel article du Symbole. Quand il s'agit de la foi, les longs discours sont inutiles. La foi seule distingue les chrétiens des autres hommes. Que Jésus-Christ soit mort, qu'il ait été enseveli, les païens le croient et les Juifs en ont été

les témoins; mais qu'il soit ressuscité des morts le troisième jour, c'est ce que ni les païens ni les Juifs ne veulent admettre. Cette résurrection, sur le modèle de laquelle se fera la nôtre à la fin des temps, est donc le dogme dont la croyance vivifiante sépare les chrétiens des hommes livrés à la mort de l'incrédulité. Aussi saint Paul écrivait-il à Timothée « de se souvenir que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts. » (2 Tim. 2.) Souvenons-nous en nous-mêmes, et espérons que ce qui s'est accompli avec tant de gloire en Jésus-Christ, s'accomplira non moins glorieusement en nous. Dieu l'a promis, et Dieu ne se trompe pas. (*Serm.* 215.) Dieu incarné s'est fait lui-même, dans sa chair ressuscitée, l'auteur et le garant de cette consolante promesse. Il a voulu, en ressuscitant, nous annoncer et nous démontrer en sa personne que le même mystère glorieux se reproduirait chez tous ses fidèles serviteurs. (*Serm.* 242). Il a été crucifié afin de personnifier en lui sur la croix la mort du vieil homme, et il est ressuscité pour nous fournir dans sa vie victorieuse du tombeau l'exemplaire d'une vie toute nouvelle. « Il a été livré, dit l'Apôtre, pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. » (Rom. 4.) [*Serm.* 231.] La croyance à la résurrection des morts est le caractère propre de la foi des chrétiens. Jésus-Christ, notre Chef, a fait voir en lui le type de cette résurrection. C'est un exemple qu'il a proposé à notre foi, afin que les membres espèrent voir se réaliser en eux ce qui d'abord s'est réalisé dans leur Chef. (*Serm.* 241.)

Si l'on enseignait que la chair ressuscitera pour être encore soumise à la faim, à la soif, aux maladies, à la corruption, nous aurions raison de ne pas y croire. Ce sont là, dans la vie présente, les nécessités, ou plutôt

fatigue ; vous qui avez souffert toutes ces infirmités pour nous prouver votre amour ; vous qui avez dormi et qui pourtant ne sommeillez jamais en gardant Israël ; vous que Judas a vendu, que les Juifs ont acheté, quoique en vain ; vous que l'on a saisi, garrotté, flagellé, couronné d'épines, crucifié ; vous, enfin, qui êtes mort et avez été enseveli. « Élevez-vous, Seigneur, au-dessus des cieux, » car vous êtes le Dieu digne de toute gloire. Asseyez-vous sur le trône éternel, après avoir été cloué à la croix. Solennel mystère accompli par Celui et en Celui « qui relève le pauvre de la poussière, et l'indigent de son fumier ! » (Ps. 112.) Il a lui-même exalté sa chair, auparavant si indigente et si pauvre, pour la faire asseoir à la droite de Dieu le Père, Roi des rois, Dominateur des dominateurs. (*Serm.* 262.)

Maintenant donc l'Homme Jésus est *assis* à la droite de son Père, c'est-à-dire qu'il *habite* au sein de la plus sublime et de la plus ineffable béatitude. « La droite » du Père ne doit pas s'entendre dans le sens naturel de cette expression. « La droite » de Dieu signifie la gloire, la puissance, la félicité de Dieu, où son Fils fait homme est élevé pour les siècles des siècles. (*Serm.* 214. *passim.*)

XV

« D'où il viendra juger les vivants et les morts. »

De cette sublime demeure des cieux, où vit maintenant son corps immortel, Notre-Seigneur Jésus-Christ viendra pour juger les vivants et les morts. De cette vérité les Anges ont rendu un incontestable témoi-

gnage, que les Actes des apôtres ont consigné. Tandis que les disciples contemplaient leur Maître montant au ciel, sans pouvoir en détacher leurs regards, les Anges apparurent et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là regardant le ciel ? Ce Jésus qui, du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (Act. 1.)

Le Christ viendra, comme Juge, revêtu de la même nature dans laquelle il a été jugé. C'est cette nature humaine que les Apôtres voyaient monter au ciel, lorsqu'ils apprirent que Jésus reviendrait de la même manière. Dans cette nature il sera visible aux vivants et aux morts, — aux vivants c'est-à-dire, aux bons; aux morts, c'est-à-dire, aux méchants ; — à moins qu'il ne faille entendre par vivants les hommes que l'avènement de Jésus-Christ trouvera encore en vie, et par morts ceux que sa présence ressuscitera, selon ces paroles évangéliques : « L'heure vient où quiconque est dans le sépulcre entendra la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection de la vie, et ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement. » (Jean. 5.) Les bons qui auront cru à la sainte Humanité du Christ, les méchants qui l'auront méprisée, la verront alors également. Quant à sa divinité, qui l'égale au Père, les impies ne la verront point. « Enlevé sera l'impie, dit un prophète, pour qu'il ne voie point la gloire éclatante du Seigneur. » (Is. 26. selon les Sept.) [*Serm.* 214.]

Glorifions donc Jésus comme Sauveur, afin de n'avoir pas à le craindre comme Juge. Heureux qui maintenant l'aime et observe ses commandements ! Grande sera son assurance, lorsqu'il apparaîtra pour exercer son universelle judicature. Loin de trembler, il sera comblé

les afflictions de la chair. Quelle en est la cause? Le péché. Dans un seul homme, nous avons tous péché, et tous nous naissons sujets à la corruption de la tombe. Le péché, voilà la cause de tous les maux. Ce n'est pas sans motif que les hommes soient travaillés par tant d'épreuves. Dieu est juste et tout-puissant : nous n'aurions pas à souffrir si nous ne l'avions mérité. Or, ces peines qui, pour nous, sont la suite de notre prévarication, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu les partager, bien qu'il fût l'innocence même. En prenant sur lui le châtiment sans la faute, il nous a délivrés de la faute et du châtiment : de la faute, en en payant la dette; du châtiment, en ressuscitant d'entre les morts. Telle est aussi la promesse qu'il nous a faite, afin que, marchant fidèlement dans l'espérance, nous parvenions à la réalité. La chair ressuscitera incorruptible, parfaite, splendide, immortelle, affranchie de toute pesanteur et de toute infirmité. Ici-bas, elle est notre tourment, elle sera plus tard pour nous un ornement et un honneur. (*Serm.* 240.)

XIV

« Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, coéternel à son Père, comme lui invisible, immuable et tout-puissant, Dieu comme lui, s'est fait homme, en assumant notre humaine nature sans perdre sa nature divine. Il a voilé sa puissance, pour ne laisser paraître que la faiblesse dont il s'était revêtu ; il est né pour nous régénérer; il est mort dans le temps pour nous

sauver de la mort éternelle ; il est ressuscité le troisième jour, et nous a promis une semblable résurrection à la fin des siècles. Il s'est manifesté aux yeux de ses disciples et leur a présenté ses plaies à toucher, leur prouvant de la sorte qu'il était homme sans avoir cessé d'être Dieu. Il a passé quarante jours avec eux, comme eux allant et venant, mangeant et buvant devant eux, non par besoin, mais par un effet de sa puissance, afin de les convaincre de la réalité de sa chair, qui, après avoir été réduite à l'infirmité de la croix, était sortie du tombeau radieuse d'immortalité. Or, le quarantième jour après sa résurrection, il est monté au ciel. Nous n'avons pas assisté à son Ascension, mais notre foi en elle ne doit pas en être moins grande. Ses témoins l'ont publiée par toute la terre, comme l'avait prédit le psalmiste : « L'éclat de leur voix s'est répandu dans tout l'univers, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités du monde. » (Ps. 18.) Elles sont parvenues jusqu'à nous et nous ont fait sortir de notre sommeil.

A qui s'adressent ces autres paroles du Roi-Prophète : « Élevez-vous, Seigneur, au-dessus des cieux ? » Est-ce à Dieu le Père ? Il n'a jamais subi d'abaissements. « Élevez-vous » donc, vous qu'une mère a porté dans son sein ; vous qui avez été formé dans les flancs que vous aviez créés vous-même ; vous à qui une crèche a servi de berceau ; vous qui, petit enfant, avez sucé le lait destiné à vous nourrir ; vous qui portez le monde, et qui étiez porté dans les bras de Marie ; vous que le vieillard Siméon a reconnu alors, et dont il a célébré la grandeur ; vous que la veuve Anne a vu mendier le sein maternel, et dont elle a reconnu la toute-puissance ; vous qui, Pain du ciel, Source de vie, Voie du salut, vous êtes cependant soumis à la faim, à la soif et à la

de joie par sa venue. Quoi de meilleur que de voir arriver celui qui fut toujours l'objet de ses désirs et de son amour ? Faut-il qu'il s'abandonne à la crainte, parce que, si Jésus est à présent son avocat, il deviendra un jour son Juge ?

Saint Jean nous en avertit : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Mais, si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre et nous purifier de toute iniquité. Je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point. Toutefois, s'il arrive à quelqu'un de pécher, nous avons pour avocat, auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste, et lui-même est propitiation pour nos péchés. » (1. Jean. 1.) Lorsqu'on a une cause à plaider devant un juge, on la confie à un avocat ; il s'en charge et la défend de son mieux ; mais avant que le jugement soit rendu, on apprend qu'il doit être nommé juge : quelle joie n'apporte pas cette nouvelle ? On aura pour juge cet avocat lui-même. Or, le Christ prie maintenant pour nous, pour nous il intercède. Il est notre avocat, et nous craindrions de l'avoir pour juge ? Bien au contraire : puisqu'il nous a précédés pour être notre avocat auprès de son Père, attendons avec confiance qu'il vienne nous juger (*Serm.* 213.)

XVI

« Je crois au Saint-Esprit. »

Par cet article du Symbole se trouve complété ce qui concerne la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Le symbole s'étend longuement sur le Fils, parce que c'est

le Fils qui s'est fait homme ; c'est le Fils, le Verbe qui s'est incarné, et non le Père, ni l'Esprit-Saint, bien que la Trinité tout entière ait concouru à cette incarnation ; car les trois Personnes divines sont inséparables dans les œuvres qu'elles accomplissent au dehors. Que faut-il donc croire du Saint-Esprit? Qu'il n'est inférieur ni au Père, ni au Fils. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne sont qu'un seul et même Dieu. Entre ces trois Personnes adorables, il n'y a ni différence, ni diversité ; ni inégalité, ni opposition. Elles sont constamment égales, et jouissent de la même essence invisible et immuable. (*Serm.* 213.)

Croyons donc à la divinité du Saint-Esprit. Par lui nous recevons « la rémission des péchés », nous confessons « la résurrection de la chair, » nous espérons « la vie éternelle. » — Mais, encore une fois, croyons que son essence ou nature, sa vertu, sa puissance, sa majesté, sa divinité, en un mot, sont les mêmes que dans le Père et le Fils, au point que les Trois sont Un essentiellement et ne doivent être nommés, sous ce rapport, que d'un seul nom, celui de Dieu. C'est ce que le Christ a enseigné lui-même à ses disciples après sa résurrection. « Allez, leur dit-il, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » (Matth. 28.) (*Serm.* 215.)

L'Esprit-Saint procède du Père, (Jean, 15.) sans cependant en être le Fils ; il s'est reposé sur le Fils, (Jean, 1.) sans en être le Père ; et il reçoit du Fils, il en procède, sans en être le Fils. Il est l'Esprit du Fils et du Père, l'Esprit-Saint, Dieu comme le Père et le Fils. S'il n'était pas Dieu, il n'aurait point ce temple dont parle l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que vos membres sont le temple du Saint-Esprit, qui réside



en vous, et que vous avez reçu de Dieu ? » (1. Cor. 6.) Est-ce à la créature ou au Créateur qu'on doit élever des temples ? A Dieu ne plaise que nous soyons le temple de la créature ! Ce serait une profanation, car, « Le temple de Dieu est saint, dit encore l'Apôtre, et ce temple, c'est vous-mêmes ! » (1. Cor. 3.) Ainsi, le Saint-Esprit est Dieu, comme le Père est Dieu, comme le Fils est Dieu. Et ce ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Toutefois, le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, l'Esprit-Saint n'est ni le Père, ni le Fils. Le Père est le Père du Fils, le Fils est le Fils du Père, l'Esprit-Saint est l'Esprit du Père et du Fils. Chacune de ces personnes est Dieu, et ces personnes ne sont qu'un seul et même Dieu. Que cette doctrine pénètre notre cœur et serve de règle à notre croyance. Croyons à cette doctrine, pour arriver à la comprendre : à mesure qu'on avance dans la foi, on progresse dans son intelligence. (*Serm.* 214.)

XVII

« A la sainte Église catholique, à la communion des saints. »

Ce qui suit, dans le Symbole, nous concerne spécialement : « A la sainte Église. » C'est nous qui sommes « la sainte Église : » nous, c'est-à-dire, tous les chrétiens fidèles par la grâce de Dieu, répandus sur toute la surface de la terre; peu importe la ville, la contrée, la province qu'ils habitent, peu importe qu'ils vivent en deçà ou au delà des mers. Voilà la sainte Église, car « de l'Orient à l'Occident, le nom du Seigneur est béni. » (Ps. 112.) [*Serm.* 213.]

Celui qui sera trouvé hors de l'Église ne fera point partie des enfants de Dieu. Dieu refusera d'être son Père, parce qu'il aura refusé d'avoir l'Église pour Mère. Si, dans le passé, il a eu foi en elle, cette foi ne lui servira de rien, pas plus que le bien par lui accompli, parce que ce bien n'aura point persévéré jusqu'à la possession du bien souverain. L'Église est une mère spirituelle ; elle est l'Épouse du Christ, purifiée par sa grâce, dotée par son sang précieux. Elle possède tout ce que lui a donné son époux. Que lui a-t-il donné ? « Il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à tous les peuples. » (Luc 24.) Tous les peuples, c'est le monde entier. L'Église s'est emparée de cette dot ; elle la tient de son Époux. Quant à l'hérésie, elle n'habite jamais que dans un coin du monde : c'est là qu'est toujours reléguée cette fausse épouse, cette fausse mère. (*L. 4. du Symb. aux Catéchum. c.* 13.)

Notre mère véritable, la véritable Épouse du Christ, c'est l'Église catholique. Soyons pleins de vénération pour l'Épouse d'un si auguste Maître. Grande et vraiment extraordinaire à son égard a été la bonté de son Époux : il l'a rencontrée dans la honte, il en a fait une vierge. Elle sait que son devoir est de confesser ses prostitutions d'autrefois, pour ne point oublier la Miséricorde qui l'en a délivrée. Ne vivait-elle pas dans le plus profond déshonneur, lorsqu'elle se souillait dans le culte immonde des idoles et des démons ? Le genre humain tout entier était auparavant coupable de cette fornication du cœur. Rare peut-être était l'adultère de la chair, l'adultère du cœur était général. Et voilà que le Fils de Dieu est venu, et que de la courtisane il

fait une vierge. Oui, son Église, il l'a ornée, enrichie de la sainte virginité. Elle est vierge dans la foi. Elle a un certain nombre de vierges qui ont consacré même leur corps à Dieu : mais tous ses enfants, hommes ou femmes, doivent être vierges dans la foi ; tous doivent avoir la chasteté, la pureté, la sainteté de la foi. Quel beau témoignage l'Apôtre ne rend-il pas à la virginité de l'Église ! Saint Paul était l'ami de l'Époux, l'ami ardent et plein de zèle, l'ami désintéressé et admirable de dévouement. Que dit-il donc aux chrétiens ? « Je vous ai fiancés à un seul Époux. » (2. Cor. 11.) C'était à l'Église qu'il s'adressait : à quelle Église ? A l'Église répandue dans tous les lieux où son Épître pouvait parvenir. « Je vous ai fiancés à un seul Époux, à Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure. Mais je crains que, comme Ève fut séduite par les artifices du serpent... » Séduite, non selon la chair, mais selon le cœur, à la virginité duquel en voulait le serpent... « ainsi vos pensées ne se corrompent et ne dégénèrent de la simplicité qui est selon le Christ. » L'Église est donc vierge. Vous êtes une vierge pure, lui dit l'Apôtre ; conservez avec soin votre virginité ; mettez-vous en garde contre le séducteur : vous ne trouveriez en lui qu'un artisan de corruption. — Mais, si l'Église est vierge, comment enfante-t-elle ? Et si elle n'enfante pas, à quoi bon lui avoir donné nos noms, pour en recevoir une nouvelle naissance ? — L'Église est vierge et mère tout à la fois. Elle est semblable à Marie, qui a enfanté le Seigneur. Est-ce que Marie n'est pas devenue mère, tout en restant vierge ? Ainsi de l'Église : féconde est sa virginité, si féconde qu'elle enfante même Jésus-Christ en tous ceux qu'elle rend ses membres, en leur conférant

le baptême. « Vous êtes le corps et les membres du Christ. » (1. Cor, 12.) Si l'Église enfante les membres de Jésus-Christ, sa ressemblance avec Marie ne saurait être plus parfaite. (*Serm.* 213.)

Marie a corporellement enfanté la Tête du Corps mystique du Christ Jésus : l'Église en enfante spirituellement les membres. Chez l'une et chez l'autre la virginité ne fait point obstacle à la fécondité, et, à son tour, la fécondité ne cause aucun dommage à la virginité. (*L. de la Ste Virgin. c.* 2.)

O enfants de l'Église, montrez-vous pieux pour une telle mère, ne l'abandonnez pas : son cœur vous cherche sans cesse ; payez-la de retour, aimez celle qui vous aime. (*L.* 2. *du Symb. aux Catéchc.* 13.)

Ses fils égarés, l'Église les rappelle ; ses fils perdus, elle les pleure toute désolée ; ses fils fidèles et affectueux, elle les nourrit de son inépuisable amour. Oh ! aimons tous l'Église ! Attachons-nous par les liens les plus indissolubles à cette mère si aimante, si attentive, si pleine de prévoyance ; avec elle et par elle nous mériterons d'être unis ensemble à Dieu le Père pendant toute l'éternité. (*L.* 3. *du Symb. aux Catéch. c.* 12.)

XVIII

« A la rémission des péchés. »

Si la rémission des péchés n'existait pas dans l'Église, il ne nous resterait aucune espérance. Si l'Église n'avait reçu le pouvoir de remettre les péchés, nous ne pourrions parvenir à la vie future et à la délivrance éternelle. Mais, grâces à Dieu, l'Église jouit de cette

prérogative. — Dans les fonts sacrés du baptême, nous avons été purifiés; nous sommes sortis entièrement purs de ce bain de la régénération, de cette piscine salutaire. L'iniquité, qui nous poursuivait comme un ennemi, y a trouvé la mort. Elle était semblable à l'Égyptien dans sa poursuite d'Israël : il n'a pu le poursuivre que jusqu'à la mer Rouge; ainsi du péché : il nous a poursuivis, mais seulement jusqu'aux fonts consacrés et rougis par la croix et le sang de Jésus-Christ. Rougis : comment ne le seraient-ils pas, mis en contact avec la vertu de ce sang? Interrogeons les yeux de la foi : demandons-leur ce qui a rougi la croix du Calvaire, et le côté de la divine Victime, après qu'une lance l'a eu percé, pour en faire couler le prix de notre rançon. Eh bien, de ce signe du Dieu crucifié on a marqué notre baptême, c'est-à-dire, l'eau où nous avons été plongés, et alors n'avons-nous pas en quelque sorte traversé la mer Rouge ? Ce n'est que jusque-là que le péché a pu nous suivre et nous harceler de ses hostilités. Une fois entrés dans la mer, nous avons été sauvés, et le péché y a rencontré sa ruine, comme l'Égyptien y rencontra la sienne, tandis qu'Israël la traversait à pied sec. Et que dit l'Écriture de l'armée du Pharaon? « Il n'en resta pas un seul. » (Ps. 105). En effet, des péchés commis avant le baptême, rares ou nombreux, graves ou légers venus s'ajouter au péché d'origine, il n'y a plus de trace après le baptême, « il n'en reste plus un seul. » — Mais, parce que nous sommes ensuite obligés de continuer à vivre en ce monde, où nul ne peut être impeccable, la rémission des péchés s'exerce encore dans l'Église, soit par la confession sacramentelle, pour les fautes de toute nature, soit par l'Oraison dominicale

quotidienne, pour les fautes vénielles. En ce qui concerne les fautes légères, cette prière renferme comme un baptême de tous les jours. — Ah! rendons mille actions de grâce à Dieu, qui a doté son Église du pouvoir que nous confessons dans le Symbole, lorsque, après avoir dit : « A la sainte Église, » nous ajoutons : « A la rémission des péchés. » (*Serm.* 213.)

XIX

« A la résurrection de la chair. »

Nous ne devons pas douter non plus de la résurrection de la chair à la fin des temps. « Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité et que ce corps mortel revête l'immortalité. Il est semé dans la corruption et il surgira incorruptible; il est semé dans l'ignominie, et il surgira glorieux; il est semé corps animal et il surgira corps spirituel. » (1. Cor. 15.) Telle est la foi chrétienne, catholique, la foi qui vient des Apôtres. Croyons au Christ qui nous dit : « Il ne périra pas un cheveu de votre tête. » (Luc. 21.) Bannissons de notre cœur toute incrédulité, pour considérer combien nous valons. Qu'est-ce que notre Rédempteur méprisera en nous, puisqu'il ne méprise pas même un cheveu de notre tête? Quel moyen de douter qu'il donnera la vie éternelle à notre corps, aussi bien qu'à notre âme? N'a-t-il pas pris un corps et une âme semblables aux nôtres, afin, par sa mort, et puis par sa résurrection, de nous affranchir de la crainte du tombeau? (*Serm.* 214.)

Toute l'espérance de notre foi, c'est que nous ressusciterons. Cependant, selon l'Apôtre : « Nous

ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transformés. » (1. Cor. 15.) Les bons ressusciteront, et les méchants aussi ; mais les bons pour la béatitude éternelle, et les méchants pour le feu qui ne s'éteint jamais. C'est alors qu'on distinguera le fidèle de l'infidèle, alors que la foi recevra sa récompense, et l'incrédulité son châtiment. En vain les impies se flatteraient-ils de ce passage du psaume : « Les impies ne ressusciteront pas pour le jugement. » (Ps. 1.), Ils ressusciteront, mais non point pour être jugés : leur impiété les a condamnés déjà, d'après cette parole du Maître : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » (Jean, 3.) [*L.* 3. *du Symb. aux Catéch. c.* 11.]

Viendra le jour de la rétribution, le jour où, les corps étant rendus à leurs âmes, l'homme tout entier sera traité selon ses mérites. Certes, dans les songes, durant le sommeil, il y a des joies et des douleurs bien vives ; mais combien plus vives les joies et les douleurs que l'on éprouve en état de veille ! La même différence existe entre les tortures ou les allégresses qui accompagnent le sommeil de la mort, et les tortures ou les allégresses qui suivront le réveil de la résurrection. Ce n'est pas que les âmes des défunts soient sujettes à l'illusion, comme nous le sommes dans les rêves ; mais, pour parler d'elles seules, le repos et le bonheur des âmes saintes, séparées de leurs corps, seront ineffablement rehaussés de toute la splendeur céleste, de toute la félicité angélique dont jouira leur chair ressuscitée. (*Serm.* 280.) O éternité bienheureuse, qui, après la résurrection, verra les vrais fidèles délivrés à jamais des mortalités d'ici-bas, vêtus de gloire et d'immortalité, assimilés aux Anges, habitant avec eux la même cité divine, à jamais possesseurs de Dieu leur

héritage, héritage eux-mêmes de ce Dieu d'amour! (*Serm.* 213.)

XX

« A la vie éternelle. »

La vie éternelle! Là, plus de mort: nous vivrons à jamais; la vie éternelle elle-même nous servira de demeure. Plus de vêtements périssables: nous serons vêtus d'immortalité. Plus de faim: le Pain vivant qui pour nous est descendu du ciel sur la terre, rassasiera nos âmes de sa présence. Plus de soif: nous boirons « de cette eau vive qui apaise la soif pour toujours. » (Jean. 4.) Jésus nourrira ses élus « de l'abondance de sa maison; il les abreuvera dans le torrent de ses délices. » (Ps. 35.) Plus de chaleur brûlante: nous trouverons notre rafraîchissement en Celui qui nous aura protégés et nous protégera encore à l'ombre de ses ailes. Plus de froid rigoureux: le Soleil de justice échauffera nos cœurs de son amour, et, à sa lumière, nos yeux contempleront l'égalité divine du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Plus de fatigue: nous aurons pour soutien ce Tout-Puissant à qui nous disons: « Je vous aimerai, Seigneur, ô vous qui êtes ma force. » (Ps. 17.) Plus de sommeil: les ténèbres de la nuit ne viendront jamais troubler le beau jour de l'éternité. Enfin, plus d'affaires à conduire, plus de travail à parfaire, plus de servitude à subir.

Resterons-nous donc inactifs? Nous ferons peut-être ce que dit l'Écriture: « Reposez-vous et voyez que je suis votre Dieu. » (Ps. 45.) Dans ce repos de la contemplation consistera notre activité; cette contemplation

nous remplira de joie, et il y aura d'inénarrables extases à contempler la vision elle-même. Quelle vision? La vision des « biens du Seigneur ». (Ps. 26.) Quels biens? Impossible de dire ce que « l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ce que le cœur de l'homme ne saurait maintenant comprendre. » Qui expliquera comment Dieu sera tout en tous? Qui expliquera comment le Fils unique, après avoir remis au Père son royaume, c'est-à-dire, la sainte assemblée des fidèles, s'empressera, tout en gardant la nature humaine qu'il a prise et si grandement glorifiée, de montrer aux fidèles eux-mêmes dans tout son éclat la gloire qu'avec le Père il possède de toute éternité? Qui expliquera comment l'Église, son Épouse, composée d'hommes et de femmes, sera tout entière transformée en « homme parfait, » (Éph. 4.) élevée ainsi à la dignité virile, sans perdre pourtant le nom d'Épouse? Qui expliquera de quelle manière les corps ressuscités des saints iront de clarté en clarté? Qui expliquera quelle voie prendront les vierges pour suivre l'Agneau, pourquoi cette voie sera interdite à ceux qui ne seront point marqués du caractère virginal, en quels lieux privilégiés le Fils de Dieu conduira les vierges bienheureuses, sans cesser d'être partout, sans abandonner le reste des élus? Ah! l'homme mortel, à l'âme appesantie par la chair, ne saurait suffire à expliquer ces sublimes mystères. Saint Paul s'est proclamé impuissant à les dire, lui qu'une grâce puissante avait transporté, mortel encore, jusqu'au troisième ciel. Ne soyons donc pas curieux de savoir ce que la langue des Apôtres n'a pu exprimer; apprenons à ignorer ce qu'il est impossible de savoir. Mais espérons que par la foi, par la patience, par les soins maternels de la sainte Église, nous mériterons de

posséder un jour ce que le Seigneur a daigné promettre aux grands et aux petits. (*L. 2. du Symb. aux Catéch. C.* 12.)

XXI

Le Symbole doit être retenu de mémoire et écrit dans le cœur.

On ne doit point écrire le symbole pour en apprendre le contenu : on doit l'apprendre en l'écoutant. Il n'est pas permis non plus de l'écrire, après l'avoir appris : il faut le retenir toujours de mémoire, et le répéter souvent. Tous les articles dont il se compose sont renfermés dans les Saintes Écritures, inspirées de Dieu. S'il est défendu d'écrire cette formule abrégée de la foi, c'est en souvenir de la promesse de Dieu, lorsque, par son prophète, il a prédit en ces termes la Nouvelle Alliance : « Voici l'alliance que je ferai avec eux, après ces jours-là, dit le Seigneur : Je graverai ma loi dans leur esprit et je l'écrirai dans leur cœur. » (Jérém. 31.) Pour la même raison, on apprend le symbole en l'écoutant. On ne l'écrit ni sur des tablettes, ni sur aucune autre matière, mais dans le cœur, avec l'aide que l'Esprit du Fils ne refuse point à ceux qui sont régénérés par la grâce, et que le Fils appelle à son royaume et à sa gloire. Alors on aime ce que l'on croit ; la foi agit dans les âmes par la charité ; et l'on se rend agréable au Dieu dispensateur de tous les biens, en l'honorant non avec la crainte servile du châtiment, mais avec l'amour filial de la justice. (*Serm.* 122.)

La famille du Rédempteur, après avoir été purifiée, après avoir chanté le cantique du Salut, a reçu le Sym-

bole comme remède contre le venin du serpent. Que l'homme racheté sache donc, si le diable lui tend des embûches, qu'avec le mystère du Symbole et le signe de la croix il peut lui résister, et que, revêtu de ces armes, il vaincra facilement le tyran dont il subissait, avant sa rédemption, le joug honteux et la funeste victoire. (2e *Serm. sur le Symb. aux Catéch.*)

Seulement, le Symbole exige, pour exercer sa vertu, que les lèvres ne craignent pas de dire ce que l'âme renferme, et que l'âme ne feigne pas de renfermer ce que disent les lèvres. Par crainte quelquefois, on n'ose dire ce que l'on sait, ce que l'on croit ; et, par dissimulation, quelquefois encore, on parle au dehors sans avoir au dedans ce que la parole exprime. Que la foi préside donc toujours à notre langage et à nos sentiments, et mette entre eux le plus parfait accord. Pour obtenir la paix qui vient de Dieu, il importe d'être d'abord en paix avec soi-même ; il faut qu'aucune querelle ne subsiste entre la bouche et le cœur. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 39. *n.* 16.)

XXII

La foi ne doit jamais s'endormir dans notre cœur.

« Levez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous ? » (Ps. 43.) Lorsqu'on dit que le Seigneur est endormi, c'est nous qui dormons ; et lorsqu'on dit qu'il se lève, c'est nous qui sortons du sommeil. Le Seigneur dormait dans la barque ; (Matth. 8.) et voilà pourquoi la barque était ballottée par les flots ; les flots eussent été impuissants contre elle, si Jésus avait veillé. Cette

barque symbolise notre cœur, et Jésus dans la barque représente la foi que notre cœur renferme. En se souvenant de sa foi, le cœur n'est point ballotté ; s'il l'oublie, le Christ dort, et il est temps de prendre garde au naufrage ; il est temps de réveiller le Maître et de lui dire : Levez-vous, Seigneur, nous périssons ; gourmandez les vents, ramenez au calme les vagues en courroux ! Alors la tentation sera réduite au silence ; du moins, elle ne pourra rien contre nous, car Jésus, car la foi veillera dans notre cœur. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 34. *n.* 3.)

Le cœur se trouble avec raison, quand le Dieu de sa foi et de son espérance sort de sa pensée. La souffrance lui est insupportable, quand il perd le souvenir des douleurs de Jésus-Christ. En ce moment, le Sauveur dort, la foi est endormie, et rien n'est plus nécessaire que de l'éveiller au plus tôt. En nous Jésus dort, lorsque nous oublions le sang qu'il a versé pour notre salut ; il cesse de dormir, lorsque nous nous souvenons de sa mort. En considérant les supplices par lui endurés, ne supporte-t-on pas avec constance les afflictions de cette vie ? On va même jusqu'à les supporter avec joie, parce qu'elles nous donnent quelque ressemblance avec notre Roi crucifié. Dès cet instant, dès que cette pensée commence à nous soutenir ou à nous consoler, sachons que le Christ a secoué son sommeil, qu'il s'est levé, qu'il a commandé à la tempête, pour rétablir en notre âme le calme et la paix. (*Disc. sur le Ps.* 54. *n.* 10.)

A côté des épreuves douloureuses de la terre, il y a les convoitises coupables, les suggestions perfides du monde et de la chair. Ce sont là aussi des flots plus ou moins menaçants, mais qu'il n'est pas impossible d'apaiser. En butte à leurs assauts, on se désespère

d'abord, on croit ne plus appartenir à Dieu. Réveillons alors notre foi, réveillons le Christ dans notre cœur. La foi se ranimant, nous reconnaissons à sa lumière notre situation périlleuse ; nous élevons nos mains et nos regards vers les biens célestes qui nous sont promis ; la douceur de ces promesses divines nous fait mépriser toutes les douceurs du siècle, et nous rend triomphants de leur perfidie.

Enfin, devant les menaces des méchants et de leur puissance, l'on est exposé à perdre la justice. Comment se défendre et rester invincible, si la foi sommeille, si elle ne nous rappelle pas les menaces bien autrement effrayantes du Juge suprême ? A ce souvenir, on reste fidèle à la justice. La crainte du feu éternel domine la crainte des tourments qui passent, de même que l'espérance du ciel rend insensible aux félicités de la terre. C'est ainsi que, grâce au réveil du Christ, le cœur reprend son assurance, et que le chrétien arrive au port du salut. Le Seigneur a paré le navire : aurait-il pu manquer de lui préparer ce port ? (*Disc. sur le Ps.* 93, *n.* 25.)

XXIII

La foi ne doit pas rester stérile ; il faut qu'elle espère par la charité.

La vraie foi est toujours accompagnée de bonnes œuvres. Il ne suffit pas de croire que le Christ est venu dans la chair : il faut encore le confesser par une sainte vie. La foi est une grâce, la sainteté en est une autre : toutes deux ont pour origine le divin Rédempteur ; elles demandent à marcher ensemble, à pro-

gresser de front, à se perfectionner en même temps. En paroles, les mauvais catholiques affirment que le Fils de Dieu s'est incarné : mais ils le nient par leur conduite. La foi seule et stérile n'est pas un gage de salut. A la foi il est indispensable que viennent s'ajouter les œuvres : autrement, quelle différence y aurait-il entre une foi inféconde et la foi des démons?

L'apôtre saint Jacques, défendant la foi et les œuvres contre ceux qui se contentaient de croire et négligeaient la vertu, leur disait : « Vous croyez à un seul Dieu, c'est bien : les démons eux-mêmes croient et ils tremblent. » (Jacq. 2.) Parce qu'ils croient et qu'ils tremblent, les démons seront-ils délivrés du feu éternel ? Pierre s'écria un jour : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant ; » (Matth. 16.) les démons, à leur tour, proclamèrent la même vérité : « Nous savons qui vous êtes, le Saint de Dieu. » (Marc 1.) Le Sauveur loua Pierre, et il imposa silence aux démons. C'est que, si, de part et d'autre, les paroles étaient identiques, les actes ne l'étaient point. L'amour avait dicté la confession de Pierre, la crainte, celle des démons. Les démons avaient commencé par dire : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus de Nazareth? » Pierre assura plus tard à son Maître qu'il lui serait dévoué « jusqu'à la prison, jusqu'à la mort » (Luc, 22.) [*Serm.* 183.]

Que notre foi se distingue donc de celle des démons. La foi vraiment chrétienne purifie le cœur : la foi des démons ne fait que les rendre plus coupables. Leurs œuvres sont mauvaises, et, comme ils l'ont avoué eux-mêmes, il n'y a rien de commun entre eux et le Seigneur. Non, la foi, qui n'opère pas le bien, ne purifie point les âmes. Et cependant l'apôtre Pierre,

en parlant aux Gentils convertis à l'Évangile, affirme que « par la foi Dieu a purifié leurs cœurs. » (Act. 15.) De quelle foi s'agit-il, sinon, comme l'a définie saint Paul, de « la foi qui opère par la charité ? » (Gal. 5.) Voilà le caractère qui la distingue de la foi des démons, et de la vie des hommes perdus de crimes et de mœurs. La foi qui purifie et qui sauve est celle « qui opère par la charité. » Rien de plus exact et de plus parfait que cette définition. Le manque de foi supprime son objet relativement à l'incrédule ; le manque de charité supprime le mérite de toute action. A la foi de nous convaincre ; à la charité de nous faire agir. Le croyant qui n'aime pas ne se porte à aucune bonne œuvre ; ou, s'il en accomplit quelques-unes, c'est en esclave, par la crainte du châtiment, et non comme un fils, par amour de la justice. La foi qui sanctifie est donc celle qui opère par la dilection. (*Serm.* 53.)

XXIV

La foi ne peut se séparer de l'espérance, son unique consolation pendant cette vie mortelle.

Si nous avons la foi qui opère par la charité, nous sommes au nombre des enfants de Dieu, des prédestinés, des appelés, des justifiés : que cette foi ne cesse donc de progresser en nous, au moyen de l'espérance dont elle ne saurait se séparer. Mais parvenus au terme, aurons-nous besoin de croire ? Nous dira-t-on : Soyez pleins de foi ? Certainement non, car alors nous verrons Dieu, nous le contemplerons.

« Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu, et ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. » (1. Jean, 3.). Ayons donc la foi en cette destinée qui se manifestera un jour. « Nous savons que, lorsque le Christ apparaîtra dans sa gloire, nous lui serons semblables. » Pourquoi ? Est-ce parce que nous continuerons à croire? Non, mais parce que nous le verrons tel qu'il est. » La foi sera remplacée par la vision.

Et l'espérance, que deviendra-t-elle dans le ciel ? Elle disparaîtra devant la réalité. L'espérance est ici-bas nécessaire à notre pèlerinage ; c'est elle qui nous console dans le voyage de la vie. Qu'est-ce qui soutient le voyageur fatigué de la route ? N'est-ce pas l'espoir d'arriver au terme qu'il poursuit ! S'il vient à désespérer de l'atteindre, c'en est fait aussitôt de son courage et de ses efforts. Ainsi, l'espérance entre dans notre pèlerinage comme un élément essentiel à sa perfection. « Nous gémissons au dedans de nous, dit l'Apôtre, attendant l'adoption des enfants de Dieu, la rédemption de nos corps. » (Rom. 8.) Tant qu'il y a lieu de gémir, on ne possède pas la félicité dont il est écrit : « Les douleurs et les gémissements sont passés. » (Is.35.) Ah ! nous gémissons encore ! Pour quel motif? « Nous ne sommes sauvés qu'en espérance, » non, en réalité. « Or, l'espérance de ce qui se voit (1), n'est plus de l'espérance : comment espérer ce qu'on voit (2) déjà ? Si donc nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons par la patience. » (Rom. 8.) Cette patience a fait les martyrs et leur a valu leurs couronnes; ils soupiraient après les biens qu'ils ne

(1) L'espérance qui possède. — (2) Ce qu'on possède. — Dans tout ce texte, *voir* a le sens de *posséder*.

voyaient pas, et ils méprisaient les tourments qu'ils enduraient. « Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? s'écriaient-ils à l'exemple de l'Apôtre. La tribulation ? l'angoisse? la persécution ? la faim? la nudité? le glaive? Car il est écrit : On nous livre tout le jour à la mort à cause de vous. » A cause de qui ? De qui est-il question? Pour le savoir, rappelons-nous ces autres paroles. « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » (Jean, 20.) Voilà où il se trouve maintenant, dans la foi, et si la foi est en nous, en nous il est lui-même. La parole apostolique nous tromperait-elle, quand elle déclare que « par la foi le Christ habite dans nos cœurs ? » Maintenant, c'est par la foi qu'il y habite ; il y habitera plus tard par la claire vue, et tel est l'objet de l'espérance chrétienne. Mais, de même que, la vision étant venue, la foi s'évanouira, de même, en touchant au but, cessera l'espérance. Quant à la charité, son ardeur dans le temps continuera dans l'éternité, mais incomparablement rendue plus vive par la vue et la possession de Dieu. La charité existera donc encore, mais dans toute sa perfection. « La foi, l'espérance, la charité demeurent à présent, elles sont trois, et la plus grande des trois, c'est la charité. (1 Cor. 13.) [*Serm.* 158]

XXV

L'espérance chrétienne ne doit pas s'appliquer aux biens périssables du temps, mais à ceux du ciel et de l'éternité.

« Qu'ils espèrent en vous, Seigneur, ceux qui connaissent votre nom. » (Ps. 9.) Mais il faut auparavant

qu'ils cessent d'espérer dans les richesses et autres jouissances de ce siècle. L'âme qui s'est séparée du monde cherche où fixer son espérance, et rencontre à propos devant elle la connaissance du nom de Dieu, de ce nom qui est répandu de toute part. Mais on ne connaît un nom que si l'on connaît celui qui le porte; un nom n'est un nom que par ce qu'il signifie. Or, « Le Seigneur est son nom. » (Jér. 33.) Dieu est le Maître : voilà pourquoi celui qui de tout cœur se voue à son service, connaît ce nom divin. Ce nom, Dieu l'a révélé à Moïse : « *Je suis Celui qui suis ;* » et tu diras aux enfants d'Israël : « *Celui qui est* m'a envoyé vers vous. » Dieu est éternel, il est l'éternité même : c'est son nom. Sages donc ceux qui ne mettent pas leur espérance dans les biens qu'emporte la fuite rapide du temps, sans leur laisser autre chose qu'un futur et un passé. Le futur semble leur être assuré ; mais, dès son apparition, il s'évanouit, et c'est dans le passé qu'il va se confondre; on l'attend avec une impatiente avidité, on le perd avec douleur. En Dieu, au contraire, point de futur qui ne soit pas encore; point de passé qui déjà ne soit plus : il est ce qui est, il est l'éternité. Que la connaissance de son nom détourne donc notre espérance de tout ce qui passe, pour l'attacher à Dieu qui est à jamais, à ce Dieu « qui reste toujours fidèle à ceux qui le cherchent. » (Ps. 9.) Mais comment le chercher, si le cœur ne renonce aux choses périssables? « Nul ne peut servir deux maîtres. » (Matth. 6.) [*Disc. sur le Ps.* 9. *n.* 11.]

« O Dieu, vous nous vivifierez en nous tournant vers vous, et c'est en vous que votre peuple se réjouira. » (Ps. 84.) Mauvaise, la joie qu'il prendrait en lui-même ; bonne et profonde, la joie qu'il prendra en Dieu. Quand

ce peuple a voulu chercher en lui-même sa joie, il n'y a trouvé que gémissements. A cette heure, il convient que la joie véritable est en Dieu : quiconque donc désire se réjouir loin de toute crainte, ne se réjouit qu'en celui qui ne peut périr. Quelle joie y a-t-il, en effet, dans l'argent ? L'argent se perd, ou bien son possesseur est frappé par la mort ; et qui sait lequel des deux disparaîtra le premier ? Toutefois, ce qui est certain, c'est que tous deux périront tôt ou tard. L'homme ne demeure pas sur la terre éternellement, et l'argent n'y dure pas toujours. Il en est de même de l'or, des vêtements, des maisons, des troupeaux, des vastes propriétés, de la lumière même du soleil. Pourquoi donc se réjouir en choses si vaines ? Pourquoi ne pas mettre sa joie dans la lumière sans couchant, que n'a point précédée le jour d'hier, et que ne suivra pas le jour de demain ? Quelle est cette lumière ? « Je suis, a dit le Christ, la lumière du monde. » (Jean. 8.) C'est cette lumière qui nous appelle. En nous appelant, elle nous convertit ; en nous convertissant, elle nous guérit ; et cette guérison nous permet aussitôt de voir et de goûter les joies dont cette lumière miséricordieuse est la source infinie. « Votre peuple se réjouira en vous, Seigneur » , parce que vous lui aurez montré « votre miséricorde » .

Heureux celui à qui cette miséricorde se montre ! Il n'en conçoit aucun orgueil ; il reste convaincu que ses mérites procèdent uniquement de Dieu, source de tout bien, uniquement de sa miséricorde et de sa bonté. Humble alors, il se tient fermement attaché à Dieu ; il demeure en lui ; de lui seul il jouit ; en lui seul sont ses délices ; et ces délices, nul ne saurait les troubler, nul les disputer, nul les ravir. Quelle puissance, quel

mauvais voisinage, quelle convoitise jalouse, quelle sourde trahison serait capable de lui ôter son Dieu? Ce que possède son corps, à la bonne heure; ce que possède son cœur, jamais! (*Disc. sur le Ps.* 84. *n.* 8. *et* 9.)

XXVI

Même sujet.

Qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que sa vie? Une vapeur qui n'apparaît que pour un moment. » (Jacq. 4.) Fragilité, faiblesse, mortalité de la chair, fuite rapide des jours et des années : voilà ce qu'est la vie du temps. Qu'y a-t-il donc de plus raisonnable que de lui donner la constance, la fermeté, l'élévation qui lui manquent, au moyen de l'espérance chrétienne et de ses sublimes élans? (*Serm.* 24.)

« Bienheureux l'homme qui espère dans le nom du Seigneur, et ne regarde pas aux vanités et aux folies mensongères! » (Ps. 39.) Que le Seigneur notre Dieu soit donc notre espérance; et n'espérons de lui que lui-même. Ce que beaucoup espèrent de Dieu, c'est de l'argent, ce sont des honneurs sujets à l'inconstance. Pour nous, ne demandons que Dieu à Dieu, et, par le mépris de tout le reste, progressons dans sa poursuite, et ne nous préoccupons que de l'atteindre. Quel autre que lui a remis les égarés dans la voie; quel autre peut les diriger et les conduire au terme béatifiant du chemin? (*Disc. sur le Ps.* 39 *n.* 7 *et* 8.)

N'est-ce donc pas un bonheur de s'attacher à un tel guide? « Il m'est bon de m'attacher à Dieu. » (Ps. 72.) Le bonheur n'est pas autre part, c'est le bonheur suprême. S'il ne nous suffisait pas, nous serions à

plaindre. Quoi de meilleur que d'être uni à Dieu, et de le voir face à face ? Et en attendant, quoi de meilleur que d'espérer en lui ? L'espérance est une ancre solide : puisque nous sommes encore à la merci des flots, jetons-la d'avance au rivage, jetons-la au sein de Dieu. Et que faire pour l'y jeter à coup sûr, si ce n'est de glorifier le Seigneur, de l'aimer, et de lui attirer des amis ? Car l'amour de Dieu désintéressé, c'est une richesse qui repousse l'égoïsme et veut se donner à tous. Tout homme peut s'emparer de Dieu ; tout homme est appelé à le posséder un jour. Ce bien ne connaît point de bornes ; sa nature aimante le rend accessible à tous ; sa nature indivisible permet à chacun de le posséder tout entier ; sa nature éternelle permet à chacun de le conserver toujours. N'espérons donc qu'en lui, et, pour assurer l'ancre, « publions les divines gloires dans les parvis de la fille de Sion. (1) » (Ps. 72.) [*Disc. sur le Ps.* 72. *n.* 34.]

XXVII

Ce n'est ni en soi, ni dans aucun homme qu'il faut placer sa confiance.

Grande misère que de ne pas se confier en Dieu ! car alors l'on se confie en soi-même, ou bien, ce qui est pire, dans les autres hommes. (*Disc.* 2. *sur le Ps*. 33. *n.* 13.)

Pourquoi faut-il ne se confier qu'en Dieu ? « Mon Dieu est le salut vers lequel se tournent mes regards. »

(1) Dans l'unité de l'Église, dans l'assemblée des fidèles.

(Ps. 41.) Le salut ne peut venir de nous-mêmes. « Chez moi mon âme est troublée. » (Ibid.) Est-ce auprès de Dieu qu'elle éprouve du trouble ? C'est en nous-mêmes. Près du Dieu immuable elle était consolée : mais en nous, sujets au changement, elle est troublée jusqu'au fond de son être. Stable est la justice de Dieu : savons-nous si la nôtre durera? « Qui se croit debout prenne garde de tomber. » (1. Cor. 10.) Ainsi, point de fermeté durable en nous : dès lors, point d'espérance à mettre dans cette fermeté. Voilà ce qui trouble notre âme. Voulons-nous la rassurer? Sortons de nous-mêmes, et disons à Dieu : « C'est vers vous, Seigneur, que j'ai élevé mon âme. » (Ps. 24.) N'attendons rien de nos efforts, attendons tout de notre Dieu. Autrement notre âme restera dans le trouble, parce que notre nature ne lui fournira nul motif de sécurité. De là pour nous le moyen d'être humbles, et de ne point présumer de nous-mêmes ; le besoin de nous humilier, pour mériter d'être élevés ; le besoin de tout rapporter à Dieu, afin que Dieu ne cesse de nous envoyer son salutaire secours. (*Disc. sur le Ps.* 41. *n.* 11. *et* 12.)

Nous n'avons pas, non plus, à espérer dans nos semblables, quels qu'ils soient. Autre est le Dieu qui nous justifie ; autres sont ceux avec qui nous sommes justifiés. (*Man. d'instr. les ignor. c.* 27.) « J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours. » (Ps. 120.) Les montagnes sont-elles donc secourables ? Non ; mais au-dessus des montagnes règne Celui qui les fait trembler. Aussi le psalmiste ajoute-t-il : « Mon secours vient du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. » Dieu a créé l'homme, et l'homme n'est quelque chose qu'autant qu'il reste uni à son Créateur. Tout homme qui s'éloigne de Dieu n'est rien, lors même que son

orgueil l'élèverait à la hauteur des montagnes? Sans doute, il n'est pas défendu de consulter les hommes éclairés de Dieu ; mais que ce soit en considérant Celui qui les éclaire. Car il ne nous est pas impossible d'approcher de lui, quand il nous parle par la voix d'un homme : s'il a voulu que cet homme s'avoisinât de sa lumière, ce n'est pas pour nous interdire le même bonheur. Mais quiconque s'approche assez de Dieu, pour que Dieu habite en lui, ne peut se plaire avec les hommes dont Dieu n'est pas l'espérance. (*Serm. sur le Ps.* 75. *n.* 7 *et* 8.)

C'est à ceux-là que s'appliquent ces paroles du psalmiste : « Ne vous confiez pas aux princes et aux enfants des hommes, en qui n'est point le salut. » (Ps. 145.) Il n'y a de salut que dans le Fils de l'homme, non à ce titre, mais parce qu'il est le Fils de Dieu ; non à cause de ce qu'il nous a emprunté, mais à cause de ce qu'il a conservé de lui, en tant que « Dieu au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous les siècles. » (Rom. 9.) Le salut relève de son domaine : « Le salut vient du Seigneur, et votre bénédiction s'étend sur tout votre peuple. » (Ps. 3.) [*Disc. sur le Ps.* 145. *n.* 9.]

O Seigneur notre Dieu, « puissions-nous, à l'ombre de vos ailes, n'espérer qu'en vous ! » (Ps. 42.) Protégez-nous, portez-nous dans vos mains ; vous nous porterez enfants, vous nous porterez vieillards : votre force seule fait notre force ; notre force propre n'est qu'infirmité. En vous réside notre bien, et, si nous nous sommes pervertis, c'est pour nous en être écartés. Faites, Seigneur, que nous retournions à vous sans retard, parce que vous êtes notre bien parfait. Au retour, nous n'aurons pas à craindre de ne plus retrouver la demeure d'où nous sommes déchus ; elle n'est pas

elle-même déchue de sa splendeur, parce que notre demeure, c'est votre éternité. (*L. 4. Conf. c. 16.*)

XXVIII

On n'a rien à craindre, quand on espère en Dieu.

« Le Seigneur est ma lumière et mon salut : qui craindrai-je ? » (Ps. 26.) Il m'éclaire : que la nuit disparaisse ; il me sauve : que ma faiblesse se retire à son tour. Marchant en pleine lumière et d'un pas ferme, qui craindrai-je ? — Dieu n'est pas un Sauveur à qui l'on puisse arracher les âmes qu'il délivre ; Dieu n'est pas un soleil dont on puisse obscurcir les rayons. Lorsque Dieu m'éclaire, c'est le grand jour pour moi ; lorsqu'il me sauve, c'est pour moi la délivrance entière ; de sorte que, en dehors de lui, je ne suis que ténèbres et qu'infirmité. Mais, si j'ai en lui une espérance sincère, qui craindrai-je ? N'est-il pas le Tout-Puissant ? Il l'est si bien que sa Toute-Puissance, pour qui se confie en elle, se transforme en lumière et en salut. Lui seul est à craindre ; et si « le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant qui tremblerai-je ? » (Ibid.)

« Tandis que les méchants s'approchent de moi pour dévorer mes chairs, les ennemis qui me persécutent ont été eux-mêmes affaiblis et sont tombés. » (Ibid.) Que craindrai-je donc ? Et qui me fera trembler ? Voilà que mes persécuteurs eux-mêmes s'affaiblissent et tombent. Mais pourquoi me poursuivent-ils ? « Pour dévorer mes chairs. » Courage, ô persécuteurs ; si c'est là ce que vous voulez dévorer, vous ne dévorerez en moi que ce qui est mortel. En moi, il restera toujours

quelque chose que vous ne pourrez atteindre : l'âme où habite mon Dieu. A votre aise, dévorez mes chairs : quand vous aurez achevé ce festin, je serai esprit, je serai homme spirituel. Et d'ailleurs, mon Dieu promet de me sauver si complètement, que ces chairs mortelles, qu'il semble abandonner à vos cruels instincts, ne périront pas à jamais : car tous les membres espèrent la résurrection qui s'est accomplie avec tant d'éclat pour la Tête du Corps. Non, vous ne parviendrez pas à effrayer mon âme, demeure de Dieu ; vous ne parviendrez pas même à effrayer ma chair, à cause de l'incorruptibilité dont elle doit se revêtir un jour. Sachez-le donc, invincible est mon assurance, car « le Seigneur est ma lumière et mon salut ; le Seigneur est le protecteur de ma vie. » Un roi mortel, protégé par des soldats mortels, se rassure ; et, protégé, comme je le suis par un défenseur immortel, je craindrai, je tremblerai !

« Quand des armées entières seraient campées contre moi, mon cœur resterait sans crainte ; et lors même qu'elles se lèveraient pour me combattre, en cela j'espèrerais. » (Ibid.) Pourraient-elles m'enlever mon espérance, m'enlever le don du Tout-Puissant ? Ce don est inaccessible, parce qu'invincible est son Donateur. Les dons temporels eux-mêmes, nul ne peut les ravir malgré la Main divine qui les distribue. Pour les dons spirituels, cette Main ne les retire que si on les rejette soi-même. L'homme ravisseur des dons temporels est semblable à Satan : ce prince des ténèbres paraît jouir d'une grande puissance de destruction ; et cependant, ainsi que le prouve le Livre de Job, il ne peut rien sans la permission divine. Et encore, sur quoi s'exerce la puissance de cet ange déchu, autrefois

préposé aux plus hautes, aux plus sublimes réalités? Elle ne s'exerce que sur les biens les plus infimes : signe manifeste, non de la force de son courroux, mais du châtiment auquel il a été condamné. La même vérité, l'Évangile nous l'atteste à son tour : « Cette nuit, Satan a demandé de vous cribler tous comme du froment ; et j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne vînt pas à défaillir. » (Luc, 22.) Ce que Dieu permet au démon et aux persécuteurs, ses satellites, est pour le chrétien un châtiment ou une épreuve. Dieu donc est seul à craindre. Quelles que soient les fureurs orgueilleuses des méchants, le cœur qui espère en Dieu doit rester en paix. (*Disc.* 2 *sur le Ps*. 26. *n*. 3, 4 *et* 5.)

XXIX

La vie chrétienne tout entière doit être un continuel désir de Dieu et de la vie éternelle.

« Tout mon désir est devant vous. » (Ps. 37.) Il n'est pas devant les hommes, qui ne peuvent voir le cœur ; mais « le Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » (Matth. 6.) Le désir est une prière, et, s'il est continuel, la prière est continuelle aussi, selon ce précepte de l'Apôtre : « Ne cessez pas de prier. » (1. Thess. 5.) Le désir est une prière intérieure, et c'est la seule qui puisse et ne doive pas cesser. Si en tout temps nous désirons le repos éternel, nous prions sans interruption ; pour ne pas cesser de prier, ne cessons pas de désirer. Un désir perpétuel est une perpétuelle parole, et, parce que le désir est une forme de l'amour, cette parole se tait, si l'amour ne parle plus. Le refroidis-

sement de la charité devient le silence de l'âme ; la ferveur de la charité devient le cri du cœur. Aimer sans cesse, c'est crier sans cesse ; crier sans cesse, c'est sans cesse désirer ; désirer ainsi, c'est se souvenir toujours du céleste bonheur. (*Disc. sur le Ps.* 37. *n.* 14.)

Du céleste bonheur, et non des prospérités mondaines qui enflent d'orgueil, qui sont passagères, et après lesquelles arrivera le bonheur du ciel bien autrement souhaitable. C'est dans l'attente de cette immuable félicité qu'il faut maintenant mettre notre joie : toute autre espérance nous arrêterait en chemin. Le Christ est la Vie ; qu'il soit vraiment notre ambition. Il est le seul Très-Beau, et il a aimé notre laideur pour la transfigurer éternellement en sa Beauté : ne doit-il pas être l'objet constant et suprême de nos vœux, de nos démarches et de nos gémissements ? (*Tr.* 10. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Soyons des hommes de désirs, parce que nous avons à recevoir une infinie abondance de biens. Ce que nous désirons, ne se voit pas encore ; mais les saints désirs creusent en nous des profondeurs à remplir, lorsque visibles deviendront les trésors désirés. En différant l'effet de ses promesses, Dieu accroît les désirs du cœur, et ce cœur s'agrandit en proportion, et acquiert tous les jours une plus vaste capacité. Rien de plus sage et de plus nécessaire, car c'est Dieu lui-même qui veut combler toute l'étendue de ce cœur. Saint Paul élargissait et élargissait encore son âme, pour la rendre de plus en plus capable de recevoir le Souverain Bien. « Non que j'aie atteint le terme, ou que je sois déjà parfait : mais je poursuis mes efforts, afin de saisir par tout moyen le but pour lequel j'ai été saisi

moi-même par le Christ Jésus. Je ne pense point le tenir ; mais, oubliant ce qui est derrière, et m'étendant vers ce qui est devant, je m'efforce d'approcher du but marqué, du prix de la céleste et divine vocation dans le Christ Jésus. » (Philipp. 3.) O efforts, ô progrès admirables pour atteindre Jésus-Christ ! O dilatation que Paul cherchait à donner à sa naturelle insuffisance, pour recevoir et contenir « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur de l'homme ne peut encore comprendre ! »

Or, les saints désirs sont un exercice d'autant plus utile à notre âme que nous l'avons sevrée davantage de l'amour du monde. N'est-il pas indispensable de vider entièrement le vase que l'on veut entièrement remplir ? Eh bien, l'infinie Sainteté veut remplir un jour tout notre être : répandons sans réserve le mal qui s'y rencontre. Si le mal s'y conserve, où cette Sainteté, Souveraine Richesse, se placera-t-elle ? Il faut donc vider le vase, le purifier, le purifier coûte que coûte et à plusieurs reprises, pour le rendre digne de ce qu'on lui destine, et capable de le recevoir. Ah ! tendons vers Dieu par tous les élans de notre âme, et il la remplira, lorsqu'il viendra. « Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (*Tr. 4. sur l'Ép. de S. Jean.*)

XXX

L'espérance doit rester ferme au milieu des épreuves et des afflictions.

Lorsque la tribulation nous tient sous son pressoir, nous y sommes écrasés. Alors notre cœur, qui s'atta-

chait d'abord au siècle et au temps, soupire après le repos qui n'est ni de cette vie, ni de cette terre; et ainsi le Seigneur devient « le refuge du pauvre. » Pauvre, en effet, est quiconque en ce monde ne voit plus rien sur quoi s'appuyer. Telle est la pauvreté que Dieu aime à secourir. Pauvres sont les riches qui s'attachent à cette parole de l'Apôtre : « Que les riches de ce monde ne s'enorgueillissent pas et n'espèrent point en leurs richesses incertaines. » (1. Tim. 6.) Ces richesses les réjouissaient avant leur entrée au service de Dieu, avant que la tribulation les jetât sous son pressoir : maintenant, en face de l'incertitude de ces richesses, ils n'y trouvent qu'un poids qui écrase leur pensée, et les empêche de voir comment gouverner et conserver leur fortune. En outre, si la convoitise n'est pas encore complètement éteinte chez eux, ils y recueillent plus de crainte que de profit. Quoi de plus perfide, en effet, que la roue de la fortune ? elle est faite pour rouler, et ne se fixer nulle part. Pauvres sont donc les riches eux-mêmes qui ont expérimenté combien mince est l'appui des richesses d'ici-bas.

Par contre, ceux qui n'ont rien et désirent posséder, doivent être mis au nombre des riches réprouvés. Dieu ne regarde pas la quantité des biens, mais la volonté. Pauvres donc ils ne sont point, parce que toute ressource leur manque ; ils ne le seront que si, la fortune vînt-elle à leur prodiguer ses faveurs, ils en comprennent l'inconstance et usent de cette pensée pour gémir vers Dieu. Que rien au monde ne les charme, ne les captive, et enfin, placés aussi sous le pressoir des afflictions et des souffrances, qu'ils coulent au dehors comme le vin ou comme l'huile, c'est-à-dire, qu'ils sortent par le cœur de la terre qu'ils aimaient, pour

ne répandre leurs désirs et leurs affections que devant Dieu, pour n'aimer que Celui qui a créé la terre et le ciel. Ils l'aimeront, mais ils ne seront pas encore avec lui. Il importe que ce délai accroisse leur désir, et que leurs désirs, en progressant, se rendent aptes à saisir enfin leur objet. Ce n'est pas un bien de peu de valeur que Dieu veut accorder à ces désirs, et ces désirs ne sauraient être trop longuement excités pour devenir capables d'un si grand bien. Ce bien n'est pas une réalité créée : c'est Dieu, le Créateur lui-même. Voilà la récompense surabondante, inamissible, éternelle qu'il faut maintenant désirer toujours, et que l'on ne désirera jamais trop longtemps.

Pour s'être hâtés hors de propos, certains Israélites ont été réprouvés. L'écriture blâme plus d'une fois l'empressement et la précipitation. Quels sont ces empressés, ces impatients ? Ah ! ce sont ceux qui se convertissent au Seigneur, mais qui, bientôt après, ne trouvant pas ici-bas le repos qu'ils cherchaient, les joies qui leur étaient promises, perdent courage en chemin, et croient qu'il leur reste encore une longue route à parcourir, soit jusqu'à la fin du monde, soit jusqu'à la fin de leur vie, pour arriver à la récompense. Que font-ils alors ? Ils regardent en arrière, ils se détournent du but, sans réfléchir à cette terrible menace : « Souvenez-vous de la femme de Lot. » (Luc. 17.) Pourquoi fut-elle changée en statue de sel, sinon pour servir de condiment aux enfants des hommes, et leur donner le goût de la sagesse ? La femme de Lot regarda derrière elle, vers Sodome d'où elle venait d'être délivrée, et elle resta, pour exemple, fixée à l'endroit même où elle avait commis son imprudent regard. Si nous avons été délivrés de la Sodome de

notre vie passée, gardons-nous donc de regarder en arrière. N'est-ce point là un empressement coupable, une preuve d'impatience offensante, que de détourner les yeux des promesses divines, sous prétexte que leur accomplissement est encore lointain, et de les tourner vers ce que l'on vient à peine de quitter, vers la perdition et la ruine d'où la divine grâce nous avait si heureusement sauvés.

« Mon âme se consume de désir après les parvis du Seigneur. » (Ps. 83.) Mais patience ! Le raisin se consume, lui aussi, sous le pressoir. Comment? En devenant du vin, qui s'écoule dans la cuve, pour passer de là au calme du cellier, et se conserver dans le plus profond repos. Ainsi, pour le chrétien : du désir, de la tristesse, de la prière, du gémissement, de la fatigue, du pressoir qui le consument à présent, il passera plus tard à la possession, à la joie, à la louange, aux transports d'allégresse, au repos le plus parfait dans les parvis bienheureux du Seigneur. Si le raisin redoutait le pressoir, il deviendrait peut-être la proie des oiseaux ou des bêtes sauvages. Évitons donc tout découragement au milieu des épreuves de l'espérance et de sa douloureuse atteinte. Ne sommes-nous pas certains de recevoir enfin ce que nous espérons ? Et cette certitude ne doit-elle pas nous donner du courage pour supporter les douleurs du pressoir ? Puissions-nous obéir à l'Apôtre ! « Que l'espérance vous réjouisse ; soyez patients dans la tribulation et persévérez dans la prière. » (Rom. 12.) A l'heure convenable, nous recevrons ce qui est promis, et personne ne nous ôtera ce que nous aurons reçu. (*Disc. sur le Ps*. 83. *n*. 3. *et suiv. Passim.*)

XXXI

Attendons avec patience ce que nous espérons de Dieu.

Les cœurs humbles et doux suivent les voies droites qu'enseigne le Seigneur, et dont le psalmiste parle en ces termes : « Il conduira les dociles dans la justice, et aux doux il enseignera ses voies. » (Ps. 24.) Au milieu des angoisses de cette vie, nul ne peut toujours conserver la patience nécessaire à l'espérance de la vie future, sans cette humilité et cette douceur qui soumettent l'âme à la volonté de Dieu, dont le joug est si aimable et le fardeau si léger pour ceux qui à la foi et à l'espérance joignent la charité. Avec l'humilité et la douceur, non-seulement on aime les consolations de Dieu, mais encore, comme des enfants pieux, on supporte ses coups, et on attend ainsi par la patience les biens invisibles qui nous ont été promis. Voilà ce qu'il faut faire et comment il faut marcher en Jésus-Christ, qui est la Voie.

« Dieu n'a pas épargné son Fils unique, mais il l'a livré pour nous tous. » (Rom. 8.) Le Fils a-t-il refusé, a-t-il résisté? N'a-t-il pas conformé sa volonté humaine à celle de son Père ? N'a-t-il pas fait preuve d'une obéissance entière dans cette nature d'esclave où il s'est anéanti ? « Il nous a aimés, et il s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une victime d'agréable odeur. » (Éphés. 5.)

Que nous a donc enseigné ce Très-Haut, en se livrant de la sorte aux opprobres des hommes, au mépris du peuple, aux outrages, au supplice de la flagellation,

la mort infâme de la croix ? Par l'exemple de ses douleurs, il a voulu nous apprendre avec quelle patience nous devions marcher sur ses traces. Puis, par l'exemple de sa résurrection, il a voulu fortifier notre espérance, et fortifier en même temps la patience avec laquelle aussi nous devions attendre de lui l'accomplissement de ses promesses. Il est vrai que nous espérons ce que nous ne voyons pas encore ; mais nous sommes le Corps de ce Chef divin, et en lui nous voyons toutes nos espérances accomplies. En nous donc, c'est certain, nous les verrons s'accomplir un jour. Si notre Chef est ressuscité le premier, c'est pour nous conserver fidèlement les biens célestes que nous espérons.

Exerçons-nous donc à la patience, et restons fermes dans les tribulations de ce monde, si nous voulons avoir part aux joies de la résurrection. Fixons nos regards sur ce Fils qui a été flagellé innocent, qui est mort pour nos crimes, et « qui est ressuscité pour notre justification » (Rom. 4.) Alors, au lieu de croire que Dieu nous abandonne, parce qu'il nous éprouve, nous aurons bien plutôt la certitude que, après avoir été ainsi purifiés par la souffrance, nous serons reçus au nombre de ses enfants. « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il flagelle tout enfant qu'il reçoit. » (Hébr. 12.) « Il n'a pas épargné son Fils unique lui-même : il l'a livré pour nous tous. » (*Serm.* 157.)

NOVEMBRE

DE LA CHARITE

Excellence de la charité.

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres. En cela, l'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement. » (Jean. 13.) Par l'ignominie de la croix le Fils de Dieu est venu détruire la corruptibilité de la chair, et, par la nouveauté de sa mort, rompre les liens anciens avec lesquels la mort nous retenait captifs. Voilà pourquoi il nous a donné un commandement nouveau, pour faire de nous tous des hommes nouveaux. Contre la vieille loi, que l'homme mourût, s'est accomplie une chose toute nouvelle : un Dieu a daigné mourir. Il est mort dans sa chair, non dans sa nature divine ; et sa divine vie n'a pas permis à sa chair de mourir pour toujours. « Il est mort afin d'expier nos péchés ; il est ressuscité pour notre justification. » (Rom. 4.) A l'ancienneté de notre mort il a donc opposé la nouveauté de sa résurrection ; de même, au péché

ancien il a opposé un commandement nouveau. D'où il suit que, pour détruire en nous le péché ancien, il faut détruire en nous la cupidité, à l'aide du commandement nouveau de l'amour. La cupidité est la racine de tous les maux ; la charité, la source de tous les biens.

La grandeur et l'étendue des divins oracles, la charité les possède et les garde tout entières, en nous faisant aimer Dieu et le prochain. Que nous enseigne le Docteur céleste, le Maître des maîtres ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux préceptes renferment toute la Loi et les Prophètes. » (Matth. 22.) Précieux avantage ! Car, si le temps nous manque pour étudier les Saintes Lettres, pour en pénétrer les secrets, pour y dégager les vérités divines de leur enveloppe, attachons-nous à la charité : elle comprend tout, et ce que nous savons déjà et ce que nous ne savons pas encore. Connaître la charité, c'est connaître la source de ce qu'on ignore peut-être. Dans les passages de l'Écriture que l'on entend, la charité se montre ; dans ceux que l'on n'entend pas, la charité se cache. Ainsi, ce qui est clair et ce qui est obscur dans les saintes Pages, on le possède à la fois, si l'on vit fidèle à la charité.

Donc recherchons ce bien si doux, si salutaire au cœur, cette charité sans laquelle le riche est pauvre, avec laquelle le pauvre est riche. Courageuse dans les afflictions, modeste dans la bonne fortune; forte dans les rudes épreuves, prompte aux bonnes œuvres ; sûr abri contre les tentations, hospitalière généreuse, cause d'union et de joie pour les frères véritables, patiente parmi les faux frères : telle est la charité, telles sont

ses vertus, tels ses bienfaits. C'est elle qui a rendu agréable le sacrifice d'Abel, qui, pendant le déluge, a protégé Noé, qui a été la fidèle compagne d'Abraham dans ses périlleux voyages, qui a inspiré à Moïse outragé son admirable douceur, et à David sa grande mansuétude dans la tribulation. Chez les trois jeunes Hébreux, elle a ordonné aux flammes de respecter son innocence, et, chez les Machabées, elle a défié leur fureur. Chaste avec Suzanne dans l'état du mariage, chaste avec Anne dans l'état de viduité, elle a été chaste avec Marie dans l'état de virginité. Elle a rempli Paul d'assurance pour reprendre, et Pierre d'humilité pour obéir. Que dire encore ? Ah ! elle porte l'homme chrétien à confesser ses fautes ; elle porte l'Homme-Dieu à les pardonner !

Mais quel plus magnifique éloge peut-on faire de la charité que celui que le Seigneur lui-même a dicté à son Apôtre ? « Parlerais-je les langues des Anges et des hommes : si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, ou qu'une cymbale retentissante. Aurais-je le don de prophétie ; pénétrerais-je tous les mystères et toutes les sciences ; serais-je animé de toute la foi possible, au point de transporter des montagnes : si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais toutes mes richesses aux pauvres et que je livrerais mon corps aux flammes : si je n'ai pas la charité, cela ne me servirait de rien. La charité est patiente, elle est douce. La charité n'est point envieuse ; elle n'agit pas à contre-temps ; elle ne s'enfle point. Elle n'est pas ambitieuse ; elle ne cherche pas ses propres intérêts ; elle ne pense pas le mal. Elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité. Elle supporte tout, elle croit tout, elle espère

tout, elle souffre tout. La charité ne finit jamais. (1. Cor. 13.) Que de trésors, et quelle grandeur! Faut-il s'étonner que la charité soit l'âme des Écritures, la vertu des prophéties, la grâce salutaire des sacrements, le fruit de la foi véritable, la richesse des pauvres, la vie des mourants? Faut-il s'étonner qu'elle pousse la magnanimité jusqu'à mourir pour des impies, et la douceur jusqu'à aimer des ennemis ? Elle a pour caractère distinctif de ne point s'attrister du bonheur des autres, parce qu'elle n'est pas envieuse ; de ne point s'enorgueillir de sa prospérité, parce qu'elle ne s'enfle pas ; de rester étrangère à l'aiguillon du remords, parce qu'elle n'agit jamais à contre-temps ; d'être pleine de constance au milieu des opprobres ; de répondre par le bienfait à la haine, par le calme à la colère, par la simplicité aux attaques insidieuses. L'iniquité la fait gémir, et la vérité la console. Quoi de plus fort pour oublier les injures? Quoi de plus étroitement attaché aux choses éternelles? Si elle supporte tout dans la vie présente, c'est qu'elle croit tout ce qui lui est révélé de la vie future ; si elle sait souffrir tous les maux de la terre, c'est qu'elle espère tous les biens du ciel qui lui sont promis. C'est donc à juste titre qu'elle ne finira jamais. Dévouons-nous donc à la charité, afin que son souvenir sanctifiant nous rende féconds en fruits de justice et de salut. (*Serm.* 350.)

II

Dieu est la Charité : voilà le suprême éloge de cette vertu.

« Dieu est la Charité. » (1. Jean, 4.) Éloge vraiment suprême de cette vertu ! Il est court, mais que ne dit-il

pas à la pensée ! Brèves sont les paroles qui l'expriment ; étendu à l'infini est le sens qu'il renferme. « Dieu est la Charité » ; c'est bientôt dit ; rien de plus abrégé ; ce n'est qu'un mot : mais ce mot médité ouvre d'immenses horizons. « Dieu est la Charité, et qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » Ah ! que Dieu soit donc notre demeure, et soyons nous-mêmes la demeure de Dieu ! Habitons en lui et qu'il habite en nous ! Il habite en nous pour être notre soutien, nous habitons en lui pour ne pas tomber, car, selon l'Apôtre, « la charité ne sait pas défaillir. » Comment tomber, quand on a Dieu pour appui ! (*Tr.* 9 *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Dieu est la Charité, il est l'Amour. Comme on le pense quelquefois, la charité n'est pas simplement le don de Dieu, c'est Dieu même. Supposé que l'on fasse peu de cas des dons divins, osera-t-on mépriser Dieu ? « Dieu est la charité. » (*Tr.* 8 *id.*)

« Nul n'a jamais vu Dieu. » (1. Jean, 4.) Il est invisible aux yeux du corps ; mais le cœur peut et doit le chercher. Voulons-nous voir Dieu : purifions l'œil du cœur : à cet œil seul Dieu se rend visible. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » (Matth. 5.) Les yeux du corps, avec leur concupiscence, ne sont pas faits pour nous donner l'idée de Dieu. Ils se le représentent comme une forme immense ou comme une grandeur incalculable qui remplit les espaces, semblable à la lumière du soleil ; ils se le figurent encore comme un vieillard vénérable. Bannissons de notre esprit toute pensée de ce genre. Désirons-nous voir Dieu ? Cherchons-le dans la charité, elle et lui ne sont qu'un. (*Tr.* 7. *id.*)

A quoi bon gravir les sublimités célestes ou des-

cendre dans les abîmes de la terre, pour chercher Celui qui est chez nous, si nous voulons être chez lui? Que personne ne dise : Qu'aimer ? je ne le sais pas : Aimez votre frère et vous aimerez cet amour. Cet amour qui vous fera aimer votre frère, vous le connaîtrez mieux que ce frère même. Eh bien, vous pouvez arriver à prendre de Dieu une connaissance de beaucoup supérieure à celle dont ce frère est l'objet de votre part; une connaissance plus facile, parce que Dieu vous sera plus présent; une connaissance plus intime, parce que Dieu habitera au dedans de vous; une connaissance plus sûre d'elle-même, parce que Dieu est plus sincère et plus constant. Aimez l'Amour Dieu; par l'amour, unissez-vous à Dieu même. Vous voilà de plus uni aux Anges et à tous les Saints, car l'Amour Dieu qui opère leur union, opérera aussi votre union avec eux, pour vous attacher tous ensemble à lui comme à un centre et à un foyer commun. Et alors, toute enflure de superbe et d'égoïsme disparaissant, votre cœur ne sera rempli que d'amour, c'est-à-dire, que de Dieu. Par suite, votre cœur, parfaitement pur, ne verra-t-il pas autant que possible la Charité, Dieu, par conséquent, et ne croirez-vous pas enfin à l'Écriture qui vous dit : « Dieu est la Charité, et qui demeure en la Charité demeure en Dieu ? » (*L.* 8. *Trinité c.* 7. *et* 8.)

Pour louer la dilection, n'y aurait-il dans les saintes Écritures que ce seul mot : « Dieu est la Charité, » ce serait assez, et l'on ne devrait pas demander davantage. De sorte que toute action contre la charité est une action contre Dieu. En vain, sous prétexte que ce n'est qu'un homme, celui qui hait son frère se croit innocent vis-à-vis de Dieu : on blesse Dieu, quand on blesse la charité. Dieu n'est-il pas la Charité? Doit-on se scan-

daliser de cette affirmation, comme si elle n'était qu'un dire humain, comme si la charité n'était autre chose qu'un don venant de Dieu? Qu'elle vienne de Dieu, c'est certain ; mais, en même temps, « Dieu est la Charité, » ainsi que le proclame Dieu lui-même dans les Livres Saints. (*Tr. 7. sur l'Ép. de S. Jean.*)

III

La charité est à la fois le commandement propre du Christ et le commandement nouveau.

« *Mon* commandement est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jean, 15.) Le Seigneur Jésus avait déjà dit : « Je vous donne un commandement *nouveau :* Aimez-vous les uns les autres, et aimez-vous comme je vous ai aimés. » (Jean, 13.) Cette répétition donne au commandement de l'amour une importance extrême. Mais, d'une part, elle semble insinuer qu'il n'existait pas avant Notre-Seigneur, et, de l'autre, qu'il est le seul que ce divin Maître ait voulu nous intimer. Or, le Christ n'appelle *nouveau* ce commandement que pour nous engager à quitter les habitudes du vieil homme, et il ne l'appelle *sien* que pour lui assurer notre respect.

Maintenant, ce précepte nouveau, ce précepte propre de Jésus-Christ ne porte-t-il que sur la dilection fraternelle ? N'y a-t-il pas un amour plus digne d'être commandé, l'amour de Dieu ? Ou bien dirons-nous que la charité seule suffit, et que, en nous l'ordonnant, Dieu nous affranchit de toute autre loi ? — Il est certain que l'Apôtre nous recommande trois choses : de

croire, d'espérer et d'aimer : « La foi, l'espérance, la charité demeurent à présent; elles sont trois ; mais la plus grande des trois est la charité. » (1. Cor. 13.) L'Apôtre dit donc que la charité est la plus grande, il ne dit pas qu'elle est la seule. Aussi, de combien de préceptes la foi et l'espérance ne sont-elles pas tour à tour l'objet ! Ces préceptes sont innombrables. Toutefois, le même apôtre ne craint pas de nous dire autre part : « La charité est la plénitude de la loi. » (Rom. 13.) S'il en est ainsi, de quoi peut-on manquer, avec la charité ? Et qu'est-ce qui peut utilement la remplacer, si elle est absente ? Le démon croit, sans aimer ; sans aimer, il est possible au pécheur d'espérer, quoique vainement, son pardon : séparées ainsi de l'amour, de quoi servent la foi chez le démon, et l'espérance chez le pécheur ? Mais que quelqu'un aime véritablement : de toute nécessité il croira, de toute nécessité il espérera, d'une foi et d'une espérance fécondes.

Donc, où est la charité, là se trouvent infailliblement la foi et l'espérance ; et, de même, où est l'amour du prochain, là se trouve l'amour de Dieu. Il s'agit d'aimer le prochain comme soi-même : or, comment l'aimer ainsi, si l'on ne s'aime pas soi-même, et comment s'aimer soi-même, si l'on n'aime pas Dieu ? Est-ce s'aimer que de vivre en impie, en homme inique ? « Celui qui aime l'iniquité, hait son âme. » (Ps. 10). Que conclure, sinon qu'en observant le précepte nouveau, le précepte du Seigneur relatif à la charité fraternelle, on accomplit tous les autres commandements, car ce précepte les renferme tous.

Ce serait d'ailleurs une méprise grossière que de confondre la charité pour nos frères avec l'amitié simplement humaine. Pour nous épargner une telle erreur,

Jésus-Christ a eu soin d'ajouter : « Comme je vous ai aimés. » Voilà la règle de notre amour les uns pour les autres. Or, dans quel dessein Jésus-Christ nous a-t-il aimés, si ce n'est pour nous rendre participants de sa royauté dans le ciel ? Aimons-nous donc pour le même motif : cet amour nous distinguera de tous ceux qui, à vrai dire, ne s'aiment point, parce que leur affection mutuelle n'a pas pour tendance le salut éternel. Ah ! s'aimer les uns les autres pour tendre d'un commun accord à la possession de Dieu, voilà le véritable amour, l'amour fraternel, chrétien, dont le principe est l'amour de Dieu, et qui, hélas ! n'anime pas tous les cœurs ici-bas. Rares sont ceux qui s'aiment pour que Dieu soit tout en tous. *(Tr. 83. sur l'Év. de S. Jean.)*

IV

Même pendant cette vie mortelle, par la charité, Jésus-Christ est avec nous sur la terre, et nous sommes avec Jésus dans le ciel.

Tout amour monte ou descend. Les bons désirs nous élèvent vers Dieu ; les mauvais désirs nous précipitent dans l'abîme. Hélas ! ce malheur nous est arrivé : sous l'impulsion de la concupiscence, nos premiers parents ont glissé et nous ont entraînés dans leur chute. Que nous reste-t-il à faire, sinon de recourir à Celui qui n'est pas tombé, mais qui est descendu vers nous ; sinon de nous attacher à lui pour remonter vers les hauteurs d'où nous sommes déchus? Sans son aide nous ne pouvons y réussir. Notre-

Seigneur Jésus-Christ l'a dit lui-même : « Nul autre n'est monté au ciel que Celui qui en est descendu, le Fils de l'homme, qui est dans le ciel. » (Jean, 3.) Il semble ne parler ici que de sa personne : en ce cas, s'il est seul monté, lui qui seul est descendu, les autres sont-ils restés en bas, au milieu de leur infortune ? Ou bien ont-ils quelque chose à faire pour monter, eux aussi ? Oui, ils ont à s'unir au Corps du Christ, afin qu'il n'y ait qu'un seul Christ pour descendre et pour remonter. Le Chef est descendu, il est remonté avec le Corps, avec l'Église qu'il a épousée sans tache et sans ride. Seul donc il est monté, mais avec lui et en lui nous sommes montés nous-mêmes, en qualité de ses membres ; avec nous il ne forme qu'un seul Christ, de sorte qu'il est un et toujours un. L'unité, tel est le caractère de notre incorporation avec lui ; et quiconque ne veut pas entrer dans cette unité rend impossible sa céleste ascension. Séparé du Christ, comment monterait-il au ciel, puisque le Christ seul y monte ?

C'est ce qui explique pourquoi, tout en régnant déjà dans le ciel, plein de gloire et d'immortalité depuis sa résurrection, à l'abri désormais des persécutions, des injustices et des opprobres, le Christ n'est point insensible aux souffrances de son corps sur la terre. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Act. 9.) Quand il a fait entendre ce cri de douleur et de plainte, aucun ennemi assurément ne pouvait l'atteindre : et pourtant du haut du ciel il a crié qu'il était persécuté. Le Christ n'est donc pas séparé de ses membres qui sont sur la terre. Dans cette certitude, quelle source d'espérance pour nous ! Il y a plus encore : cette certitude doit même nous faire croire avec une ferme confiance que, si par la charité le Christ est avec nous sur la terre,

par la charité nous sommes nous-mêmes avec lui dans le ciel.

Comment il est avec nous sur la terre, il est facile de le comprendre par le cri de douleur qu'il fit entendre du haut de son trône, en se sentant persécuté par Saul, qui cependant, loin de l'attaquer personnellement, ne pouvait pas même le voir. Mais comment montrer que nous sommes à notre tour avec le Christ dans le ciel ? Ce serait moins facile, si Saul le persécuteur, devenu Paul l'Apôtre, ne nous avait expliqué ce mystère : « Si, nous dit-il, vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut, où le Christ Jésus est assis à la droite de Dieu ; goûtez les choses d'en haut, et non les choses de la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (Coloss. 3.) Donc le Christ est encore ici-bas, et nous, déjà, nous sommes là-haut : lui par la charité qui compatit ; et nous, par la charité qui espère, car « Nous sommes sauvés en espérance. » (Rom. 8.) [*Disc. sur le Ps.* 122. n. 1.]

La charité est la robe nuptiale dont il faut se revêtir, pour être digne de s'asseoir au céleste festin.

Pour n'être point avec ceux qui seront jetés dehors, il faut porter la robe nuptiale. Qu'est-ce que cette robe? Elle est le vêtement que seuls les bons portent sur eux, pour être, par la grâce du Seigneur, conduits, reçus et retenus au banquet éternel, banquet d'où seront exclus tous les méchants. Ce vêtement distinctif des bons

voilà la robe nuptiale. Cherchons, parmi les fidèles, une prérogative qui n'appartienne pas aux méchants, ce sera la robe nuptiale. Cette prérogative consiste-t-elle dans la fréquentation des sacrements? Bons et méchants les fréquentent. Et il ne faut pas excepter le baptême : sans lui, nul n'arrive jusqu'à Dieu ; mais combien de baptisés ne parviennent pas à ce terme bienheureux ! Donc le baptême ne saurait être la robe nuptiale : bons et méchants en reçoivent le caractère. L'autel lui-même ne la fournit pas, puisqu'il en est d'assez osés pour y manger et boire leur propre condamnation.

Qu'est-ce donc que la robe nuptiale ? Le jeûne ? Il est quelquefois observé par les méchants. La participation aux assemblées des fidèles? Bons et méchants y prennent également part. Le don des miracles ? Non seulement, il est commun aux bons et aux méchants, mais encore il est souvent refusé aux bons. Chez l'ancien peuple, les mages de Pharaon opéraient des prodiges, tandis que les Israëlites n'en faisaient point. Parmi eux, Moïse et Aaron avaient seuls ce pouvoir, et ils s'en servaient pour entretenir les enfants d'Israël dans la confiance ou dans une crainte salutaire. Est-ce que les mages égyptiens valaient mieux pour cela que le peuple de Dieu? Au sein de l'Église elle-même, « Tous sont-ils prophètes ? Tous ont-ils la vertu de guérir les maladies ? Tous parlent-ils diverses langues ? » (1. Cor. 12.)

A quoi donc reconnaître la robe nuptiale ? A la charité ; non à une charité telle quelle, car on voit des hommes en mauvais état de conscience qui ne laissent pas que de s'aimer entre eux. Les larrons, les malfaiteurs, les partisans passionnés des histrions, qui s'en-

tendent pour le crime ou pour le triomphe de leur parti, se prodiguent des marques d'amitié et d'affection : ce n'est point là de la charité. « La charité part d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'un cœur sincère. » (I. Tim. 1.) Voilà la robe nuptiale, sans laquelle tout le reste n'a aucune valeur, sans laquelle toutes les autres grâces, toutes les autres œuvres se voient frappées de mort, et même réduites à néant.

A chacun de nous de se demander s'il en est revêtu. Dans ce cas, nous pourrons avec confiance nous présenter au banquet du Seigneur. En chaque homme il peut y avoir deux choses : la charité et la cupidité. Que la charité naisse dans notre cœur, si elle n'y est pas encore. Une fois née, appliquons-nous à la nourrir et à la développer. Quant à la cupidité, nous ne pouvons l'éteindre entièrement, parce qu'il nous est impossible ici-bas de vivre sans péché. Seulement, que la charité progresse, pour que la cupidité recule ; que la charité se perfectionne si bien que le jour arrive enfin où la cupidité perdra tout son empire. Ah ! revêtons-nous de cette robe nuptiale que réclame l'honneur de l'Époux et de l'Épouse. L'Époux, c'est Jésus-Christ ; l'Épouse, c'est l'Église. Que notre vêtement soit digne de l'un et de l'autre, et nous deviendrons leurs véritables enfants. (*Serm.* 90.)

VI

De la cité de Babylone, la charité nous fait passer dans la cité de la céleste Jérusalem.

Il existe deux cités : celle de Babylone et celle de Jérusalem. Babylone signifie confusion, Jérusalem veut

dire vision de la paix. Ces deux cités demandent également à être examinées et comprises par la comparaison de l'une avec l'autre, afin qu'on puisse supporter la première, et soupirer après la seconde. Comment les distinguer par leurs caractères propres ? Dès à présent, peut-on les séparer ? Non, mêlées ensemble depuis l'origine du genre humain, elles descendront ensemble le cours des siècles jusqu'à la fin du monde. Jérusalem a commencé par Abel, Babylone par Caïn : matériellement, elles n'ont été bâties que plus tard : Jérusalem dans le pays des Jésubéens, Babylone au milieu de la Perse. Elles furent fondées en temps opportun, pour figurer les deux cités immatérielles et ennemies qui s'étaient formées dès le commencement des choses, et qui dureront jusqu'au jour où la sentence divine les séparera pour toute l'éternité. Mélangées comme elles le sont maintenant, comment donc les reconnaître et les discerner ? Le Juge Suprême les manifestera clairement à tous les regards, lorsqu'il mettra Jérusalem à sa droite et Babylone à sa gauche : mais jusque-là, et dans le temps présent, est-il possible de signaler ce qui caractérise les citoyens de Jérusalem et ceux de Babylone ? On le peut en disant que deux amours forment ces deux cités ; l'amour de Dieu constitue Jérusalem, et l'amour du monde, Babylone.

Que chacun cherche donc ce qu'il aime, et il trouvera de quelle ville il est citoyen. Si c'est de Babylone, qu'il se hâte d'extirper de son cœur la cupidité, et d'y planter le divin amour. Si c'est de Jérusalem, qu'il supporte patiemment les douleurs de la captivité, et espère sa délivrance. Jérusalem, notre sainte Mère, compte actuellement dans son sein beaucoup de citoyens qui, tout en étant captifs de Babylone, ne le

sont plus de sa corruption ; mais auparavant, courbés sous cette dernière captivité, ils étaient vraiment citoyens de la ville maudite. Hélas ! il en est encore, en grand nombre, qui vivent dans cette captivité honteuse, et il y en aura toujours un grand nombre sur cette terre. Mais le Seigneur, qui a fondé Jérusalem, connaît ceux qu'il a prédestinés pour en être les habitants, et qui, esclaves encore du démon, seront rachetés par le sang versé sur la croix : il les connaît, avant qu'ils se connaissent eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, celui-là commence à sortir de Babylone, qui commence à aimer Dieu.

Beaucoup en sortent secrètement, et les pieds qui les portent dehors, ce sont les affections du cœur. Ils sortent de Babylone, c'est-à-dire, de la confusion. D'abord ils étaient confondus avec les Babyloniens par la ressemblance des convoitises ; mais ils commencent à s'en distinguer par la charité ; ils s'en séparent de la sorte, et on ne peut plus les confondre. Extérieurement, sans doute, la confusion, le mélange continue, et, sous ce rapport, ils n'ont pas quitté Babylone ; mais, par les affections du cœur, ils ont commencé à s'en délivrer.

Heureux commencement de liberté par une non moins heureuse réforme d'amour ! Commencer ainsi à se renouveler, c'est chanter déjà par le cœur dans la céleste Jérusalem ; c'est chanter « l'hymne qui vous convient, ô mon Dieu, dans Sion. » (Ps. 64.) Car alors, dit l'Apôtre, « Notre vie se passe dans les cieux » ; (Philipp. 3.) et « Tout en marchant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair. » (2. Cor. 10.) Par le désir, nous sommes au ciel ; et sur la terre nous avons jeté l'ancre solide de l'espérance, de peur d'être battus par la tempête et de faire naufrage sur la mer de ce monde.

On dit avec raison d'un navire à l'ancre, qu'il a pris terre ; il flotte encore sur l'eau, mais il est comme amené à terre, parce qu'il est défendu contre la fureur des vents. De même, au milieu des tentations de notre exil, l'espérance, en attachant son ancre à l'éternelle cité de Jérusalem, nous empêche d'aller nous briser contre les écueils. Donc, chanter ici-bas au ton de cette espérance divine, c'est chanter déjà dans le ciel, chanter « l'hymne qui vous convient, ô mon Dieu, dans Sion : » dans Sion, et non dans Babylone.

Mais quoi ? ceux qui, à titre d'amis de Dieu, sont citoyens du ciel, ne demeurent-ils pas encore dans Babylone ? Sans doute, mais par le corps seulement. Ils n'y demeurent plus par le cœur. Remarquez ce qu'ils chantent : ce n'est point Babylone, car c'est leur cœur qui chante, ce n'est pas leur chair. Le bruit de leurs lèvres, Babylone peut l'entendre ; mais Jérusalem seule entend les accents de leur cœur. — Voilà pourquoi l'Apôtre exhorte les citoyens de Jérusalem, encore en exil, à exprimer par des cantiques d'amour leur désir de revoir cette cité de la paix, la plus belle de toutes les cités : « Chantez et adressez des hymnes à Dieu, dans vos cœurs. » (1 Éphés. 5.) Ne chantez pas dans cette partie de vous-mêmes qui habite Babylone, chantez dans celle qui habite le ciel. Tout hymne déshonore Dieu, lorsque son chant s'élève autre part que dans Sion. Les citoyens de Babylone chantent, eux aussi, et ils chantent même des hymnes au Seigneur ; mais le Seigneur repousse leurs cantiques, parce qu'ils sont inconvenants. « La louange n'est pas belle dans la bouche du pécheur. » (Eccli. 15.) [*Disc. sur le Ps.* 64. *n.* 2 *et* 3.]

VII

La charité apprend à chercher les vrais biens.

Que nul ne se flatte de produire de bons fruits, s'il ne devient lui-même un bon arbre. Changeons donc notre cœur, si nous voulons que nos œuvres changent. Arrachons-en la cupidité, et plantons-y la charité. Qu'est-ce que le bien? se demandent souvent les hommes. Oh! s'ils savaient ce que c'est que le bien! Ce qu'ils désirent *d'avoir* n'est pas le bien vraiment bien: le bien véritable, excellent, c'est ce qu'ils ne veulent pas *être*. Ils courent après la santé du corps; cette santé est un bien: mais ce bien, dont peut jouir le méchant lui-même, est-il donc d'un grand prix? Ils courent après la richesse: la richesse est un bien, à la condition qu'on en fera un bon usage; or, ce bon usage est impossible à quiconque est mauvais. L'or et l'argent sont un mal pour les méchants, et un bien pour les bons; mais ils ne sont un bien pour ces derniers que par le louable emploi qu'ils en font. De même pour les dignités: elles ne sont encore un bien que si elles servent à protéger la justice. Combien n'ont trouvé dans les dignités qu'une occasion de crimes! Combien, au contraire, en ont usé pour le triomphe de la vertu!

Rien n'est donc plus nécessaire que de savoir apprécier à leur juste valeur ces biens du dehors; et, s'il est une préoccupation qui doive surtout hanter notre esprit, c'est de nous considérer nous-mêmes, de nous étudier sous toutes les faces, de nous discuter, de nous

chercher, de nous trouver, et de détruire en nous sans pitié ce qui déplaît à Dieu, pour nous enrichir de ce qui lui est agréable. Comment, dépourvu des biens intérieurs, tous excellents, l'homme peut-il se montrer si ardent à poursuivre des biens extérieurs, incomparablement moindres? A quoi bon un coffre-fort qui regorge, si la conscience reste vide? A quoi bon une maison où tout afflue autour d'un maître à l'âme misérable? N'est-ce point une honte, de ne se distinguer d'une riche et belle fortune, d'une fortune aimée avec passion, que par l'indigence et la laideur morales? Ah! si cette fortune, tant convoitée, source de tant de sollicitudes et de craintes, pouvait parler, ne diraitelle pas à son possesseur : Vous exigez de moi toute la bonté possible : ne suis-je pas en droit de vouloir que mon maître soit également bon? Mais, dans son silence même, elle interpelle contre son maître indigne le Maître souverain : Eh quoi! Seigneur, vous l'avez comblé de biens, et il reste mauvais! A quoi lui serviront ces biens accumulés, s'il ne vous possède pas, vous qui lui avez tout donné?

Qu'est-ce donc que le bien, quels doivent être ses caractères, où prend-il sa source? Questions qui seraient des plus utiles au riche mondain, s'il se les adressait! Il ne tarderait pas à voir que le bien véritable est ce que nul ne perd malgré soi. L'or, les palais, les honneurs, la santé : autant de choses bonnes, mais que le vouloir du propriétaire ne suffit pas à conserver, à retenir, à défendre contre la perfidie des hommes et du temps. Le bien qui nous rend bons, en sanctifiant notre cœur, est le seul qui se donne à qui le veut, et qui ne trahit jamais une volonté toujours fidèle. (*Serm.* 72.)

La sainteté de vie, nous en jouissons quand nous voulons ; la vouloir pleinement, c'est la posséder déjà ; et, pour qu'elle devienne parfaite, il ne faut qu'une parfaite volonté. Son acquisition ne coûte donc aucune peine, puisqu'il suffit de la vouloir. De là ces paroles angéliques : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » (Luc. 2.) Où est la paix, là est le repos ; où est le repos, là est la fin de tout désir et l'absence de tout effort laborieux.

Mais, pour que la volonté soit parfaitement bonne, il est besoin qu'elle soit saine. Elle le deviendra, si elle ne repousse pas le seul Médecin dont le secours peut la guérir, en chassant de son sein les désirs mauvais et corrupteurs. Quel est ce Médecin ? Le Christ Jésus : « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. Mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Matth. 11.) Dès que son esprit d'amour se sera répandu dans notre cœur, nous aimerons et accomplirons avec joie tout ce qu'il nous ordonnera. Son joug n'aura pour nous rien de dur et de pesant, s'il n'a point de rival ; et nous le porterons avec d'autant plus d'aisance et de liberté, que nous l'aurons accepté plus humblement. C'est l'unique fardeau dont le poids soulage, au lieu d'accabler. Courbons sous ce joug du Christ nos richesses terrestres, si nous les aimons : il en sauvegardera l'avenir, en immortalisant devant Dieu leur usage charitable. Courbons sous ce joug nos dignités, si elles nous sont chères : il leur donnera une noblesse toute céleste, bien différente de celle qui s'attache ici-bas bien souvent à la puissance des hommes les plus méprisables. Courbons sous ce joug la santé de notre corps, si nous en faisons grande estime : il nous en procurera une, à

la fin des temps, qui ne craindra plus de défaillance. En un mot, courbons sous ce joug notre vie entière : il nous aidera tous à obtenir la vie qui triomphe éternellement de la mort. (*Lettre* 127. *n*. 5.)

VIII

La charité allège et adoucit les devoirs qui paraissent durs et pénibles.

Dur et pénible paraît le commandement que nous fait le Seigneur de nous renoncer nous-mêmes, si nous voulons le suivre. (Marc. 8.) Mais toute difficulté disparait, dès que Dieu nous donne la force d'accomplir ce qu'il nous commande. Rien de plus vrai que cette affirmation du psalmiste : « Mon Dieu pour obéir aux paroles de votre bouche, j'ai suivi des sentiers difficiles. » (Ps. 16.) Rien de plus vrai aussi que cette affirmation du Sauveur : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » L'opposition de ces deux vérités n'est qu'apparente. La charité, en effet, adoucit la dureté des préceptes. L'amour est capable de tous les prodiges, même l'amour charnel, même la cupidité. A combien de fatigues violentes, à combien de traitements révoltants et insupportables ne se livrent pas l'avare, l'ambitieux et le voluptueux, pour parvenir à la possession de ce qu'ils aiment ! N'importe ; quelles que soient les peines auxquelles il se dévoue, et quel que soit son caractère, l'amour souffre tout, et même sa plus grande souffrance serait de ne pouvoir rien souffrir. Or, comme les hommes, en général, vivent selon l'amour qui les domine, et que l'importante affaire de la vie consiste à bien choisir ce que l'on doit aimer, est-il

surprenant que celui qui aime Jésus-Christ et veût le suivre, se renonce lui-même en l'aimant ? (*Serm.* 96.)

Tout est facile pour la charité. Elle trouve léger le fardeau du Christ ; mieux encore, elle trouve que c'est le seul fardeau qui soit léger. Aussi est-il écrit : « Ses préceptes ne sont pas difficiles. » (1. Jean, 5.) Il en est qui s'inscrivent contre cette parole, et qui ne voient pas que, si la divine Écriture la prononce, c'est parce qu'il y a des cœurs assez aimants pour ne trouver aucune difficulté dans les préceptes du Seigneur. Dès lors, que doivent-ils demander à Dieu, sinon l'amour nécessaire pour les accomplir, sinon de tourner si bien vers lui tout leur être, que ses commandements cessent de leur paraître difficiles. Lourds pour la crainte, ils sont légers pour l'amour. (*L. de la Nat. et de la Gr. c.* 69.)

Ils fatiguent ceux qui ne les accomplissent que par crainte des châtiments ; mais « la charité parfaite jette la crainte dehors, » (1. Jean, 4.) et allège à un tel point le fardeau qu'il se change en ailes et nous élève vers les célestes hauteurs. (*L. de la Perfect. de la Just. c.* 10.)

Non, pour ceux qui aiment, aucun travail n'est onéreux, et tout travail est une joie. La chasse, la pêche, le négoce, le jeu lui-même exigent des efforts fatigants : personne ne s'en plaint, loin de là. Le tout est d'aimer. Avec l'amour point de peine, ou bien la peine même est aimée. Mais, ô honte, ô douleur, on aime à réduire aux abois la bête fauve, à remplir le tonneau ou le coffre-fort, à envoyer habilement la balle : quel plaisir, quel bonheur ! On n'aime pas à chercher Dieu, pour en faire la conquête : quel ennui, quel pénible devoir ! (*L. sur le Bien du veuvage. c.* 21.)

IX

Même sujet.

Si le joug du Christ est doux et son fardeau léger, d'où vient que ceux qui ont généreusement courbé la tête sous ce joug et pris humblement ce fardeau sur leurs épaules, sont travaillés en ce monde par tant d'épreuves, et appelés, ce semble, du repos à la fatigue plutôt que de la fatigue au repos ? D'où vient que, au témoignage de l'Apôtre lui-même, « quiconque veut vivre pieusement en Jésus-Christ souffrira persécution ? » (2. Tim. 3.) Comment donc peut-on croire que le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger, puisqu'on ne porte ce joug et ce fardeau qu'en vivant pieusement en Jésus-Christ ? Au lieu de cette invitation : « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » le Sauveur n'aurait-il pas mieux fait de dire : Vous qui jouissez du repos, venez pour prendre de la peine ? Ainsi parla-t-il aux ouvriers sans travail qu'il envoya dans sa vigne pour y porter le poids de la chaleur et du jour. (Matth. 20.) Ce joug si doux et ce fardeau si léger n'écrasaient-ils pas l'Apôtre, au point de le forcer à cet aveu : « En toutes choses montrons-nous tels que doivent être les ministres de Dieu, par une grande patience dans les tribulations, dans la nécessité, dans les angoisses et sous les coups. » (2. Cor 6.) « Cinq fois j'ai reçu de la main des Juifs quarante coups de fouet, moins un (1).

(1) La loi défendait de donner plus de quarante coups. De peur d'excéder, on s'arrêtait au trente-neuvième. (Deut. 25.)

J'ai été battu de verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai essuyé trois naufrages; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer. » (2. Cor. 11.) Paul courut bien d'autres dangers encore, faciles à énumérer, et impossibles à supporter sans l'aide de l'Esprit-Saint.

Mais l'Esprit-Saint était avec Paul, et, de jour en jour, renouvelait en lui l'homme intérieur, pendant que l'homme du dehors subissait mille maux. Par la paix spirituelle dont il inondait son âme, par l'abondance des délices divines qu'il lui prodiguait, par l'espérance du bonheur éternel qu'il répandait dans son cœur, il corrigeait pour lui les plus âpres chemins, il facilitait les plus accablants travaux. Voilà comment, à son égard, il rendait doux le joug du Christ et son fardeau léger. Aussi ce grand Apôtre, tout plein du Saint-Esprit et de sa charité, appelait-il tribulation légère ces épreuves terribles, ces dangers épouvantables dont le seul récit fait frémir. Des yeux intérieurs de la foi, il considérait que c'est au prix de toutes les jouissances de la terre et du temps qu'il faut acheter la vie future, éloigner de soi l'éternel supplice des impies, et s'assurer l'éternelle félicité des Saints.

Ah! si la cupidité, autant qu'elle le peut, rend facile le chemin qui aboutit à la perdition, la charité serait-elle impuissante à rendre plus facile encore et plus sûr le chemin qui conduit au bonheur? Doit-il nous en coûter de passer par n'importe quelle affliction temporelle, pour éviter le feu qui ne s'éteint jamais, et parvenir enfin à la paix qui dure toujours? N'est-ce point à juste titre que Paul, ce Vase d'élection, s'écrie dans toute la joie de son âme : « J'estime que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec l'immense gloire qui doit un jour éclater sur

nous. » (Rom. 8.) Oh ! par l'espérance de cette gloire incalculable, comme le joug de Jésus est adouci, comme son fardeau est allégé ! Les sentiers du Christ paraissent étroits, parce que peu les choisissent; mais larges ils sont pour tous ceux qui les aiment. (*Serm.* 70.)

X

La charité nous donne une force invincible, supérieure à tous les accidents de la vie.

Nous aimons à dominer : ce sentiment est juste; c'est un besoin de notre âme qui vient de Dieu, de ce Créateur et Dominateur souverain dont elle est l'image. Malheureusement, depuis que la femme, aux paroles séductrices, enfante dans la douleur, le mouvement et le trouble des passions nous infligent souvent de honteuses défaites. Être vaincu par les hommes passe à nos yeux pour un sanglant déshonneur, et nous sommes incapables, bien des fois, de triompher de la colère. Les hommes sont des hommes comme nous, vicieux peut-être sans cependant être le vice lui-même. Il y a donc beaucoup moins d'humiliation à être vaincu par les hommes que par le vice. La colère, l'envie, ce sont des vices et des vices cruels : n'importe, on en subit nécessairement la dure loi et les tortures, quand on veut posséder sans rival les choses d'ici-bas. Encore un coup, défaite pour défaite, il vaut mieux se laisser vaincre par les hommes que de succomber à l'envie, à la colère, ou à tout autre vice.

Mais les hommes eux-mêmes ne sauraient prévaloir contre quiconque s'est rendu maître de ses passions. On n'est vaincu que lorsque l'adversaire arrive à s'em-

parer de ce que l'on aime. Eh bien, n'aimons que ce que notre amour peut toujours conserver : et nous voilà aussitôt invincible aux hommes, et de plus délivrés de toute jalousie. C'est là le bonheur que procure l'amour exclusif de Celui qui se prodigue d'autant plus qu'un plus grand nombre se présente pour l'aimer et le posséder. Ah ! quand on aime Dieu de tout son cœur, on aime le prochain comme soi-même : dès lors on ne s'irrite point de le voir devenir ce que l'on est; au contraire, on l'aide de toutes ses forces pour qu'il le devienne, car, en cela, il n'est aucune perte à courir. On ne perd pas Dieu, on ne peut davantage perdre le prochain que l'on aime comme soi-même. Qu'aime-t-on en soi-même et dans le prochain ? rien qui tombe sous les yeux ou sous les autres sens, de sorte que l'amour du prochain se confond avec l'amour que l'on a pour soi-même et qu'aucune hostilité ne saurait atteindre dans le sanctuaire du cœur.

La règle de la dilection est de vouloir pour les autres les biens qu'on désire pour soi, et de ne pas leur désirer les maux que soi-même on redoute ; (Tob. 4.) et cette règle doit être observée vis-à-vis de tous le hommes. — Aimons donc jusqu'à nos ennemis, si nous voulons être invincibles, non en vertu de notre volonté propre, mais en vertu de la loi de charité, qui, par sa nature immuable ne tolère aucun vaincu, aucun esclave parmi ceux qui lui obéissent. Avec elle rien de ce que l'on aime ne peut être ravi, et c'est ce qui produit les cœurs invincibles et parfaits.

Mais prenons garde à deux dangers. Le premier consiste à aimer nos semblables, pour en retirer quelque plaisir ou quelque avantage temporel. Un tel amour, loin de nous rendre invincibles, nous ferait tomber

sous la domination humaine, ou bien sous celle mille fois plus humiliante du vice, car c'est un vice profond, détestable, mortel, de ne pas aimer les hommes comme il convient qu'ils soient aimés. Le second danger consiste à aimer nos semblables comme on aime des frères selon la chair, des enfants, une épouse, des parents, des alliés, des concitoyens. Ce n'est là qu'une affection temporelle. Aimons, voilà le précepte, aimons le prochain comme nous-mêmes. Or, aucun de nous n'est à lui-même ni son père, ni son fils, ni son parent, rien de tout cela, il est seulement homme, c'est tout ce qu'il est en soi. Nous ne pouvons donc aimer notre prochain comme nous-mêmes, qu'en aimant en nous ce que nous sommes en nous-mêmes. Et parce que nous ne sommes pas ce qui constitue les dehors de l'être humain, ce ne sont pas ces dehors que nous devons rechercher dans nos semblables, sous peine de ne pas les aimer selon la loi de charité. Ce que cette loi veut que nous aimions en eux, c'est la nature humaine simplement, soit parfaite, soit à perfectionner.

Avec un pareil amour, comment ne serait-on pas invincible ? D'une part, on n'aime en l'homme que l'homme, c'est-à-dire, la créature de Dieu faite à son image ; et d'autre part, en aimant de la sorte, on se rend soi-même parfait, et l'on n'a pas à craindre d'être abandonné de cette perfection, tant qu'on s'y attache. Par qui donc et par quoi serait vaincu un chrétien arrivé à ce degré de charité ? Par ses amis ? Il les aime pour le moins autant qu'il en est aimé. Par ses ennemis ? il oppose à leur haine une égale patience. Par les malheureux qui frappent à sa porte ? Il fait du bien à qui il peut, et tous sont l'objet de son bon vouloir. Par les biens du temps ? Il n'en est pas cupide, et il s'en

sert pour aller au secours de diverses infortunes selon leur caractère ou selon ses ressources. Par ses serviteurs? s'il parle plus volontiers à l'un d'entre eux, ce n'est point qu'il l'aime davantage, mais bien parce qu'il a plus de confiance en lui, ou parce que ce serviteur dispose de plus de temps pour l'entendre. Quant aux autres à qui le temps manque, il les traite d'autant mieux qu'ils lui ménagent plus de loisir à lui-même. Au dehors sa charité s'étend également à tous les hommes; mais, comme il lui est impossible d'être utile à tous, il y aurait injustice de sa part à ne point destiner ses bienfaits à ceux d'abord qui vivent à son foyer.

Ce n'est pas tout, l'union des cœurs l'emporte sur celle que les lieux et le temps produisent entre les corps; et l'union de charité, triomphant de tout, l'emporte sur toutes les autres unions. Donc, le chrétien dont il s'agit, ne sera point vaincu par l'affliction, si la mort frappe autour de lui. Il aime Dieu d'un trop grand amour pour ne pas savoir que ce qui ne meurt point pour Dieu ne peut mourir pour lui-même; or, Dieu règne sur les vivants et sur les morts. — Mais le malheur d'autrui ne le rendra-t-il pas malheureux ? Non, pas plus que la justice d'autrui ne le rend injuste. Son bonheur, c'est sa justice, c'est son Dieu : rien ne peut lui enlever son Dieu et sa justice : rien ne peut donc lui enlever son bonheur. Si la situation dangereuse, les égarements ou les douleurs du prochain l'émeuvent, c'est une occasion pour lui de le secourir, de le reprendre, de le consoler; jamais d'en être bouleversé. Il ne reste pas moins intrépide dans les travaux et les fatigues où l'appelle son devoir : avec l'espoir du repos à venir, son âme est inaccessible au découragement. —

Enfin, c'est peu pour lui de ne point s'attrister dans les tribulations : il va jusqu'à s'en réjouir, sachant que « la tribulation produit la patience ; la patience l'épreuve ; l'épreuve l'espérance. Or, l'espérance ne confond point, car la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (Rom. 5.) Qui blessera, qui assujettira un semblable chrétien, lui qui progresse avec la prospérité, et à qui l'adversité apprend que ses progrès sont réels ! A-t-il en abondance les biens périssables : ce n'est pas en eux qu'il se confie. Lui sont-ils enlevés : alors il reconnaît qu'ils ne l'ont point séduit. En les possédant, il croyait ne pas les aimer ; leur perte lui montre qu'il ne s'est point trompé. C'est bien sans attachement qu'il les possédait, puisque c'est sans douleur qu'il les a perdus.

Malgré les apparences de la victoire, on est vaincu, quand on réussit à supplanter des rivaux dans la possession d'un bien que l'on peut perdre et qu'on ne perdra pas sans désespoir : mais, malgré les apparences de la défaite, on triomphe, lorsque, jetant bas les armes, on arrive au bien qu'il est impossible de perdre malgré soi.

Celui donc qui aime la liberté, doit s'affranchir de tout amour pour les créatures périssables ; et celui qui aime à régner, doit se soumettre au Roi suprême, à Dieu, en l'aimant plus que soi-même. Justice parfaite, qui nous porte à préférer le meilleur des biens à tous les autres de moindre valeur. (*L. de la Vraie Relig. c.* 45 *et suiv.*)

XI

Telle est la force de la charité qu'elle supporte toutes les douleurs du corps et la mort elle-même.

L'amour qui s'enflamme pour Dieu de toutes les ardeurs de la sainteté, prend le nom de Tempérance, quand il ne convoite pas les biens de ce monde, et de Force, quand il en supporte la perte. Or, de tous les biens de cette vie, le corps est pour l'homme celui qui l'enchaîne le plus lourdement. C'est la juste loi de Dieu, le châtiment de cet ancien péché dont il est facile de parler, si connu est-il, et dont il est malaisé de pénétrer le mystère. Le lien du corps craint d'être secoué et tourmenté : aussi a-t-il en horreur le travail et la douleur ; il redoute surtout d'être brisé : de là cette terreur de la mort dont le corps frappe l'esprit qui l'anime. L'esprit aime la compagnie de ce corps ; il s'est habitué à vivre avec lui, sans comprendre toujours que, s'il en fait un bon et prudent usage, il lui méritera, de la part de Dieu, et selon ses promesses, une résurrection, une transformation glorieuse, après laquelle ce corps ne l'aggravera plus et lui sera soumis entièrement. Mais, si l'esprit sait se dépouiller de l'affection grossière et tyrannique que le corps lui inspire, s'il tourne vers Dieu toute sa puissance d'aimer, il ne tarde pas à connaître les merveilles de gloire réservées à ce corps, et, dès ce moment, la mort n'est plus redoutable pour lui, elle devient même l'objet de ses désirs.

Reste, en attendant, le grand combat avec la dou-

leur. Mais ici encore il n'est rien de si dur et de si inflexible dont le feu de l'amour ne puisse triompher. Transportée de cet amour, l'âme s'élancera vers le ciel; libre et admirablement généreuse, elle s'élèvera au-dessus de toutes les tortures sur les ailes si éclatantes de beauté dont le chaste et vigoureux essor va se reposer dans le sein de Dieu. Dieu peut-il vouloir que les amis de l'or, de la gloire et du plaisir soient plus forts que ses propres amis? Peut-il vouloir que les passions cupides ou impures aient plus d'énergie que la charité, que le véritable amour? L'âme, sous l'influence de ces passions, est on ne peut plus impétueuse dans la poursuite de l'objet aimé; on ne peut plus hardie, pour l'atteindre, à passer au travers des obstacles et des périls; et l'âme, embrasée de l'amour divin, ne serait telle capable de tout souffrir plutôt que d'abandonner Dieu, alors que, pour le trahir, tant de cœurs affrontent toutes les fatigues et toutes les douleurs!

Qui ne se rappelle l'exemple de Job? Non seulement il supportait sans impatience l'état affreux, les horribles plaies de ses membres; mais encore, tout écrasé qu'il fût sous la nature conjurée contre lui, il écartait toute plainte de ses lèvres, et rendait gloire à son Dieu. Privé de toutes ses richesses, réduit tout à coup à une extrême indigence, il tint son cœur inébranlablement attaché au Seigneur, et il prouva au monde que les richesses n'avaient pu le dominer. Il avait été plus grand qu'elles, parce qu'il voulait que Dieu fût son unique Dominateur. Admirable dans son dénûment, Job s'était montré plus admirable encore dans l'opulence, car c'est une plus grande merveille de résister aux séductions des richesses, quand on les possède,

que d'en perdre l'illusion en les perdant elles-mêmes. Ah ! si l'esprit de Job animait les hommes, il ne serait pas nécessaire que le Nouveau Testament nous fît un précepte, pour devenir parfaits, de renoncer aux biens de cette terre.

Mais, puisqu'il s'agit ici de la force d'âme dans la douleur qui s'attaque au corps, citons à côté de l'exemple de Job, qui était un homme, l'exemple d'une femme à la charité non moins ardente, au courage également prodigieux. Cet exemple nous est fourni encore par les Saintes Écritures. La mère des Machabées aima mieux sacrifier ses sept enfants, c'est-à-dire, livrer ses entrailles maternelles au tyran et aux bourreaux, que de prononcer une parole sacrilège. Torturée dans les membres de ses enfants, elle les soutint tous par ses exhortations, et puis, à son tour, elle supporta les supplices qu'elle leur avait prescrit de subir. Que peut-on ajouter à un pareil courage ? L'amour divin s'était emparé de toutes les puissances de ces martyrs ; faut-il s'étonner qu'il ait résisté au tyran, aux bourreaux, à la chair, aux tortures, à la faiblesse de la femme, et à la tendresse de la mère ? (*L. 1. Mœurs de l'Égl. cath. c. 22. et 23.*)

XII

Le chrétien dont la charité est parfaite, attend sans crainte et avec joie la mort et le jugement.

Après avoir dit que Dieu est la charité, que demeurer dans la charité, c'est demeurer en Dieu et Dieu en nous, saint Jean ajoute : « La charité de Dieu en nous

est parfaite en ce qu'elle nous remplit de confiance pour le jour du jugement, parce que nous sommes en ce monde ce que Dieu est lui-même. » (1. Jean, 4.) Donc quiconque attend avec confiance le jour du jugement, a la charité parfaite.

Cette confiance, en quoi consiste-t-elle ? A ne point craindre l'arrivée de ce jour. Les hommes qui ne croient pas au jugement, ne sauraient l'attendre avec confiance, puisque, selon eux, il n'y en aura point. Ne parlons pas de ces morts, sinon à Dieu, pour qu'il les rende à la vie. Mais voici quelqu'un qui commence à croire cette vérité : il lui est impossible de ne pas commencer à la craindre. Aussi longtemps qu'il l'a craint, il manque de confiance en elle, et sa charité n'est point parfaite. Faut-il qu'il désespère de la perfectionner ? Le commencement est bon : pourquoi désespérer de la fin ? « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. »(*Eccli.* 1.)

Quand on est pénétré de cette crainte, on travaille à se réformer, on veille contre ses ennemis, contre ses péchés, on renaît à la vie intérieure, on mortifie les membres de l'homme terrestre, (Coloss. 2.) c'est-à-dire, les affections et les œuvres coupables ; on relève et on fortifie d'autant les membres de l'homme céleste, c'est-à-dire encore, les affections saintes et les œuvres bonnes. A mesure que l'âme s'élève ainsi vers le ciel, le désir succède en elle à la crainte. D'abord elle n'envisageait qu'avec effroi la venue du Juge, qui, sans doute, ne trouverait chez elle que des impiétés à punir : maintenant elle désire le voir arriver, dans l'espérance qu'il la trouvera digne d'être couronnée par lui. Heureux désir ! Cette âme est donc chaste et pure. Déjà elle court après les embrassements de l'Époux ;

elle a donc renoncé aux affections adultères; elle possède cette virginité intérieure que donnent la foi, l'espérance et la charité. En un mot, elle a confiance au jour du jugement, et ce n'est pas en désaccord avec elle-même qu'elle prie, en disant : « Que votre règne arrive. » Si elle craignait l'avènement de ce règne, elle ferait cette prière, et en même temps elle ne voudrait pas que cette prière fût exaucée. Mais non, elle la fait avec la confiance qu'inspire la charité ; elle gémit du retard de Dieu ; elle désire que Dieu hâte l'heure de son règne béni. « Seigneur, s'écrie-t-elle à la suite du Psalmiste, Seigneur, jusques à quand ? Venez, Seigneur, et délivrez-moi ! » (Ps. 6.)

Certains chrétiens supportent la mort avec patience; d'autres, plus parfaits, supportent avec patience la vie. Qu'est-ce à dire? Les premiers ont encore quelque attachement pour la vie présente : toutefois, quand sonne l'heure de leur mort, ils l'entendent sans révolte; ils luttent en faveur de la volonté divine contre leur volonté humaine ; ils en appellent à la résignation et à la force, pour mourir sans faiblesse. Ceux-là supportent donc la mort avec patience. Mais les autres, que les liens du corps retiennent, à leur grand regret, loin de Jésus-Christ, n'ont pas besoin de patience pour mourir. Ce qu'ils ambitionnent, c'est leur dissolution pour être avec le Christ; (Philipp. 1.) la mort ne peut être pour eux qu'un gain et qu'une joie. Ah ! c'est la vie d'ici-bas qui seule exerce leur patience : il vaudrait mille fois mieux pour eux régner au ciel avec Jésus ; mais, pour le bien des âmes, il est nécessaire qu'ils vivent encore en ce monde, et ils s'y résignent. (Ibid.) O charité parfaite ! Quand sera-t-elle la nôtre ? Quand aurons-nous fait assez d'efforts au dedans de notre cœur, pour

désirer le jour du jugement, et nous prouver ainsi à nous-mêmes que nous avons la charité parfaite? (*Tr. 9. sur l'Ép. de S. Jean.*)

XIII

Rien ne peut séparer le chrétien de la charité de Dieu.

Nous suivons Dieu en l'aimant, et nous l'atteignons, non en nous transformant d'une manière absolue en lui-même, mais en nous rapprochant de son être au moyen — moyen admirable et tout spirituel — de sa vérité qui éclaire notre intelligence, et de sa sainteté qui s'empare de notre cœur. Dieu est, en effet, la lumière même, et il nous est permis de nous plonger dans ses clartés. Dès lors, le plus grand, le premier des préceptes est d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, (Matth. 22.) car toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. (Rom. 8.) Voilà pourquoi saint Paul ajoute: « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Si tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, non seulement on doit aimer ce Souverain Bien, ce Bien par excellence ; mais encore on doit l'aimer d'un suprême amour, en d'autres termes, de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son cœur. Une fois cette vérité établie et fermement acceptée, il est impossible de douter que Dieu ne soit pour nous le

seul Bien véritable, à l'acquisition duquel il faut avant tout travailler. Et ensuite, étant donné que rien ne peut nous séparer de son amour, il s'ensuit que Dieu est à la fois le plus précieux et le plus assuré des biens.

Par le fait, qu'est-ce qui nous séparerait de sa charité ? Une menace de mort ? Il y a une mort physique et une mort morale. Or, c'est par notre âme que nous aimons Dieu. La mort physique est impuissante contre la naturelle immortalité de notre âme. Quant à la mort morale, notre âme ne l'encourrait que si elle n'aimait pas Dieu, ou aimait quelque autre bien plus que lui. Mais il ne dépend que de l'âme de conserver toujours sa charité. Si l'âme le veut, cette charité ne l'abandonnera jamais. — Une promesse de vie permanente, à son tour, ne réussirait pas davantage à opérer notre divorce d'avec la charité de Dieu. Dieu est la source d'une telle vie. Si l'on nous promet une eau intarissable, il n'est pas possible que cette promesse nous sépare de la source d'où cette eau jaillit. — De même pour les mauvais Anges : ils ne sont pas plus forts qu'une âme attachée à Dieu, et dont Dieu fait la force. — De même pour les Puissances, soit politiques et extérieures, soit intérieures et morales : une âme désireuse de charité s'élève au-dessus des premières, et elle se sert des secondes pour s'unir de plus en plus étroitement à Dieu, si elles se trouvent en elle-même, ou pour se faciliter cette union, si elles se trouvent chez autrui. — N'est-il pas visible encore que le présent avec ses afflictions ne peut rien contre une charité qui sait tout souffrir et tout supporter? — N'est-il pas manifeste aussi que l'avenir, avec les biens qui nous y sont promis avec tant de certitude et dont Dieu est le meilleur, ne nous séparera pas de ce Dieu,

déjà présent à tous ceux qui l'aiment d'un véritable amour? — Que dire de la hauteur et de la profondeur? S'agit-il de la hauteur et de la profondeur de la science? La science rapproche de Dieu. Dans tous les cas, pour l'empêcher de nous en éloigner, il n'y a qu'à se garder d'une curiosité malsaine, et à se rappeler d'ailleurs que toute doctrine qui, sous prétexte de dissiper notre ignorance, nous écarterait de Dieu, du Dieu d'amour, serait nécessairement une doctrine menteuse. Que si par hauteur il faut entendre le ciel, qui prétendrait, en nous le promettant, nous séparer de son Créateur? Et si par profondeur il faut entendre l'enfer, quelle crainte de l'enfer serait capable de nous faire quitter Dieu, puisque c'est l'abandon de Dieu qui a creusé cet abîme de perdition? — Enfin, y a-t-il un lieu quelconque qui soit de nature à nous priver de la présence et de la charité divines? La Divinité est tout entière partout, et aucun lieu n'impose de limites à son Immensité. (*L. des Mœurs de l'Égl. cath. c.* 11.)

XIV

Avec la charité on agit bien en toutes choses.

Avec l'amour de Dieu et du prochain, on ne risque jamais de mal faire. Aimons, et nous n'accomplirons que le bien, même en réprimandant. C'est par affection, non par méchanceté que nous réprimanderons et que, s'il le faut, nous irons jusqu'au châtiment, afin de redresser certains désordres contraires à la discipline chrétienne. La haine, quelquefois, prodigue les caresses, et quelquefois aussi l'amour use de rigueur. Il n'est

pas rare qu'un homme qui hait son ennemi feigne de l'amitié pour lui : il le loue de ses actions mauvaises, mais afin de le pousser dans l'abîme, de le précipiter en aveugle, et peut-être sans retour possible, sur les pentes rapides de ses convoitises ; il le loue, « parce que le pécheur est glorifié dans les désirs de son âme. » (Ps. 9.) Ah ! une telle louange, avec les parfums qui s'en exhalent, n'est le fruit que de la haine. Un autre, au contraire, voit un ami commettre une faute : il l'en avertit ; s'il n'est pas écouté, il en vient aux paroles sévères, aux reproches, aux vives contestations. Voilà donc, d'une part, la haine qui flatte, et d'autre part, la charité qui frappe. Faut-il s'arrêter à ces douces flatteries, à cette dure correction, et n'en point considérer la source ou la racine ? Non, assurément : ici le flatteur ne caresse que pour tromper ; le censeur ne gourmande que pour corriger.

Oh ! demandons à Dieu la grâce de nous aimer ainsi les uns les autres pour notre correction. Quoi de plus fort que la charité fraternelle, de plus suave que ses fleurs, de plus délicieux que ses fruits, de plus ravissant que sa beauté, de plus pur que ses plaisirs, de plus généreux que ses aliments, de plus rafraîchissant que son breuvage, et de plus insatiable que ses embrassements ? Sur cette terre d'exil, elle est déjà pleine de charmes : que ne sera-t-elle pas dans la patrie ? (*T.. 10. sur l'Ép. de S. Jean.*)

La charité ! doux est son nom ; plus douce encore la richesse qu'apporte sa pratique. Cette richesse se compose d'une foule de vertus dont l'exercice est nécessaire en tout temps et en tous lieux, et dont les actes glorifient et peuvent glorifier sans cesse la charité qui les enfante et qui les nourrit. La miséricorde, l'esprit de

sacrifice, la piété, la chasteté, la modestie, la tempérance, et d'autres vertus encore qu'il serait trop long d'énumérer, forment comme la cour de la charité, quand elle règne dans un cœur. Cette reine se sert de leur ministère pour exciter et diriger dans le bien toutes les puissances intérieures de l'âme et même les membres du corps ; et ces puissances et ces membres obéissent à l'envi aux ordres qui leur sont donnés. O vertus, filles de la charité, vous êtes comme elle invisibles aux yeux de la chair ; et cependant, quand on vous nomme, nul ne peut s'empêcher de vous louer, donc de vous aimer. Mais comment se fait-il qu'on vous aime, puisqu'on ne vous voit pas ? On ne vous voit pas en vous-mêmes, mais dans vos œuvres extérieures : on voit les pieds que vous hâtez à l'adoration de Dieu dans son temple, que vous précipitez à la défense de ses droits, ou à la prédication de son Évangile ; on voit les mains toutes remplies dont vous versez le trésor dans le sein de l'indigence ; on voit les yeux à qui votre lumière permet de découvrir la pauvreté qui souffre ; on voit les oreilles qui savent entendre les vérités du salut pour y croire, les blasphèmes pour les condamner, les cris de la douleur pour les apaiser ; on voit la tête dont vous illuminez le front ; on voit les lèvres d'où vous éloignez le mensonge, la médisance et la calomnie ; on voit enfin la tenue aussi belle que modeste, la démarche humble, mais ferme que vous donnez à vos amis. Ah ! l'on voit qu'avec la charité on vous possède toutes, et qu'en toutes choses on opère le bien. (*Tr.* 7 *et* 8 *sur l'Ép. de S. Jean. Passim, et quant au fond des idées.*)

XV

La charité conduit au royaume des cieux.

La charité demande à progresser chaque jour en nous. Que la prière et les bonnes œuvres activent donc ses progrès dans notre âme. Avec l'aide de Celui qui nous l'a prescrit et qui nous l'inspire, cet amour croîtra et se perfectionnera jusqu'à nous rendre parfaits nous-mêmes, en nous faisant enfin toucher à ce terme de toute perfection qui est le royaume des cieux.

C'est par la charité que tous nos Pères saints, Patriarches, Prophètes et Apôtres, se sont rendus agréables à Dieu. C'est par elle que les vrais martyrs ont combattu jusqu'au sang contre le démon : elle ne s'est jamais éteinte ni refroidie en eux, et ils sont sortis vainqueurs du combat. C'est par elle que tous les fidèles pieux ne cessent d'avancer dans le bien, et mériteront un jour, non de régner sur la terre, mais de régner dans le ciel; non d'entrer en possession d'un périssable héritage, mais d'un héritage éternel. Cet héritage ne se compose ni d'or, ni d'argent, ni de tant d'autres biens terrestres, qui remplissent la vie d'inquiétudes et de craintes, et ne suivent personne après la mort : cet héritage n'est formé que de richesses spirituelles, angéliques, et, mieux encore, toutes divines, car ce sera le bonheur de voir Dieu, de voir sa beauté incomparable, de voir combien elle dépasse celle de la terre et du ciel, celle des âmes justes et saintes, celle des Anges et des célestes Vertus, combien elle dépasse tout ce qu'on peut en dire, et tout ce qu'il est

possible d'en concevoir. O grandeur étonnante de cet héritage ! Et cette grandeur ne doit pas nous ôter l'espoir d'obtenir un tel bien. Dieu, qui est cette Grandeur même, nous l'a promis.

En conséquence, aimez Dieu, vous tous qui vous êtes proposé de parvenir à l'éternelle vie. Que la promesse de cette récompense vous réjouisse ; mais n'oubliez pas que la récompense ne peut précéder le mérite : elle n'est donnée qu'après que l'on s'en est rendu digne. Autrement, il y aurait injustice, et Dieu est souverainement juste. La vie éternelle qui consiste à connaître parfaitement la vérité, à voir dans toute leur perfection « le vrai Dieu et celui qu'il a envoyé Jésus-Christ, » (Jean 17.) ne saurait récompenser que les parfaits. Que faut-il donc faire, sinon aimer maintenant d'un amour sincère le Dieu qui veut nous révéler un jour ses splendeurs infinies ? (*L. 1. Mœurs de l'Égl. cath. c. 25.*)

XVI

Commencement, progrès et perfection de la charité.

Il y a un amour utile, il y a un amour nuisible. Ces deux amours se font obstacle l'un à l'autre, et, pour que le premier règne dans un cœur, il est nécessaire que le second en soit chassé. Une âme qu'a envahie l'amour de la vie présente, des voluptés charnelles, de l'or et de l'argent, des biens de ce monde, est comme un vase plein de vinaigre, où le miel de la charité ne saurait entrer, tant que le vinaigre du faux amour n'aura pas été jeté dehors jusqu'à la dernière goutte. La première

chose à faire pour appeler en soi l'amour de Dieu, c'est donc de renoncer à l'amour du siècle. Telle est la condition générale à remplir pour posséder la charité.

Mais la charité a ses commencements, ses progrès, sa perfection. — Remarquons tout d'abord que l'homme s'aime lui-même nécessairement : aussi n'existe-t-il aucun précepte ni aucun conseil de nous aimer nous-mêmes. Cette affection de soi nous est naturelle, et on la rencontre pareillement chez les animaux. Ce qui le prouve, c'est qu'ils cherchent à protéger leur vie, à se garantir de la mort, les uns par leur vitesse, les autres par des retraites inaccessibles, les autres par la résistance ouverte. Eh bien, cet amour nécessaire de nous-mêmes, en subissant l'influence de la charité, lui servira de commencement. Voici de quelle manière :

Parmi les objets auxquels notre cœur peut s'attacher, il en est qui valent moins, il en est qui valent autant, il en est qui valent plus que nous. Or, la charité initiale consiste à user, sans s'y plaire, sans s'y reposer, des biens qui nous sont inférieurs. Si nous recherchons ces biens, que ce soit uniquement pour subvenir à nos besoins, aux nécessités de notre position ; que ce ne soit pas pour y captiver notre âme et y enchaîner sa liberté. Rappelons-nous qu'aucun de ces biens, même les plus brillants, n'a été créé à l'image de Dieu, tandis que nous portons en nous la ressemblance divine. C'est là ce qui fait leur infériorité à notre égard ; et c'est ce qui doit nous empêcher d'y mettre nos complaisances, et de nous exposer ensuite, en cas de perte, aux douleurs que cause l'amputation d'un membre. Élevons-nous donc au-dessus d'un amour si peu noble et si dangereux, et commençons par aimer charitablement ce que nous commençons

par aimer naturellement, c'est-à-dire, ce qui nous égale, c'est-à-dire, nous-mêmes.

Mais notre cœur doit monter plus haut, sous peine d'ignorer l'amour vrai, sous peine de rester étranger au progrès que réclame la charité, pour être ordonnée comme il convient. Car si la priorité de temps appartient à l'amour de nous-mêmes, il n'en est pas ainsi de la priorité d'ordre. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces: et tu aimeras le prochain comme toi-même. » (Matth. 22.) Voilà l'ordre de la charité : Dieu au premier rang; nous-mêmes au second; le prochain au troisième. Seulement ce dernier amour exige que l'on sache s'aimer soi-même selon la vérité. Ce n'est pas en se livrant à la rapine, à l'intempérance, aux plaisirs impurs, au mensonge, à l'injustice, que l'on pratique, comme certains se l'imaginent, le véritable amour de soi : « Qui aime l'iniquité déteste son âme » (Ps. 10), et se met dans l'impossibilité par là même d'aimer Dieu et le prochain. Il est donc nécessaire, pour observer l'ordre de la charité bien entendue, de pratiquer la justice, la miséricorde, la chasteté, la dilection, non seulement des amis, mais encore des ennemis.

Ces vertus, fidèlement gardées, constituent autant de degrés pour s'élever au parfait amour de Dieu. Parvenue à cette bienheureuse perfection, la charité nous fait fouler sous les pieds de notre mépris la triple concupiscence de ce monde; et alors on s'écrie comme le prophète : « Oh ! qu'il est bon d'être uni à Dieu ! » (Ps. 72.) [*Serm.* 368.]

XVII

Règles de la charité.

Vivre saintement, c'est estimer les choses à leur juste valeur, et ordonner, d'après cette valeur même, l'amour que l'on doit en avoir; c'est éviter d'aimer ce qui ne le mérite point; de ne pas aimer ce qui le mérite; d'aimer plus qu'il ne le faut; d'aimer également, lorsqu'il est nécessaire d'aimer moins ou davantage; enfin d'aimer moins ou davantage, lorsqu'il importe d'aimer également. Par exemple, le pécheur, comme tel, n'est pas digne d'amour; l'homme, en tant qu'homme, doit être aimé à cause de Dieu, et Dieu pour lui-même. Et si Dieu mérite d'être aimé plus que l'homme, chaque homme, par conséquent, est obligé de l'aimer plus que soi. Un homme vaut plus que notre corps; n'aimons donc pas notre corps plus que lui, car il faut tout aimer à cause de Dieu; or, un homme peut jouir de Dieu, ce qui est impossible à notre corps, l'âme qui le vivifie étant seule capable en nous de cette bienheureuse jouissance. (*L. 1. Doctr. chrét. c. 27.*) Pour cette raison, si une âme s'aime d'un amour inférieur à sa dignité, parce qu'il est égal à l'amour qu'elle doit à son corps, cette âme pèche, car défectueux est son amour de soi. Elle commet encore un péché, mais un péché beaucoup plus grave par suite d'un amour de soi beaucoup plus défectueux, si elle s'aime, quoique incomparablement moindre que Dieu, autant que Dieu mérite d'être aimé. Et que dire de son iniquité, de sa perversité abominable, lorsqu'elle accorde à son corps un pareil amour? (*L. 9. Trinité c. 4.*) Quant à Dieu,

qui nous a créés, on ne l'aime véritablement, sans courir le risque de l'aimer mal, que si on l'aime pour lui, à cause de lui uniquement, et uniquement parce qu'il est l'Amour. Ce n'est qu'ainsi que l'amour de l'Amour peut être bien ordonné, afin de bien ordonner tous les autres, et de faire régner en nous la vertu qui sanctifie, et qui n'est autre que l'ordre dans l'amour, cet ordre que demande l'Épouse du Christ dans le Cantique des cantiques : « Ordonnez en moi la charité. » (Cant, 2.) [*L.* 15. *Cité de Dieu*, *c.* 22.] Faites que la charité en moi respecte le degré, le rang de chaque chose ; qu'elle rende à chaque chose ce qui lui est dû, en ne plaçant pas après ce qui est avant, ni avant ce qui vient après. (*Serm.* 100.)

Ah ! ce que nous devons aimer avant tout, c'est ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire, Dieu. Lui préférer, lui égaler quoi que ce soit, ce serait ne pas savoir nous aimer nous-mêmes. Nous nous aimons d'autant mieux que nous nous empressons avec plus d'ardeur auprès de l'infinie Bonté. Ce n'est pas en marchant, mais en aimant, que nous allons à elle. Plus notre amour est pur, plus nous nous la rendons présente. Elle est partout, sans être enfermée en aucun lieu, mais la vertu seule la trouve. Or, la vertu ne se juge point d'après les connaissances de l'esprit ; elle a pour mesure les affections du cœur. Ces affections sont-elles bonnes : elles enfantent la vertu. Sont-elles mauvaises : elles enfantent le vice. Le vice éloigne de Dieu, qui est la rectitude même ; mais, en aimant ce qui est droit, l'on devient vertueux, plein de droiture, et il est facile alors de s'attacher et de s'unir à la droiture de Dieu. (*Lettre* 155. *n.* 13.)

XVIII

Ne pas aimer Dieu, c'est se haïr soi-même.

La loi divine de la charité nous commande d'aimer Dieu, de nous aimer nous-mêmes et d'aimer le prochain. Trois amours, auxquels cependant ne correspondent pas trois préceptes. Deux commandements renferment en eux seuls toute la loi et les prophètes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur; de toute ton âme, de toutes tes forces, — et tu aimeras le prochain comme toi-même. » C'est tout. Pourquoi? Afin de nous donner à comprendre que l'on ne s'aime soi-même qu'en aimant Dieu. S'aimer autrement, n'est-ce pas se haïr? Que devient-on en ce cas? Inique, aveugle, privé de la lumière qui justifie, insensé, puisqu'on se détache du Bien souverain, et que, sans pouvoir s'arrêter à soi-même, on tombe au milieu des biens les plus vulgaires et les plus misérables. Rien n'est donc plus vrai que cette parole de l'Écriture : « Celui qui aime l'iniquité se conduit en ennemi de son âme. » (Ps. 10.)

Ainsi, nul ne s'aime soi-même, s'il n'aime Dieu. D'où il suit qu'il n'était pas besoin, une fois donné ce commandement d'aimer Dieu, de nous ordonner encore de nous aimer nous-mêmes : nous nous aimons en aimant Dieu. Et la conséquence de cette vérité est que, pour aimer le prochain comme nous-mêmes, nous devons nous efforcer autant que possible de l'amener au culte de Dieu par l'exercice de la miséricorde, qui le console, ou de l'enseignement, qui l'instruit de la foi, ou de la sévérité, qui le corrige. Ce n'est pas

autrement que l'on accomplit les deux préceptes qui résument la Loi et les Prophètes. (*Lettre* 155. *n*. 14 *et* 15.)

L'âme humaine est ainsi faite qu'elle ne perd jamais ni le souvenir, ni l'intelligence, ni l'amour d'elle-même. Mais, parce qu'on reconnaît la haine au dommage qu'elle cause, ce n'est pas sans raison que l'âme passe pour ennemie de soi, quand elle se porte préjudice. Sans doute, elle n'a pas peut-être conscience du mal qu'elle se veut, et qu'elle prend pour un bien : il n'en est pas moins réel qu'elle se veut du mal, quand elle veut ce qui ne manquera pas de lui être nuisible. Celui donc qui sait véritablement s'aimer, aime Dieu ; et celui qui n'aime pas Dieu, ne laisse pas, tout en s'aimant de l'amour qui lui est naturel, de se haïr, lorsqu'il agit contrairement à son bonheur, et se poursuit ainsi de sa propre inimitié. Quel égarement lamentable ! Tout homme désire son bien, et pourtant nombreux sont les hommes qui ne s'appliquent qu'à leur perte.

Lors donc qu'on nous commande d'aimer le prochain comme nous-mêmes, c'est à la condition que nous connaîtrons Dieu, que nous nous souviendrons de lui, que nous l'aimerons. L'amour de soi n'est plus alors un faux amour, mais un amour plein de rectitude, qui, dans l'âme, image divine, rajeunit ce qui est effacé, réforme ce qui est défectueux, et rappelle à la vie et au bonheur ce qui était abattu et désolé. Cette âme auparavant privée de l'amour divin n'était, en effet, qu'une ruine. Elle s'aimait au point, si cette alternative lui eût été posée, de préférer perdre tous les biens inférieurs, objets de son affection, plutôt que de quitter ce monde; mais, en abandonnant le Bien suprême, qui

seul pouvait la fortifier et l'éclairer de sa lumière, elle était devenue si faible et si entourée de ténèbres que, tombant aussi de sa hauteur propre, elle s'enfonçait de jour en jour, pour son malheur, dans le gouffre dévorant des biens les plus bas, des amours les plus tyranniques, et des illusions les plus impossibles à dissiper. Mais maintenant, touchée de la grâce et toute repentante, elle reconnaît que, si sa force et la lumière de ses yeux l'avaient abandonnée, (Ps. 37.) c'est parce qu'elle avait abandonné elle-même le Dieu des voyants et des forts. (*L.* 14. *Trinité, c.* 14.)

XIX

Que notre amour pour Dieu aille jusqu'à lui donner notre cœur tout entier.

« Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a fait. » (Ps. 149.) Le psalmiste ne trouve d'autre source de joie que Dieu lui-même. Interrogeons donc notre cœur, examinons cette demeure intérieure, voyons ce qu'elle renferme de charité, et augmentons la somme que nous y aurons trouvée, car la richesse du dedans l'emporte sur celle du dehors. De tous les objets de grand prix on dit avec raison qu'ils sont chers, et que tel d'entre eux est plus cher que tel autre, c'est-à-dire, d'un prix plus élévé. Eh bien, quoi de plus cher que la charité ? Quel en est le prix, et comment le juger ? Tout le reste, blé, terres, perles et diamants, se paye avec de l'argent ou avec de l'or : le prix de la charité, c'est nous-mêmes. Pourquoi refuser de nous donner ? Craignons-nous de nous perdre ? C'est, au contraire, ce refus qui cause notre perte.

Se donner ! Cette parole terrifie ; mais la charité elle-même, par la bouche de la Sagesse, nous rassure contre cette terreur. Dans les achats, le vendeur dit à l'acheteur : Donnez-moi tant, en monnaie, en argent, ou en or. La charité dit à chacun de nous : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » (Prov. 23.) Ce cœur n'est pas heureux, quand il est à toi : les frivolités, les passions dangereuses l'entraînent et le tourmentent. Retire-le de là. Mais ensuite, à qui le confieras-tu, puisqu'il est si mal entre tes mains ? « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Qu'il soit à moi, et te voilà sûr de le posséder toujours.

D'ailleurs, Dieu ne veut rien laisser en nous qui puisse nourrir notre égoïsme au détriment de l'amour qui lui est dû. Il nous commande, en effet, de l'aimer de *tout* notre cœur, de *toute* notre âme, de *toutes* nos forces. A ce compte, que reste-t-il, pour nous aimer nous-mêmes, de ces forces, de cette âme et de ce cœur ? Absolument rien. Faut-il s'en attrister ? Ne faut-il pas plutôt s'en réjouir ? Pourquoi ce commandement qui s'empare de notre être tout entier, sinon parce que Dieu veut tout remplacer en nous pour nous rassasier de ses propres joies ? « Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a fait, » et non en lui-même !

Mais alors, s'il ne nous reste rien pour exercer sur nous notre amour, comment obéir au second commandement, comment aimer le prochain comme nous-mêmes ? Faible et malheureuse objection, car, en aimant Dieu de tout notre être, c'est, en vérité, de tout notre être que nous nous aimons personnellement, et que nous pouvons dès lors et de tout notre être aimer le prochain. Tout l'avantage d'aimer Dieu est pour nous. Est-ce que Dieu retire quelque bien de

notre amour ? En l'aimant, ajoutons-nous à ce qu'il possède ? L'appauvrissons-nous, en ne l'aimant pas ? C'est pour nous, et pour nous seuls, que son amour est une richesse, et une richesse si puissante qu'avec elle nous ne courons aucun danger de périr. (*Serm.* 34.)

Seigneur, c'est peu vous aimer, quand avec vous on aime un bien que l'on n'aime pas pour vous. O Amour qui brûlez sans cesse, ô Amour qui ne vous éteignez jamais, ô Charité, qui êtes mon Dieu, consumez-moi de vos ardeurs ! (*L.* 10. *Confess. c.* 29.)

XX

Il faut aimer Dieu jusqu'à nous oublier et nous renoncer nous-mêmes.

Grand devoir que d'aimer Dieu ! Mais il faut l'aimer jusqu'à s'oublier soi-même. (*Serm.* 142.) L'âme se perfectionne par cet oubli ; car il la met en présence du Dieu de charité ; alors, elle trouve qu'elle n'est qu'un néant devant sa face, et elle ne conçoit pour ce néant que le plus profond mépris. Si, au contraire, comme par une rivalité coupable, elle prétend imiter Dieu, en ne voulant relever que de soi, elle s'amoindrit d'autant plus qu'elle désire se grandir davantage. « Cette superbe est le commencement de tout péché, de même que le commencement de la superbe est de se séparer de Dieu ! » (Eccli. 10.) (*L.* 3. *Libr. Arb. c.* 25.)

L'homme ne s'est primitivement perdu que par l'amour de lui-même. S'il ne s'était pas aimé, si ses préférences eussent été pour son Créateur, il aurait voulu lui rester toujours soumis ; il ne se serait pas détourné de la volonté divine, pour la supplanter par

la sienne. S'aimer, en effet, n'est pas autre chose que de faire sa volonté propre. Oh ! qu'il vaut mieux obéir aux vouloirs de Dieu, et apprendre ainsi à s'aimer en ne s'aimant pas ! (*Serm.* 96.)

Il n'est personne qui ne s'aime ; mais, ou bien cet amour est plein de rectitude, et alors il est louable ; ou bien cet amour est vicieux, et, en ce cas, il importe de le fuir. Quiconque abandonne Dieu pour s'aimer, ou qui s'aime au point de se séparer de lui, ne parvient point à demeurer en soi ; il est forcé de sortir même de chez soi Il est condamné à s'exiler de son cœur par le mépris de tout ce qu'il possède au dedans, par l'attrait qu'exercent sur lui les choses du dehors. Quoi donc ? Les méchants méprisent-ils leur conscience ? S'ils ne la méprisaient pas, s'ils en rougissaient, ils ne seraient plus méchants. Mais, parce qu'ils ont renoncé à Dieu, pour s'aimer eux-mêmes, et qu'au lieu de cet amour, c'est l'amour des biens extérieurs qui les domine, il n'est que trop vrai qu'ils n'ont pour eux-mêmes que du mépris. « Dans les derniers jours, dit l'Apôtre, il viendra des temps difficiles et dangereux. » Comment le seront-ils ? « Il y aura des hommes s'aimant eux-mêmes. » Voilà le mal dans sa source. Ces hommes réussiront-ils à se concentrer dans cet amour ? Non : « Il y aura des hommes s'aimant eux-mêmes, remplis de cupidité, » c'est-à-dire, amis de l'argent.

Où êtes-vous donc, ô vous qui prétendiez vous aimer ? Vous êtes chassé hors de chez vous ! Êtes-vous de l'argent ? Vous avez quitté Dieu, en vous préférant à lui ; mais, séduit par l'argent, vous n'avez pas tardé à le préférer à vous, et vous vous êtes quitté vous-même. Vous vous êtes quitté, pour courir après l'argent, et

vous y avez rencontré votre perte, car l'argent vous fait commettre le mensonge et la fraude, et « la bouche qui ment, tue l'âme. » (Sag. 1.) La perte de votre âme, c'est ce que vous avez gagné à poursuivre l'argent. Laissez la balance de la cupidité, prenez celle de la vérité : dans l'un de ses plateaux, mettez votre argent, dans l'autre, votre âme, et pesez... Mais que faites-vous ? Vos doigts cupides, vous les appuyez frauduleusement sur la balance : vous avez donc peur que ce plateau ne l'emporte pas sur celui de l'âme ; vous voulez frauder contre vous-même ; visible est votre dessein : c'est de mentir en faveur de l'argent, et peu vous importe le dommage qu'en subira votre âme. Eh bien, contentez-vous de mettre votre argent dans le plateau ; épargnez-vous la peine d'interroger la balance ; laissez ce soin à Dieu, qui ne peut être ni trompé, ni trompeur... Voilà que la balance passe entre ses mains ; assistez à la pesée, et puis écoutez : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers ? » (Matth. 19.) C'est Dieu qui parle, qui vient de peser sans erreur possible, et qui, pour votre enseignement, vous avertit du résultat : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Il ne s'agit plus d'une somme d'argent, ou d'un domaine plus ou moins vaste : il s'agit du monde entier. Ce monde, le ciel et la terre, l'univers pèse moins que votre âme. Pourquoi donc l'estimez-vous si peu ? Pourquoi, par l'abandon de Dieu, qui vous a fait tomber dans l'amour de vous-mêmes, et de là vous a répandu au dehors, lui préférez-vous avec tant de passion les biens extérieurs qui ne sont tous que vanité ?

Rentrez donc en vous-même, mais gardez-vous d'y rester. D'abord, sans doute, quittez le dehors, et revenez

au dedans ; mais redonnez-vous aussitôt après à Celui qui vous a fait, qui vous a cherché lorsque vous étiez perdu, qui a désiré vous retrouver au milieu de vos égarements, et vous ramener à lui, malgré vos efforts pour lui échapper. Oui, rentrez en vous-même, et puis allez à votre Père. Prodigue, imitez le prodigue de l'Évangile. Dissipateur de son patrimoine, il fut réduit à l'indigence, et condamné à paître des pourceaux. Épuisé de faim, « il revint à lui » (Luc, 15.), car il en était sorti, mais il n'y resta pas, car il se souvint de son père. Il était tombé : « Je me lèverai, s'écria t-il, et j'irai à mon père. » Et qu'est-ce qu'il lui dira ? Une parole admirable de renoncement à soi-même. « J'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ! » (*Serm.* 330.)

XXI

Toutes les créatures nous invitent à aimer Dieu.

« J'ai tout parcouru, et j'ai immolé dans son tabernacle une hostie de jubilation. » (Ps. 26.) Cette hostie de jubilation, de joie, de reconnaissance, d'action de grâces, il est impossible de l'expliquer par la parole. Nous l'immolons à Dieu dans son tabernacle, dans la sainte Église. C'est une joie immense, mais inénarrable. Et cette hostie, comment la trouve-t-on ? En parcourant toutes choses : « J'ai tout parcouru, j'ai immolé dans son tabernacle une hostie de jubilation. »

En esprit, parcourons donc la création entière : de toutes parts, elle nous dira, pleine d'enthousiasme : C'est Dieu qui m'a faite ! Tout ce qui charme dans

l'œuvre recommande l'ouvrier ; et plus on examine l'univers, plus éclate aux yeux la gloire de son Auteur. Les cieux, quel magnifique ouvrage ! Et quelle richesse sur la terre, avec ce nombre infini de semences, de plantes et d'animaux qu'elle renferme ! Au ciel et d'une extrémité à l'autre de la terre, toutes les créatures, à quelque espèce ou variété qu'elles appartiennent, sont comme autant de voix qui proclament et glorifient le Créateur. Mais qui pourrait les décrire toutes? Qui pourrait louer dignement le ciel, la terre, la mer, les existences qui les peuplent? Et cependant, ce ne sont encore là que des créatures visibles. Mais les Anges, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, quelle langue en parlerait comme il convient ? Et cet esprit qui vit dans l'homme, qui préside à la formation de son corps, aux mouvements de ses membres, à l'exercice de ses sens, — cet esprit dont la mémoire embrasse tant de souvenirs, dont l'intelligence conçoit et discerne tant de pensées, cet esprit n'est-il pas encore au-dessus de tout éloge? Ah ! si le langage humain est frappé d'une telle impuissance, quand il s'agit des créatures, que peut-il à l'égard du Créateur ? La parole expire, et il ne reste plus à l'homme que l'émotion de sa joie ; il ne lui reste plus « qu'à immoler à Dieu l'hostie de la jubilation. » (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 26. *n.* 12.)

Seigneur, le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, me disent à l'envie de vous aimer, et ne cessent de le dire à tous les hommes, « afin qu'ils demeurent sans excuse. » (Rom. 1.) Mais, ô mon Dieu, sans la pitié que nous vous inspirons, sans la miséricorde dont vous usez à notre égard, le ciel et la terre raconteraient votre gloire à des sourds. Qu'est-ce

donc que j'aime en vous aimant ? Ce n'est ni la beauté corporelle, cet éclat qui passe avec le temps, ni la pureté de la lumière qui caresse les yeux, ni la douce harmonie des chants, ni la suavité des parfums qui s'échappent des fleurs; ce n'est ni la manne, ni le miel; ce ne sont point enfin ces formes séduisantes qu'embrasse la volupté. Non, ce n'est rien de tout cela que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu. Et pourtant, lorsque je l'aime, j'aime une lumière qui éclaire en moi l'homme intérieur, une voix qui lui parle, un parfum qui le réjouit, un aliment qui le soutient, et je ne sais quels embrassements qui le captivent. Et cette lumière, l'espace ne la connaît point; cette voix harmonieuse, le temps la respecte; ce parfum, le souffle de l'air ne peut le dissiper; cet aliment délicieux, l'appétit le plus dévorant le trouve toujours entier; ces embrassements extatiques, la satiété même en est insatiable. Voilà ce que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu.

Et qu'est-ce qui est mon Dieu? J'ai interrogé la terre, et elle m'a dit : Ce n'est pas moi; et toutes les réalités de la terre m'ont fait la même réponse. J'ai interrogé la mer, ses abîmes, et la vie qui se meut dans leur sein ; et la réponse a été encore : Nous ne sommes point ton Dieu; cherche-le au-dessus de nous. J'ai interrogé les vents ; et l'air tout entier avec ses habitants m'a répondu : Anaximène se trompe, je ne suis point Dieu (1). J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles : Nous ne sommes pas le Dieu que tu cherches. Alors, m'adressant au monde entier qui entoure ma chair, je l'ai interrogé à son tour : Tu m'as

(1) Anaximène, philosophe grec, prétendait que l'air était le principe de toutes choses.

dit de mon Dieu que tu ne l'étais pas, dis-moi quelque chose de ce qu'il est. Et le monde d'une voix éclatante s'est écrié : C'est lui qui m'a fait ! (Ps. 99.) [*L.* 10. *Conf. c.* 6.]

XXII

Aimons Dieu gratuitement, pour lui-même, et non afin d'en obtenir quelque faveur temporelle.

« Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu. » (Ps. 143.) Le peuple véritablement heureux n'est pas celui qui désire avoir des fils pleins de vigueur, des filles richement parées, de nombreux troupeaux de bœufs ou de brebis, des greniers où s'entassent le froment, de vastes et solides maisons, des richesses que l'on puisse posséder en paix, à l'abri des procès, ou des querelles civiles, en un mot, tout ce qui constitue la félicité de la terre ? Le peuple heureux est celui dont l'ambition est de posséder Dieu, le préférant aux biens qu'il a créés, convaincu que rien n'est meilleur que de s'attacher à lui. Le peuple heureux est celui qui sert Dieu avec désintéressement ; qui le sert, quand il lui ôte comme lorsqu'il lui donne les biens d'ici-bas ; et qui n'a d'autre crainte que de le perdre lui-même. Oh ! heureux le peuple qui peut dire : C'est le Seigneur qui est mon Dieu ! (*Serm.* 32.)

Heureux aussi tout chrétien à qui l'amour divin inspire ce langage, et lui fait ajouter : « Seigneur, je vous offrirai volontairement un sacrifice. » (Ps. 53.) Quel sacrifice ? Qu'offrira-t-il à Dieu pour le remercier dignement de sa miséricorde ? Une brebis de son trou-

peau ? un bélier ? un taureau de ses paturages ? de l'encens réellement venu du pays des Sabéens ? Non, mais ce que Dieu a désigné par ces paroles : « Un sacrifice de louange me glorifiera. » (Ps. 49.) Ce sacrifice, il l'offrira « volontairement », c'est-à-dire, avec un amour désintéressé. Il louera Dieu, et il se réjouira de cette louange même, sans avoir jamais à en rougir, comme les amateurs du théâtre ont à rougir plus d'une fois de l'histrion dont ils acclament par avance la victoire, et qui subit ensuite une honteuse défaite. Il n'en est pas ainsi de Dieu lorsqu'il est loué par une volonté libre et remplie de son amour, lorsqu'il est loué et aimé gratuitement, à cause de lui seul, et non par intérêt propre.

Si, en effet, nous louons Dieu, pour en obtenir autre chose que lui, nous ne l'aimons pas gratuitement. En ce cas, ô avares que nous sommes, qu'attendons-nous de lui ? Est-ce la terre, n'est-ce pas lui-même que nous destine ce Créateur de la terre et du ciel ? Louer Dieu pour un motif d'intérêt personnel, ce n'est plus le louer volontairement, mais bien par nécessité, au point que, si l'on avait entre les mains ce que l'on désire, on ne penserait pas même à le louer. Par exemple, nous le louons, pour qu'il nous favorise d'une riche somme d'argent : si nous recevions cette somme par une autre voie, louerions-nous Dieu ? Donc, en le louant pour de l'argent, nous ne lui offrons pas un sacrifice volontaire, mais un sacrifice que nous impose la nécessité, l'impératif amour d'un bien qui n'est pas lui.

Oh ! que cet amour ne nous dicte jamais la louange que Dieu mérite par et pour lui-même. Tout ce qu'il nous a donné des choses d'ici-bas n'est un bien qu'à cause de lui, lorsque toutefois ce n'est pas un mal. Car,

c'est de Dieu que procèdent les biens du temps, pour le bonheur des uns, ou pour le malheur des autres, selon ses jugements aussi élevés que profonds. « O abîme de la sagesse et de la science qui font la richesse de Dieu ! O jugements incompréhensibles, ô voies impénétrables ! » (Rom. 11.) Dieu sait à qui et quand il faut donner, à qui et quand il faut ôter. Dans le présent, demandons-lui ce qui doit nous être utile pour l'avenir ce qui doit nous aider pour l'éternité. Aimons-le d'un amour gratuit, à cause uniquement de sa bonté. « Votre nom, Seigneur, je le glorifierai, parce qu'il est bon. » (P. 53.) Votre prophète me défend de dire : parce que vous me donnez des terres fertiles, de l'or et de l'argent en abondance, des dignités des plus honorables. Rien de tout cela n'est meilleur que vous : aussi, ne glorifierai-je votre nom, Seigneur, que parce qu'il est bon. » (*Disc. sur le Ps.* 53. *n.* 10.)

XXIII

Pour récompense de notre amour, ne demandons à Dieu que le Dieu aimé.

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que vous ai-je demandé sur la terre ? » (Ps. 72.) Ici le prophète royal compare à ses désirs terrestres la céleste récompense qu'il doit recevoir, et, dans l'enthousiasme qui entraîne son cœur, en pensant que cette récompense est un bien ineffable, un bien invisible, inouï, supérieur à tout sentiment, il pousse cette exclamation : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel ? » Là haut qu'est-ce qui m'est réservé ? le bonheur : mais de quelle sorte, de quelle étendue, de quelle nature ? Il n'est pas possible, lui

dit sa pensée, que ce bonheur ait un terme : alors il ajoute : « O mon Dieu, que vous ai-je donc demandé sur la terre ? » Dans le ciel, vous me destinez une richesse immortelle, qui n'est autre que vous-même : pourquoi donc vous ai-je demandé sur la terre ce que possèdent même les impies, même les méchants, même les malfaiteurs, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de nombreux serviteurs ? Oui, j'ai demandé à mon Dieu sur la terre ce qu'il ne refuse pas aux scélérats, aux courtisanes, aux hommes perdus de mœurs, alors qu'il se réserve lui-même à moi dans le ciel ! Quelle inconséquence ! « Ah ! mon cœur et ma chair ont failli. » (Ibid.) C'est vous que le ciel me donnera, « ô Dieu de mon cœur ! oui, vous serez mon partage, et (parce que vous êtes un Dieu éternel) vous serez mon partage pour toujours. »

En comparaison d'un tel bien, que sont nos richesses ? Qu'est-ce que la part que se choisit la généralité des humains ? Ne voyons-nous pas combien profondément les hommes sont divisés par les diverses convoitises ? Les uns embrassent la carrière des armes ; les autres, celle du barreau, ou de l'enseignement ; ceux-ci, le commerce ; ceux-là, l'agriculture ; voilà les destinées périssables et opposées, les seules destinées que la terre peut offrir. Quant au peuple de Dieu, oh ! qu'il s'écrie : « Le Seigneur est mon partage ! » Il ne l'est pas pour un temps, mais pour les siècles des siècles. Quand on posséderait de l'or pendant une éternité, que posséderait-on ? Quand on ne posséderait Dieu que pendant quelques jours, quel bien ne posséderait-on pas ? Mais non, ses promesses sont formelles : il a promis de se donner lui-même, il a promis qu'on aurait l'éternelle jouissance de ce don. Quoi ! un si grand bien, et l'on en

jouira toujours ! O félicité suprême ! « Dieu est mon partage. » Pour combien de temps? « Pour l'éternité! » O joie, ô amour qui purifie ! « Le Dieu de mon cœur sera éternellement ma part ! » Quelle pureté d'amour, et quelle pureté de cœur ! Comme le prophète aime Dieu pour lui seul ! Il ne lui demande pas une récompense étrangère pour prix de ses services, comme si les dons de cette nature méritaient d'être plus estimés que leur Donateur. Mais ne demande-t-il donc rien à Dieu ? Rien, si ce n'est le Dieu qu'il aime, et qui est son unique et chaste amour. Dieu est la flamme immortelle : le cœur qui s'en éloigne, se refroidit et se charge d'impuretés, parce qu'il se livre alors aux plus dissolvantes affections. « (*Disc. sur le Ps.* 72 *n.* 31 *et* 32.)

XXIV

Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier, alors que, par le péché, nous étions encore ses ennemis.

« Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé. » (Jean, 16.) Est-ce à dire que le Père nous aime, parce que nous aimons ? N'est-ce pas plutôt parce qu'il aime, que nous devenons capables d'aimer ? Dans sa première Épître, saint Jean nous répond que, « si nous aimons, c'est parce que Dieu nous a aimés le premier. » (1 Jean, 4.) Donc notre amour pour Dieu ne s'explique que par l'amour de Dieu pour nous, et ainsi c'est par un don de Dieu qu'on aime Dieu. Il nous a donné de l'aimer, après nous avoir aimés lui-même, alors que nous ne l'aimions pas. Nous lui déplaisions, et il nous a aimés afin de nous rendre agréables à ses yeux.

Nous n'aimerions pas le Fils, si nous n'aimions pas le Père ; et le Père ne nous aime que si nous aimons le Fils : pour sortir de cette difficulté, il faut donc que le Père et le Fils nous donnent de les aimer l'un et l'autre, au moyen de leur commun Esprit ; Esprit qui répand dans nos cœurs la charité ; Esprit qui nous fait aimer le Père et le Fils, et qui, lui-même, se fait également aimer de nous. Ah ! notre amour de Dieu est donc une création de Dieu, et Dieu a vu qu'elle était bonne, et il l'a aimée. Mais il n'aurait pas produit en nous cette créature pour l'aimer, si, avant de la produire, il ne nous eût prévenus de son amour. (*Tr.* 102. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Admirable amour prévenant ! Et nous tarderions encore à y répondre ! Ce sont des pécheurs qu'il a visités, mais pour les rendre à l'innocence, et non, en les associant, pour les fortifier dans le mal. Ce sont des malades qu'il est venu trouver, mais pour les ramener à la santé et à la vie. (*Tr.* 7. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Et cet amour incompréhensible est encore immuable, car il est éternel. Ce n'est pas seulement depuis notre réconciliation avec lui par le sang de son Fils que Dieu nous aime : il nous a aimés avant la constitution du monde (Éph. 1.), avant notre existence. Pourquoi ? Afin que nous pussions, comme enfants adoptifs, devenir les frères de son Fils unique. Sans doute, l'Apôtre nous enseigne que nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils ; mais cette mort réconciliatrice ne s'est pas accomplie afin de porter le Père à aimer des hommes auparavant poursuivis de sa haine : c'est ainsi que se réconcilient deux ennemis qui se haïssaient l'un l'autre, et qui ensuite transforment leur haine mutuelle en un mutuel amour. Non,

à cause de nos péchés, nous étions, nous, les ennemis de Dieu ; mais Dieu nous aimait déjà et de toute éternité, lorsque s'est opérée notre réconciliation avec lui. « Dieu, dit l'Apôtre, a fait éclater son amour envers nous, car, tandis que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous tous. » (Rom. 5.) Donc il nous aimait, malgré la guerre que nous lui faisions par nos œuvres d'iniquité.

Et cependant, ces paroles-ci sont des plus vraies : « Seigneur, vous haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité. » (Ps. 5.) Dès lors, par un secret ineffable et divin, Dieu nous aimait en même temps qu'il nous haïssait : il haïssait en nous ce qui ne venait pas de lui, l'iniquité ; et, parce qu'elle n'avait pas entièrement détruit ce qui en nous était son ouvrage, il continuait à aimer cette portion de notre être qui subsistait encore et dont il était l'Ouvrier. En effet, « Seigneur, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait. » (Sag. 11.) Donnerait-il l'être à ce qu'il n'aimerait pas ? Ce qu'il n'aimerait pas pourrait-il s'emparer de l'existence malgré son invincible volonté ? Il faut donc que ce qui existe, tout en donnant prise à la haine de Dieu, renferme en soi quelque chose qui attire son amour. C'est de toute justice que Dieu réprouve le vice, comme contraire aux règles de son art : néanmoins, chez les hommes vicieux, il aime son œuvre, soit le jugement qui les condamne, soit le bienfait qui les guérit. (*Tr. 110. sur l'Év. de S. Jean.*)

XXV

Aimons Dieu, parce que nous ne tenons que de lui la grâce de l'aimer.

Il n'est personne sans amour : la question est de savoir ce que l'on aime. On ne nous conseille point de ne rien aimer : ce qu'on nous conseille, c'est de bien choisir l'objet de nos affections. Or, notre cœur ne choisit jamais que ce qui le choisit d'abord en l'attirant. S'il choisit Dieu, c'est que Dieu l'aime et le gagne à son amour. L'apôtre Jean, dans la dernière cène, avait reposé sa tète sur la poitrine du Sauveur, et y avait bu à longs traits les secrets du ciel. Tout enivré de ce bienheureux breuvage, il ne put empêcher cette grande révélation d'éclater hors de son cœur : « Au commencement était le Verbe. » C'est jusqu'à cette hauteur sublime que son humilité s'était élevée, et c'est avec cette sagesse profonde que son ivresse exprima sa plénitude. Or, parmi les secrets divins qu'il avait bus à leur source, ce grand révélateur nous a livré celui-ci : « Pour nous, nous aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier. » (Jean, 1.) Nous aimons Dieu ! O magnifique privilège que saint Jean constate chez des hommes ! Qui sommes-nous, et qui aimons-nous ? Hommes, mortels, pécheurs, êtres fragiles, créatures, nous aimons Dieu, l'Immortel, le Juste, l'Immuable, le Créateur ! Voilà Celui que nous aimons; mais d'où nous vient cette grâce si précieuse ? « De ce qu'il nous a aimés le premier. » L'objet de notre amour s'est donné à nous, et il nous a donné en même temps le moyen de l'aimer. « La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs. »

Par qui? Est-ce par nous? Non, c'est « par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné. » Aimons donc Dieu à l'aide de Dieu ! Oui, puisque l'Esprit-Saint est Dieu, c'est avec l'aide de Dieu que nous pouvons aimer Dieu. (*Serm.* 34.)

Si nous aspirons à cet amour, il est nécessaire que nous recevions l'Esprit qui le répand dans les âmes, nécessaire, par conséquent, que nous lui soumettions notre propre esprit. Ah ! ne craignons point de nous trouver à l'étroit dans nos membres, lorsque l'Esprit de Dieu habitera en nous : il ne causera nul embarras à nos diverses puissances. Lorsqu'un personnage nous demande l'hospitalité, nous nous trouvons gênés peut-être ; nous n'avons peut-être d'autre appartement à lui offrir que le nôtre, et nous ne savons où nous loger nous-mêmes. Que faire? disons-nous alors. Où aller? Où habiter? Il n'en est point de la sorte de l'auguste Esprit de Dieu : sa venue chez nous agrandit notre demeure, et ne nous apporte aucun dérangement. « Seigneur, disait le Roi-Prophète, vous avez élargi la voie sous mes pieds. » (Ps. 17.) C'est ce que nous ne tardons pas à dire nous-mêmes au Saint-Esprit, devenu notre hôte : « Vous avez élargi la voie sous mes pieds. » Auparavant ma maison était étroite; vous l'occupez tout entière maintenant : et voilà que, au lieu de m'en bannir, vous n'en avez éloigné que la gêne. Si, en effet, « la charité de Dieu a été répandue, » cette diffusion d'amour et de chaleur doit nécessairement dilater les cœurs qui la reçoivent. Accueillons donc sans crainte l'Hôte divin, et ne l'accueillons point comme un hôte qui ne ferait que passer. L'Esprit-Saint ne peut rien donner s'il s'éloigne; il ne répand ses libéralités dans une âme qu'à la condition d'y fixer son séjour. Oh!

soyons à lui, ne souffrons pas qu'il nous abandonne; n'épargnons rien pour le retenir; disons-lui en toute sincérité : Seigneur, prenez possession de nous à tout jamais ! (*Serm.* 169.)

XXVI

Aimer Dieu, c'est le posséder.

Le Seigneur est le Très-Haut; mais il abaisse ses regards sur ce qui est humble, et il ne connaît que de loin ce qui s'élève. (Ps. 137.) « Il est près de tous ceux qui ont le cœur brisé. » (Ps. 38.) Il s'éloigne de quiconque s'exalte; il s'approche de quiconque s'humilie. Nous pouvons donc, si nous le voulons, diminuer ou augmenter la distance qui nous sépare de Dieu. Humilions-nous devant lui avec amour, et il s'approchera; bien plus encore, il viendra demeurer en nous. Aimons-le : lorsque cet amour demeure en notre âme, Dieu y demeure lui-même, car il est l'Amour, « il est la Charité. » A quoi bon laisser notre imagination se former mille fantômes pour savoir ce que c'est que Dieu, et quelle est sa nature? Il n'est rien de ce que notre imagination se représente, rien de ce que conçoit notre pensée. Nous sommes trop bornés pour saisir l'Être qui n'a point de bornes. Toutefois il nous est possible de prendre une certaine et bien douce connaissance de Dieu, en entendant l'apôtre Jean nous dire que « ce Dieu est la Charité. » Or qu'est-ce que la Charité? C'est ce qui nous porte à aimer. Quoi de plus compréhensible? Seulement l'objet de cet amour, nous ne saurions le saisir dans sa nature, car cet objet n'est autre que le Bien infini, le Bien source de tout bien,

la Bonté créatrice de tout ce qui est bon. (*Serm.* 21.)

Peu importe que ce Bien nous soit invisible : il suffit de l'aimer pour le posséder. En est-il ainsi de ces autres biens que poursuivent les convoitises coupables sans pouvoir les atteindre ? On les recherche par des voies sordides, mais en vain ; et, dans tous les cas, ce n'est jamais sur-le-champ qu'on les possède. On aime l'or : est-ce suffisant pour s'en emparer ? Combien sont tourmentés de cet amour, sans être délivrés de l'indigence ! Ainsi en est-il des vastes et riches domaines, ainsi des honneurs, des dignités que l'on ambitionne : autre chose est de les désirer, autre chose est de s'en rendre maître. Une longue vie s'emploie à les aimer ; plus d'une fois, au moment même où l'on allait en jouir, la mort arrive et frappe de ses coups sans appel les espérances les plus voisines de la réalité. Bien moins laborieuse est la recherche de Dieu ; bien moins tardive est sa possession : dès qu'on l'aime, on le possède ; si on ne le possédait pas, on ne pourrait l'aimer. (*Serm.* 34.)

Pourquoi l'homme se fatigue-t-il en aimant ? Parce qu'il aime l'avarice. Le bien qu'il affectionne lui coûte peines sur peines : Dieu seul est le bien que l'on aime sans tourment. L'avarice impose les plus écrasants travaux, des dangers pleins de menaces, de cuisantes tribulations, et on lui obéit. Dans quel but ? On veut entasser des trésors, et se priver ainsi de toute sécurité. Avant d'être riche, on était tranquille ; après avoir rempli le coffre-fort, on redoute les voleurs ; on a de l'or en abondance, et l'on a perdu le sommeil. Oh ! que les exigences de l'avarice sont cruelles ! Dieu n'exige qu'une chose : c'est qu'on l'aime. A cette unique condition, on est certain d'être avec lui. Qui

l'a jamais aimé sans le posséder aussitôt, sans s'assurer sa puissante et intime protection? L'amour seul donne accès auprès de cette Majesté; il n'est pas besoin d'un intermédiaire pour se la rendre accessible : l'amour seul nous introduit en sa présence, et nous pénètre de cette présence même.

Quoi de plus doux qu'un pareil amour ? Ah ! la perfection de toutes nos œuvres, c'est la charité. Aussi doit-elle être le motif et le terme de nos progrès dans le chemin. Ce chemin une fois parcouru, nous trouverons en elle le repos. (*Tr.* 10. *Sur. l'Ép. de S. Jean.*)

XXVII

Dieu est souverainement aimable, parce qu'il est le souverain bien.

On ne peut aimer que ce qui est bon. Or, bonne est la terre avec ses montagnes élevées, ses collines modestes, ses plaines plus ou moins vastes ; bonne est une campagne agréable et fertile ; bonne est une maison dont les différentes parties, convenablement et largement ordonnées, sont inondées d'une douce lumière ; bons sont les corps doués de vie et de mouvement ; bon est un air calme et salubre ; bonne est une nourriture qui flatte le goût et fortifie la santé ; bonne est cette santé elle-même, quand elle n'éprouve ni douleur ni fatigue ; bon est le visage humain, s'il offre des traits bien proportionnés, s'il respire la joie, à travers de belles couleurs ; bon est le cœur d'un ami dévoué et fidèle; bon est tout homme juste ; bonnes sont les richesses, parce qu'elles rendent la vie facile ; bon est le ciel, avec la splendeur que lui donnent le soleil, la

lune et les étoiles; bons sont les Anges, si saintement obéissants; bonne est la parole qui sait instruire et avertir; bonne est une poésie au rythme harmonieux et aux pensées profondes. Toutes ces choses, et une foule d'autres encore, impossibles à énumérer, sont bonnes, et constituent des biens de différentes sortes. Ces choses, oublions-en les conditions diverses qui les font être bonnes, chacune en son genre, et fixons nos regards sur le bien sans condition, sur le bien qui ne relève d'aucun bien, et duquel, comme de leur source, découlent tous les biens : nous nous serons donné, autant qu'il est possible ici-bas, une vision de Dieu lui-même. Du reste, nous avons comme imprimée en nous l'idée de ce bien absolu : car elle sert de mesure à tous nos jugements relatifs au bien. C'est elle qui nous permet de juger qu'une chose est bonne, et qu'une autre est encore meilleure qu'elle ; c'est elle qui nous dicte nos préférences ainsi que nos réprobations. D'où il suit que, pour aimer Dieu, il faut l'aimer, non à titre de tel ou tel bien, mais comme é ant le bien même. Et ce bien par essence ne saurait devenir le bien de notre âme, que si, de l'idée, superficielle après tout, qu'elle s'en forme, elle passe à l'amour qui l'en pénètrera.

Ce bien par essence ne saurait être que Dieu. Bonne peut être une âme, bon est un Ange, bon est le ciel : mais Dieu n'est pas seulement bon, il est le bien. Dans cette expression, *âme bonne,* il y a deux termes, *âme* et *bonne ;* et ces deux termes disent deux choses distinctes à l'intelligence : d'une part, *l'existence de cette âme ;* d'autre part, une *perfection* qui rend cette âme bonne. Or, pour exister, cette âme n'a pu rien faire, puisque ce qui n'existe pas encore, n'agit point ; mais, pour devenir bonne, elle a dû recourir à un acte de sa

volonté. Sans doute, comme créature, la substance de cette âme est quelque chose de bon, de meilleur que la substance du corps qui lui est uni ; mais ce n'est pas cette bonté, ni cette supériorité de nature ou d'espèce qui fait dire d'une âme qu'elle est bonne. Autrement on n'aurait jamais le droit de lui reprocher d'être mauvaise, quand, détournant sa volonté de ses devoirs, elle se rend coupable de péché. Telle âme est dite bonne, si sa volonté est droite ; alors elle est digne d'éloges ; au contraire, telle âme est dite mauvaise, si sa volonté manque de rectitude ; alors elle ne mérite que le blâme; et c'est ainsi, par la volonté et non par la nature, que les âmes diffèrent entre elles, et qu'une même âme peut avec le temps différer d'elle-même, lorsque du bien sa volonté va au mal, ou lorsque du mal sa volonté va au bien.

Or, quand une âme agit pour devenir bonne, il est manifeste que, si elle ne se tourne point vers un bien autre qu'elle, son action restera sans effet. Il faut qu'elle se tourne vers un bien, puisque, dans l'hypothèse, c'est le bien qu'elle aime, qu'elle désire acquérir ; mais il faut qu'elle se tourne vers un bien qui ne puisse la trahir ; vers un bien dont la fidélité soit à toute épreuve ; vers un bien qui demeurera, non au dehors mais au dedans d'elle-même, et qui n'en sortira jamais si elle le veut ; vers un bien, en un mot, qui soit d'une nature spirituelle et immuable. Quel sera ce bien, si ce n'est Dieu ? Oh ! qu'elle l'aime donc, qu'elle s'y attache par le plus ardent amour, et la voilà bonne, la voilà bienheureuse ! Quelle honte ne serait-ce pas pour elle d'aimer tous les biens, excepté celui sans lequel rien de bon n'existerait ! (*L.* 8 *Trin.* c. 3.)

XXVIII

En Dieu seul est notre repos.

L'âme chrétienne ne peut se reposer que dans le bien qu'elle aime. Mais il lui est impossible de se reposer éternellement, si elle n'aime Dieu, qui seul est le bien éternel. C'est de ce repos sans fin, de ce spirituel sabbat des sabbats que la sanctification sera parfaite. (*Serm.* 33.)

Le sabbat, comme repos des travaux corporels, fut ordonné à l'ancien peuple de Dieu. Ce n'était que la figure du repos futur que l'Esprit-Saint donnera aux élus, et que les élus sanctifieront pendant toute l'éternité. Nulle part dans la Genèse on ne trouve une loi commandant de sanctifier les premiers jours de la semaine ; mais on y lit ces paroles : « Et Dieu sanctifia le septième jour. » Le repos est aimé des bons et des méchants : mais combien de cœurs ignorent le moyen de parvenir à ce repos aimé ! Les corps inanimés eux-mêmes tendent au repos par leur propre poids, comme y tendent les âmes par les affections qui les dominent. Les âmes ne vont à ce qu'elles aiment que pour s'y reposer, quand elles y sont parvenues. Sans doute, le long du chemin, certains charmes, en impressionnant le corps, arrêtent et captivent leur marche ; mais cette halte n'est pas éternelle ; elle n'est que de courte durée. Ces charmes ne font que les appesantir, et gêner leur naturel élan vers les biens supérieurs. Que si elles se complaisent en elles-mêmes, ce n'est point dans un bien immuable ; et d'ailleurs elles se rendent coupables d'orgueil, en se prenant pour ce qu'il y a de plus élevé,

tandis que Dieu est infiniment au-dessus d'elles. Un tel péché ne reste pas impuni, car « Dieu résiste aux superbes, et ne donne sa grâce qu'aux humbles. » (Jacq. 4.) Mais lorsqu'elles cherchent leur joie en Dieu, elles trouvent en lui le repos, vainement cherché ailleurs. Voilà pourquoi le psalmiste nous dit : « Plaisez-vous dans le Seigneur, et, ce que votre cœur demande, il vous l'accordera. » (Ps. 36.)

Or, pour que ce repos en Dieu acquière toute sa plénitude, il faut que, dans la charité déjà répandue en nous par le Saint-Esprit, nous attendions l'arrivée du septième jour, de ce jour éternel où, toutes nos bonnes œuvres cessant, nous n'aurons qu'à chanter les gloires du Seigneur. Et, parce que, maintenant, nous ne pouvons travailler au bien qu'avec l'aide et les dons de Dieu, que si Dieu opère en nous le vouloir et le faire (Philipp. 2.), nous ne pourrons également nous reposer de ce travail que lorsque Dieu nous mettra pour l'éternité en possession du véritable et parfait sabbat. C'est ce qui explique pourquoi il est dit du Créateur : « Après avoir achevé tous ces ouvrages excellents, il se reposa, le septième jour, de tout ce qu'il avait créé. (*Gen.* 1. et 2.) Ce repos divin est la figure et la promesse de celui dont nous jouirons au ciel, après avoir achevé nos bonnes œuvres d'ici-bas. Et de même que, sur la terre, Dieu fait en nous le bien que nous accomplissons ; de même que ce bien est un fruit de sa grâce : ainsi, lorsque nous nous reposerons, Dieu se reposera en nous, et notre repos sera le bienfait éternel de son éternel amour. (*Lettre.* 55. *n.* 18 *et* 19.)

XXIX

Puissance de la charité.

« La charité est forte comme la mort. » (Cant. 8.) La force de la charité ne pouvait être décrite en termes plus magnifiques. Qui peut, en effet, résister à la mort? On résiste au feu, à l'eau, au fer ; on résiste aux puissances et aux rois de la terre : la mort se présente pour ne frapper qu'un coup ; et ce coup est irrésistible. Rien donc n'est plus fort que la mort. Voilà pourquoi la charité lui a été comparée, et pourquoi il est écrit « qu'elle est forte comme la mort. » Car elle détruit ce que nous sommes, pour que nous devenions ce que nous ne sommes pas ; elle nous impose une sorte de mort, pour nous ressusciter ensuite à une nouvelle vie. C'est de cette mort qu'il est écrit : Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde. » (Galat. 6.) Et encore : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ. » (Coloss. 3.)

Oh ! quelle est grande la puissance de la charité! Lorsque, en raison de quelque nécessité, il nous est impossible d'accomplir un commandement de Dieu, nous n'avons qu'à aimer ceux qui le pratiquent, et en eux nous le pratiquons nous-mêmes. La charité fait tout notre mérite : sans elle tout ce que nous possédons d'ailleurs ne nous sert absolument de rien. Au contraire, avec elle, le moindre verre d'eau froide donné au pauvre qui a soif recevra la vie éternelle pour récompense. (*Disc. sur le Ps.* 121. *Passim.*)

La charité est une force invincible. Sa flamme ne se laisse éteindre ni par les flots du siècle, ni par les

torrents de la tentation. Pour détruire, la mort triomphe de tout avec une violence extrême; pour sauver, la charité se montre non moins violente et renverse les plus formidables obstacles. Que de cœurs lui doivent d'être morts au péché et aux passions mondaines, et d'avoir vécu de Dieu seul ! Et quelles honteuses défaites n'a-t-elle pas fait subir aux efforts des persécuteurs contre les martyrs, contre ces fidèles de tout âge et de toute condition qu'elle animait de son feu véritable, et qu'elle rendait insensibles aux tourments, après les avoir rendus insensibles à toute vaine gloire! Par la charité, ces vaillants athlètes du Christ ont vaincu leurs bourreaux ; ils ont vaincu même les pleurs et les supplications, bien autrement terribles de leurs parents et de leurs amis. Combien ont affronté les tortures malgré le désespoir de leurs enfants et de leurs épouses, qui les conjuraient, les uns de ne point les laisser orphelins, les autres de ne point les livrer au veuvage! Et combien d'enfants et d'épouses ont aussi versé leur sang pour la foi, sans vouloir écouter les douleurs et le deuil d'un père ou d'un époux ! Ce sont là des faits constants. Les larmes les plus abondantes, les plus impétueuses dans leurs cours, ont été incapables d'éteindre, dans tous ces illustres martyrs, l'ardeur de la charité. Telle est la puissance de cette vertu. D'elle on doit dire ce que le Prophète disait de Sion : « La paix soit dans votre force, et l'abondance dans vos tours. » (Ps. 121.) [*Disc. sur le* Ps. 47. *n.* 13.]

XXX

Le véritable ami de Dieu s'applique à le faire aimer de tous.

Il est impossible à qui aime Dieu de ne point s'aimer lui-même, et, d'ailleurs, nul n'a pour lui-même un véritable amour que s'il aime Dieu. N'est-ce pas s'aimer que de travailler à la conquête du souverain Bien ? Et, si ce souverain Bien n'est autre que Dieu, n'est-il pas manifeste qu'aimer Dieu, c'est s'aimer soi-même ? Mais, entre les hommes, ne doit-il pas exister aussi un lien d'amour ? Ce lien est tellement obligatoire que le plus sûr degré pour s'élever à l'amour de Dieu est l'amour même de l'homme pour ses semblables.

Rappelons-nous donc le second commandement que proclama Notre-Seigneur, quand il fut interrogé sur les préceptes de la vie. Il ne se contenta pas d'en énoncer un seul, sachant bien la différence qui sépare Dieu de l'homme, le Créateur de la créature faite à son image. Notre-Seigneur énonça donc ce second précepte : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Quand il s'agit de nous aimer nous-mêmes, nous n'accomplissons ce devoir comme il convient, qu'en aimant Dieu plus que nous. Dès lors, ce que nous faisons pour nous, nous sommes obligés de le faire pour le prochain, en l'aimant de manière qu'il aime Dieu, lui aussi, d'un amour parfait. Nous ne l'aimerions pas comme nous-mêmes, si nous ne le portions pas au bien qui est l'objet de notre propre poursuite, d'autant plus que la nature infinie de ce bien le rend, sans diminution aucune, accessible à tous ceux qui, avec nous et sous notre

conduite, s'efforceraient de l'acquérir. (*L.* 1. *Mœurs de l'Égl. cath. c.* 26.)

« Glorifiez avec moi le Seigneur. » (Ps. 33.) Oui, quiconque fait partie du Corps du Christ doit inspirer à tous le désir de publier les grandeurs de Dieu. Ce zèle est la preuve que la divine charité habite dans son cœur, car il aime Dieu, sans vouloir, par envie, se réserver à lui seul cet amour. L'amour charnel est nécessairement accompagné d'une jalousie mortelle. Il n'en est pas ainsi de l'amour qui a pour objet la divine Sagesse. Nous la verrons face à face ; tous nous la contemplerons, et nul n'en concevra le moindre sentiment jaloux. A tous elle se manifestera dans toute sa splendeur, et tous se transformeront chastement en elle, sans qu'elle-même se transforme en eux. Elle est la Vérité, elle est Dieu immuable, elle est le Verbe qui a fait toutes choses, et elle possède ceux qui l'aiment. Mais que dit chacun de ses amis ? « Glorifiez avec moi le Seigneur. » Je ne veux pas être seul à célébrer son nom, seul à l'aimer, seul à jouir de ses embrassements. La Sagesse divine est d'une telle étendue que toutes les âmes peuvent également l'embrasser et goûter ses inénarrables délices.

Qu'ils rougissent ceux dont l'amour pour Dieu se montre égoïste ! Échauffons cet amour en nous, et crions à tous nos frères : « Glorifiez avec moi le Seigneur. » Telle est la ferveur qui doit nous embraser. Amis du Christ Jésus, entraînons à l'aimer les cœurs qui nous sont unis par quelque lien de voisinage, de parenté, ou de vie commune. Dans ce but, n'épargnons ni exhortations, ni patience, ni prières ; s'il le faut, apprenons à discuter la vérité de ce devoir, et à exposer ses graves motifs, toujours avec mansuétude et douceur.

Que tous glorifient donc le Seigneur avec nous ; que la charité nous donne à tous une seule et même voix pour exalter la gloire de son nom ! (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 33. *n.* 6. *et* 7.)

DÉCEMBRE

DE LA GLOIRE CÉLESTE

I

Ce monde, regardons-le comme un désert, et soupirons sans cesse après la céleste patrie qui nous est promise.

Nous avons été tirés de l'Égypte du péché, où nous vivions esclaves du Pharaon infernal, condamnés à ne désirer que la terre et à ne façonner que l'argile, au prix de mille fatigues et de mille douleurs. Voilà pourquoi le Christ, en nous voyant courbés sous un travail aussi pénible que vulgaire, nous a fait entendre ce cri de compassion : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés. » Alors, sous sa conduite, nous avons traversé la mer Rouge, traversé l'eau baptismale rougie du sang de ce Libérateur, et nous y avons vu périr les ennemis, c'est-à-dire, les péchés qui étaient à notre poursuite. Où sommes-nous donc maintenant? Est-ce dans la terre promise, dans l'éternel royaume du ciel? Pas encore. Nous sommes dans le désert, et nous habitons sous la tente.

N'est-ce pas sous la tente qu'on habite, quand on se sent étranger en ce monde? Impossible ici-bas de ne

point se regarder comme voyageur, quand on se surprend soupirer après la patrie. En vérité, ce monde n'est pour nous qu'un désert, qui manque d'eau pour étancher notre soif. Mais courage! « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » (Matth. 5.) D'ailleurs, nous pouvons, dans le désert même, calmer notre soif avec l'eau qui a miraculeusement jailli du rocher. Quel est ce rocher? Le Christ. La verge l'a frappé pour qu'il en sortit de l'eau, et elle l'a frappé à deux reprises, car deux bois distincts ont formé la croix. Dans le Christ, toutes ces anciennes figures ont reçu leur réalisation. (*Tr.* 28. *sur l'Év. de S. Jean.*)

Ce que le désert fut pour le peuple d'Israël, ce monde l'est à son tour pour les fidèles en quête de la patrie. A la recherche de la terre promise, Israël était encore voyageur; mais Dieu le conduisait et l'empêcha de s'égarer. Ses ordres divins lui tracèrent la voie. Israël mit quarante ans à parcourir une distance qui ne demande, pour être franchie, qu'un très-petit nombre de journées et de haltes. C'est que Dieu, par ce retard, voulait l'exercer à une patiente espérance ; ce retard n'était pas un abandon. Ainsi pour la patrie que Dieu nous promet. Ce sera un séjour d'ineffables délices; mais, avant d'en jouir, il importe que nous soyons exercés et instruits, pendant un certain temps, par les fatigues de la route, par les épreuves de la vie présente. (*Tr.* 7. *sur l'Ép. de S. Jean.*)

Ce monde est véritablement un désert pour tout chrétien baptisé qui comprend bien la grâce qu'il a reçue. Si, à ses yeux, les sacrements ne sont pas seulement des signes extérieurs, s'ils produisent dans son

cœur leur effet spirituel, le chrétien sera convaincu qu'il vit maintenant en exil, et qu'il doit désirer de vivre enfin dans sa patrie. Or, désirer, c'est se nourrir d'espérance. « Car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance. L'espérance dont l'objet serait visible, ne serait plus une espérance : comment espérer ce qu'on voit déjà ? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons par la patience. » (Rom. 8.) Cette patience, dans la traversée du désert, nous fait attendre la patrie. Le voyageur qui se croirait déjà dans la patrie, n'y arriverait jamais : il resterait en route. Pour n'y point rester, il a besoin d'aspirer à la patrie, et de ne pas s'écarter du vrai chemin. Sur ce chemin, en effet, les tentations abondent, et c'est après le baptême qu'elles se présentent.

Les Égyptiens qui poursuivirent les Hébreux à leur sortie d'Égypte, ne furent pas leurs seuls ennemis. D'autres, dans le désert, essayèrent d'arrêter leur marche; mais ils furent vaincus. De même, le baptisé n'est pas seulement poursuivi, quoique en vain, par sa vie d'autrefois, par ses anciens péchés et par le démon à leur tête : en suivant la voie qu'indiquent à son cœur régénéré les promesses divines, il rencontre des hostilités dont le but est de l'éloigner de cette voie salutaire, et de le ramener aux plaisirs corrupteurs du monde. Qu'il prenne garde alors, et qu'il se fortifie dans l'espérance du ciel, pour résister victorieusement à ces suggestions perfides, et pouvoir ensuite continuer sa marche vers l'éternel royaume qui lui es destiné. (*Serm.* 4.)

II

Les amertumes de cette vie mortelle doivent tourner tous nos désirs vers la patrie du ciel.

« Au jour de ma tribulation, j'ai crié vers vous. » (Ps. 85.) Ce jour n'est autre que le temps de cette vie, et ce temps n'est rempli que de tribulations pour le chrétien, même quand tout prospère autour de lui. De quelque abondance qu'il jouisse sur la terre, il n'habite pas la patrie qu'il appelle de tous ses vœux : il en est encore exilé, loin, bien loin du Dieu de son bonheur. Voilà pourquoi l'exil ne cesse jamais de lui être amer : ce n'est pour lui qu'une longue tribulation. Quand cessera-t-elle ? Lorsqu'il sera parvenu enfin au terme béni de son pèlerinage ; lorsque, dans la patrie, il pourra dire au Seigneur : « La joie que l'on éprouve à votre droite, durera sans fin. » Alors plus de douleurs et de gémissements : ce sera l'éternelle louange, l'éternelle vision, l'éternel et infatigable amour de Dieu.

Non, point de béatitude pour nous, tant que le ciel ne nous comptera pas parmi ses habitants. En vain posséderions-nous richesses sur richesses : elles périront toutes jusqu'à la dernière, et leur caducité nous inspirera des craintes inconnues à notre pauvreté d'auparavant. D'ailleurs serions-nous assurés de ne jamais les perdre ; Dieu lui-même nous dirait-il d'en haut : Éternels, vous vivrez éternellement au milieu de ces biens, mais vous ne verrez pas ma face : quel est celui d'entre nous qui, prenant conseil de l'esprit, non de la chair, trouverait dans ces biens le moindre

attrait ? Il faudrait, pour ne demander rien de plus, n'avoir pas même commencé à connaître et à aimer Dieu. Oh ! arrière ces biens séducteurs, arrière ces mensonges et ces vanités qui osent, avec une sacrilège ironie, nous dire chaque jour : « Où est votre Dieu ? » (Ps. 41.) Replions notre âme sur elle-même, et que les larmes, les déceptions et les misères qui remplissent le siècle, tournent notre cœur tout entier vers le Dieu qui réjouit, qui console, et qui béatifie. En dehors de lui, tout ce que l'on possède se change en amertume, et que nous importent ses dons, s'il ne se donne pas lui-même? (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 11.)

Puissent donc nos âmes concevoir quelque désir de l'ineffable gloire céleste ! Puissent-elles comprendre pourquoi elles gémissent si souvent ici-bas ! Puissent-elles sentir le poids de leur exil, cesser d'aimer le monde, et, par de pieux élans, frapper à la porte de cette félicité céleste où Dieu nous convie ! Le désir, n'est-ce pas la profondeur du cœur ? Et n'arriverons-nous pas à la possession de Dieu, si nous savons donner toute l'extension possible au désir de le posséder ? Pourquoi les saintes Écritures, les assemblées du peuple chrétien, la célébration des divins mystères, les sacrements, les hymnes sacrées, sinon pour allumer ce désir en nous, et avec sa flamme dilater nos cœurs, jusqu'à les rendre capables un jour de cette plénitude infinie que l'œil n'a point vue, ni l'oreille entendue, et dont la pensée humaine ne peut concevoir le prix. (*Tr.* 40. *sur l'Évang. de S. Jean.*)

III

Comment il faut traverser la mer dangereuse de ce siècle, pour arriver au port du bonheur éternel.

Courage ! nous sommes encore sur mer; supportons les labeurs de la route, gardons-nous de les aimer, et avançons rapidement vers la patrie. Il n'existe aucun motif de nous attarder : le siècle n'offre rien qui puisse mériter notre amour. Aimer un père, une mère, une épouse, des enfants, ou tout autre bien terrestre, d'une manière exclusive, souveraine, c'est se condamner à de grandes douleurs, ou, tout au moins, à de profondes et vives sollicitudes. Dégageons notre cœur de la tyrannie de ces affections, si légitimes qu'elles soient. Il vaut mieux se hâter vers les choses éternelles que de s'exposer, en restant en route, à être surpris par la tempête et submergé par les flots. La mer de ce siècle est orageuse : pour la traverser, faisons nos provisions ; prenons pour navire la foi au Christ crucifié ; armons-le de l'ancre des saintes espérances ; manœuvrons-le avec les cordes des diverses vertus ; attachons à ses vergues les voiles de la charité ; appelons à son aide le souffle favorable du Verbe de Dieu, et tenons sa sentine vide de tout péché. Oh ! débarrassons-le de tout ce qui arrêterait sa course, en travaillant de nos mains, aussi parfaitement que possible, afin que nos bonnes œuvres lui impriment une heureuse direction à travers l'océan ténébreux de ce monde ! Soyons fidèles à ces paroles du psalmiste : « Durant la nuit

j'ai élevé mes mains vers le Seigneur, et je n'ai pas été trompé. » (Ps. 76.)

Malgré tous ses dangers, ne redoutons pas à l'excès la grande mer qui s'appelle le siècle, et dont les puissances ennemies soulèvent le courroux. Que de Saints déjà, pleins d'une divine confiance, en ont méprisé les vagues furieuses! Ils les ont foulées aux pieds; oui, ils ont marché sur elles sans rien craindre; et, avec la grâce du Christ, au doux chant de l'Alleluia, ils sont entrés triomphalement dans l'éternel et bienheureux port du salut. Sans doute, lorsque le vent des persécutions cesse, il s'en élève parfois un autre non moins violent, celui des passions, qui en pleine mer ballotte fortement le navire de la foi. Que faire alors, si ce n'est de crier comme Pierre : « Seigneur, sauvez-moi. » Et le Seigneur, étendant la main sur nous, ne permettra pas notre perte, lui qui a daigné, pour notre délivrance, marcher sur les eaux de nos iniquités. (Matth. 14.)

L'apôtre saint Paul non seulement nous montre le navire qu'il faut prendre : il s'y embarque lui-même, et nous exhorte tous à le suivre. Quand il a dit : « Sachons nous contenter de la nourriture et du vêtement, » (1. Tim. 6.) n'indique-t-il pas les provisions qui doivent nous suffire pour le voyage ? Lorsqu'il s'écrie : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » (Gal. 6.) que fait-il ? Il monte sur le navire. Et lorsque, s'adressant aux élus de Dieu, il leur commande de « se revêtir de bonté, d'humilité, de patience, de douceur, » (Coloss. 3.) ne s'occupe-t-il pas de tendre les cordages? Mais voici qu'il élève l'amour au-dessus de la foi et de l'espérance : (1. Cor. 13.) n'est-ce point là

déployer la grande voile ? Pourquoi souhaite-t-il « que le Verbe de Dieu se répande en nous avec abondance, » (Coloss. 3.), sinon pour invoquer le vrai vent favorable ? Entendons-le encore nous dire : « Pendant que nous en avons le temps, faisons du bien à tous; » (Gal. 6.) « Travaillez de vos propres mains : » (1. Thess. 4.) ces paroles ne nous excitent-elles pas à vider la sentine ? Et les suivantes : « Vous avez été sauvés par la grâce, » (Éph. 2.) n'invoquent-elles pas la protection du ciel ? Est-ce tout ? Ah ! nous avons besoin en route de nous encourager par de saints cantiques : eh bien, « chantez dans vos cœurs des psaumes et des hymnes au Seigneur. » (Éph. 5.) Nous avons besoin que l'ancre du salut soit jetée au plus profond de nos âmes croyantes : eh bien : « Vous êtes déjà sauvés en espérance. » (Rom. 8.) Nous avons besoin de ne pas oublier le port où il faut aborder : eh bien, « la Jérusalem d'en haut est libre, c'est elle qui est notre mère. » (Gal. 4.) Mais que signifie ce cri soudain : « O mort, où est ta victoire ? Grâces à Dieu, nous avons triomphé par Jésus-Christ Notre-Seigneur ? » (1. Cor. 15.) Ah ! nous voilà délivrés de la mer et de ses périls ! Nous voilà reposant en paix dans notre véritable patrie ! — O grand apôtre, ô excellent Nautonier, ô Maître, ô Docteur merveilleux ! Ce que vous nous enseignez, vous l'avez mis vous-même en pratique. Aussi avec quelle sûreté, avec quelle rapidité n'êtes-vous pas arrivé au port, en suivant le premier vos propres leçons ! (*Tr. sur le Cant. nouv. c. 2.*)

IV

Encore captifs dans Babylone, tournons sans cesse nos regards vers la Jérusalem céleste.

Au temps de la captivité du peuple juif à Babylone, les deux prophètes Aggée et Zacharie annonçaient que cette épreuve aurait bientôt un terme, et que Jérusalem serait relevée de ses ruines. C'était là une grande consolation pour ce peuple malheureux, soumis loin de sa patrie au joug de rois étrangers; et c'était là aussi pour nous une mystérieuse figure de cette vie à venir dont nous jouirons auprès de Dieu, notre Roi et Père, après la captivité de la vie présente. Alors nous verrons, restaurée dans le Christ, cette grande Jérusalem, loin de laquelle nous gémissons maintenant sous le poids de notre corps mortel, et nous y goûterons avec une pleine liberté, en qualité de citoyens, une joie infinie, si toutefois nous avons su ici-bas supporter les tristesses de l'exil.

Ici-bas, en effet, « jusqu'à ce que nous soyons séparés de notre corps, nous vivons exilés loin du Seigneur. » (2. Cor. 5.) Oh ! quand arriverons-nous dans son Royaume ? Quand est-ce que notre rédemption deviendra complète ? Ce sera orsque nous triompherons des hostilités désormais impuissantes du démon ; « lorsque la mort sera frappée de mort elle-même selon ce qui est écrit : La mort a été absorbée dans sa victoire. O mort, où est ta force ? où est ton aiguillon ? » (1. Cor. 15.) Qui ne soupirerait donc après l'heureux jour où la mort perdra toute sa puis-

sance, elle qui actuellement ne cesse de nous combattre et de nous écraser sous tant de douleurs, en faisant servir à ses desseins l'inconstance des choses et la fragilité de notre chair ? Et voilà que tous les jours nous avons à lutter contre la peine et contre le plaisir. Quel tourment, lors même que nous ne cédons pas ! Quelle crainte, d'ailleurs, de finir par succomber ! Et s'il s'agit de repousser le plaisir, au prix de quels efforts ne faut-il pas acheter le succès ! Toutes ces mortalités nous attaquent sans trêve aucune : elles ne mourront qu'à la résurrection des morts. Mais ayons confiance ! Aggée et Zacharie relèvent notre courage : ils chantent notre délivrance future. Si ce qu'ils ont chanté pour le peuple juif s'est accompli, ce qui est chanté pour le peuple chrétien ne s'accomplirait point ! Gardons-nous d'en douter. Seulement, veillons sur notre conduite d'étrangers et de captifs. N'aimons pas Babylone, de peur d'oublier Jérusalem. A Babylone notre corps, à Jérusalem notre cœur tout entier ! (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 4.)

Il est temps de concevoir pour la captivité de Babylone un profond dégoût, et de s'enthousiasmer pour Jérusalem, notre mère céleste. Toute rayonnante de joie, elle se présente à notre pensée, et nous conjure de vouloir la vie, et de désirer ces jours heureux que la terre n'a jamais connus et ne connaîtra jamais. Dans ce monde les jours se dissipent comme la fumée ; ils ne s'élèvent que pour s'évanouir ; leurs progrès les diminuent, leur croissance les amoindrit. Ah ! si jusqu'ici nous avons vécu dans le péché, si jusqu'ici nos jours ont été mauvais, commençons à exister pour Dieu. Une telle existence n'a point pour mesure les années qui ne se multiplient que pour finir, en se précipitant

tour à tour dans l'abîme de la mort. Une telle existence dure éternellement; les jours y sont tous heureux, tous pénétrés de la vie véritablement vivante, tous affranchis des tourments de la faim et de la soif, parce qu'ils ont la vision pour nourriture, et la sagesse pour breuvage. Maintenant nous bénissons le Seigneur par la foi dans le sein de son Église. Mais, une fois introduits dans les splendeurs de la claire vue, des torrents de délices jailliront sur nous des sources d'Israël. (*Serm.* 216.)

O paix admirable que nous verrons en Dieu ! O bonheur qui nous égalera saintement aux Anges ! O vision, ô extatique spectacle ! Que sont à côté de ces magnificences les beautés de Babylone ? Fuyons leurs consolations stériles; n'en soyons jamais captifs; n'aspirons qu'aux joies des âmes libres. (*Disc. sur le Ps.* 136. *n.* 5.)

V

Assis sur le bord des fleuves de Babylone, ne cessons de pleurer au souvenir de Sion.

« Sur le bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré au souvenir de Sion. » (Ps. 136.) Les fleuves de Babylone, ce sont tous ces biens passagers que l'on aime en ce monde.

Tel aime, par exemple, l'agriculture; il veut s'y enrichir ; il y applique ses soins ; il y cherche son bonheur. S'il examine la fin de ses actes, il verra que ses affections n'ont pour objet qu'un fleuve de Babylone, dont les eaux passent sans retour et sont loin de valoir les biens solides de l'immuable Jérusalem céleste.

Tel autre se passionne pour le métier des armes. Pourquoi ? Parce que, dit-il, c'est un métier glorieux : le paysan redoute le soldat ; en temps de guerre, il lui obéit, il tremble en sa présence. — L'insensé ! il se précipite dans un autre fleuve de Babylone, plus tumultueux encore et plus dévorant que le premier. Ce qu'il ambitionne, c'est d'inspirer de la crainte à un plus petit que soi : qu'il craigne plutôt Celui qui est plus grand ! Ce plus petit qui le craint, peut tout à coup devenir plus grand que lui ; mais ce plus grand qu'il doit craindre, ne sera jamais plus petit.

Quelle belle chose, s'écrie un autre, que d'être avocat, avec la puissance que donne la parole ! Il est vraiment beau de voir le client suspendu aux lèvres de son défenseur, et se demandant avec anxiété si c'est le gain ou la perte de son procès, si c'est la mort ou la vie, si c'est la ruine ou le salut qui en sortira. — Avocat, tu parais ne pas savoir, toi aussi, où ton ambition t'a jeté. C'est encore là un fleuve de Babylone. Le bruit de ses eaux retentit au loin, parce qu'elles frappent le roc avec fracas. Mais remarque comme elles coulent, comme elles s'enfuient : prends donc garde qu'elles ne t'entraînent.

Pour moi, déclare un quatrième, je ne vois pas de plus utile occupation que de naviguer, de trafiquer, de visiter des pays nombreux pour en accaparer les riches produits. Pendant ces voyages, on ne dépend d'aucun chef de cité ; on nourrit son esprit d'une foule de connaissances concernant le commerce ou les institutions des peuples ; enfin on retourne chez soi après avoir réalisé d'importants bénéfices, et on jouit tranquillement de sa fortune. — Autre fleuve de Babylone. A quel chiffre cet intrépide navigateur arrêtera-t-il ses

bénéfices ? Est-il certain de retourner au pays natal, et d'y posséder en paix ses richesses acquises ? La crainte de les perdre ne sera-t-elle pas en proportion de leur valeur ? Un seul naufrage peut, au retour, les anéantir, et alors, dans ce fleuve de Babylone, leur possesseur aura de quoi déplorer l'aveuglement qui l'a empêché de s'asseoir sur ses bords et d'y pleurer au souvenir de Sion.

Il en est heureusement, parmi les chrétiens, qui comprennent mieux leur captivité : ils voient la vanité des désirs mondains, et le danger des convoitises qui, de toutes parts, s'emparent des hommes, pour les traîner et les livrer aux caprices de la mer. Aussi, au lieu de se jeter dans le courant des fleuves de Babylone, ils s'assoient, ils s'humilient sur leurs rives et ils pleurent le malheur de ceux que le courant emporte ; ils pleurent aussi les péchés qu'ils ont commis eux-mêmes, et qui leur ont mérité d'être réduits en captivité. « Sur les bords des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis, et nous avons pleuré au souvenir de Sion. » O sainte Sion où tout demeure, où rien ne s'évanouit ! Qui nous a précipités dans ce torrent d'infortune ? Ah ! pourquoi avons-nous abandonné ton Fondateur, ô Sion ; pourquoi avons-nous mérité d'être chassés de ton sein ? Oh ! comme ils sont rapides et pleins de perfidie, ces fleuves qui nous entourent ! Oh ! qu'ils sont rares ceux qui, pour échapper au naufrage, parviennent à saisir le bois sauveur.

Ils sont rares, parce qu'il en est peu qui sachent vivre humblement dans la captivité ; peu qui consentent à s'asseoir sur les bords des fleuves de Babylone ; peu qui soient assez prudents pour ne pas se jeter au milieu de leurs flots ; peu qui aient assez de sagesse pour ne

pas s'enorgueillir des tristesses elles-mêmes de leur exil. Ah ! restons assis sur les bords : le courant n'offre aucune solidité. Humiliés sur les bords, nous défierons le courant de nous submerger. Si nous y entrons, malheur à nous ! de la surface nous serons bientôt entraînés jusqu'au fond. Encore une fois, restons assis, humilions-nous sur les bords, et n'y parlons pas comme si nous étions dans Jérusalem. Nous y serons un jour, et là, « dans ses parvis, nous nous tiendrons debout sur nos pieds ; » (Ps. 121.) là, nous nous relèverons des abaissements de la pénitence que nous aurons pratiqués dans Babylone ; nous serons consolés des larmes que nous aurons versées sur les bords de ses fleuves, au souvenir de Sion.

Au souvenir de Sion : car il y a larmes et larmes. Maudites sont celles qu'un grand nombre répandent parce que Babylone ne leur donne pas les joies qu'ils en attendaient. Se réjouir de l'or que l'on a gagné, pleurer l'or que l'on a perdu, c'est ce que font les amis de Babylone. Autres sont les pleurs qu'excite le souvenir de Sion ; et ces pleurs ne cessent point, même au milieu des jouissances que Babylone peut fournir. Que chacun examine donc la nature du bonheur qui a transporté son âme, qui l'a comme enflé d'allégresse, qui l'a élevé au-dessus de lui-même, et lui a fait dire : Je suis heureux ! Ce bonheur doit-il avoir un terme, sa durée n'est-elle que passagère, chaque jour le voit-il s'écouler : ce bonheur n'est qu'un fleuve de Babylone, sur les bords duquel il n'y a qu'à s'asseoir pour pleurer, si toutefois l'on se souvient de Sion. (*Disc. sur le Ps.* 136. *n.* 2. *et suiv.*)

VI

Les larmes que fait répandre le désir du ciel, trouvent leur consolation dans l'espérance et les promesses de Jésus-Christ.

« Le juste se réjouira dans le Seigneur; il mettra en lui son espérance, et les cœurs droits seront glorifiés. » (Ps. 73.) Le Seigneur est invisible pour nous : comment donc nous réjouir en lui ? Sa vision nous est promise ; mais, tant que nous voyagerons sur cette terre, nous vivrons loin du Seigneur; nous serons privés de ses clartés; nous ne le connaîtrons qu'à travers les obscurités de la foi. Bien que nous soyons les enfants de Dieu, « ce que nous deviendrons un jour à ce titre ne paraît pas encore. Nous savons que, lorsque le Fils viendra dans sa gloire, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1. Jean, 3.) Alors, grande sera notre félicité, pleine et parfaite notre joie! Nous cesserons d'être allaités par l'espérance, pour être nourris par la réalité!

Et cependant, dès cette vie même, ne laissons pas que de nous réjouir dans le Seigneur. L'espérance, quand elle est certaine, ne procure pas une médiocre joie. Telle est la nôtre, bien différente en cela de l'espérance qui court après les biens du temps, après des biens qu'elle aime et qu'elle ne possède pas encore, mais qui, une fois possédés, et mieux connus, ne lui inspireront que lassitude et que dégoût. Au contraire, le Dieu de notre espérance, le Dieu absent que nous aimons, ne perdra rien à nos yeux, quand nous jouirons de sa présence. Si haute que soit l'idée que notre

esprit se forme de ce souverain Bien, elle reste toujours fort au-dessous de la vérité; aussi la possession de ce Bien suprême nous remplira-t-elle d'une joie infiniment supérieure à toute attente. Nous l'aimons maintenant, sans le voir : combien plus l'aimerons-nous, quand nous le verrons! Si donc nous l'aimons maintenant en espérance, il nous est possible maintenant de nous réjouir en lui, car notre espérance ne sera point confondue. « Le juste se réjouira dans le Seigneur : » et, comme il ne le voit pas encore, « c'est en lui qu'il espérera. » (*Serm.* 21.)

Bienheureux ceux qui, parvenus à la vision céleste, n'ont plus à espérer, et dont l'unique soin est de louer Dieu! Ils n'ont plus besoin, pour vivre, de demander à la terre, au prix des plus pénibles labeurs, leur nourriture de chaque jour : au ciel, ces labeurs ici-bas nécessaires sont entièrement inconnus. Au ciel, il n'y a ni vol, ni rapine, ni adultère : ce sont là des œuvres iniques qui ne sauraient s'accomplir dans le séjour de toute sainteté. Au ciel, point d'affamés à soulager; point de pauvres à vêtir; point d'étrangers sans asile à recevoir; point de malades à visiter; point d'ennemis à réconcilier; point de morts à ensevelir : ce sont là des œuvres de miséricorde; on ne saurait les exercer dans une patrie qui est affranchie de toute misère. O béatitude que nous habiterons nous-mêmes, après l'avoir espérée! Ah! soupirons après elle; gémissons d'avoir encore à la poursuivre de nos désirs.

Et que sommes-nous pour y être admis un jour? Nous ne sommes que des mortels misérables, précipités de notre gloire primitive dans l'abjection; nous ne sommes que cendre et que poussière. Mais Celui qui

nous a promis le ciel est le Tout-Puissant. Ne pourra-t-il pas faire de l'homme un Ange, lui qui de rien a fait l'homme? Et d'ailleurs, Dieu n'a-t-il pour l'homme que du mépris, lui qui, pour l'homme, a voulu que son Fils unique fût mis à mort? Quel témoignage plus éclatant d'amour et plus consolant notre espérance peut-elle réclamer? Que notre fragilité humaine se relève donc; qu'elle ne perde point courage; qu'elle n'aille pas s'égarer, se briser dans le désespoir; non, qu'elle ne regarde pas le ciel comme inaccessible pour elle. N'est-ce pas Dieu qui le lui a promis, qui est descendu sur la terre pour lui faire en personne cette promesse? Oh! que cette fragilité n'oublie jamais que, si ce Dieu est venu la visiter ici-bas, c'est afin, par sa mort dans le temps, de lui mériter de vivre dans l'éternité. (*Disc. sur le Ps.* 148. *n.* 8.)

En attendant, consolons-nous de l'exil par la certitude de nos espérances; répétons souvent ces paroles du psalmiste: « Je suis certain de voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » (Ps. 26.) Espérons cette terre, qui ne connaît que la vie; espérons-la avec un cœur détaché de la terre des morts que nous traversons, avec un cœur qui ne soit pas mort lui-même, avec un cœur tout céleste et déjà tout vivant. Disons sans cesse, dans le transport de notre ardeur et de notre joie: « Seigneur, vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. » (Ps. 141.) [*Serm.* 216.]

VII

En attendant la vie bienheureuse, usons avec tempérance des biens de ce monde, et supportons-en patiemment les maux.

Deux vertus nous sont recommandées dans cette vie de travail et de peine : la tempérance et la patience. L'une nous fait user avec modération des biens de ce monde; l'autre nous fait supporter les maux que nous y rencontrons. Toutes les deux purifient l'âme et la rendent capable de communiquer avec la Divinité. Pour subjuguer nos passions et en réprimer les attraits, pour résister aux charmes trompeurs des prétendus biens de la terre, nous avons besoin de la tempérance. A son école, nous apprenons à nous méfier des prospérités du siècle, et à persévérer dans la recherche du bonheur qui n'aura point de fin. De son côté, la patience nous fortifie contre les infortunes si nombreuses de cette vie : de sorte que, dans l'abondance des joies, comme en celle des afflictions terrestres, nous attendons que le Seigneur nous donne enfin les biens véritables, et nous affranchisse des véritables maux. (*Serm.* 38.)

Quiconque suit la voie chrétienne ne doit pas se promettre les prospérités du siècle. C'est à travers les souffrances que Jésus-Christ a marché; mais ses promesses sont magnifiques, suivons-le donc. Seulement, au lieu de prendre garde au chemin qu'il faut parcourir, fixons toute notre pensée sur le terme où il aboutit. Nous aurons en route bien des fatigues à supporter; mais ces fatigues passagères nous conduiront à des joies éternelles. Pour soutenir nos

pénibles efforts, souvenons-nous de la récompense. L'ouvrier laisserait là le travail de la vigne, s'il n'avait en vue le salaire qu'il doit recevoir. Oh ! en considérant ce que le Maître de la vigne nous destine, combien nos labeurs nous paraîtront peu de chose ! Nous irons même jusqu'à les regarder comme indignes du prix dont ils seront payés. Quoi ! une récompense si riche pour un si pauvre travail ! En bonne justice, il faudrait un travail éternel pour mériter un éternel repos ; il faudrait d'éternelles souffrances pour jouir d'une éternelle félicité : mais alors, quand arriverions-nous au bonheur qui ne finit jamais ? Voilà pourquoi le temps de nos épreuves a dû être abrégé, afin qu'il nous fût possible de parvenir à la paix qui dure toujours.

O bonté de Dieu ! Il a voulu que notre vie d'ici-bas, au lieu de durer des siècles, ne fût que de quelques jours. Ainsi nos tribulations ne sont pas d'une intolérable durée. Alors même qu'elles ne seraient pas mêlées de quelques joies qui les interrompent ; alors même qu'elles pèseraient sur toutes les heures de la vie jusqu'à la vieillesse la plus avancée, il n'en resterait pas moins certain que notre existence est fort courte en ce monde. Or, c'est après cette existence d'un moment que viendra le royaume céleste, la béatitude infinie, l'égalité avec les Anges, l'héritage du Christ, le Christ lui-même, notre cohéritier. Quel salaire pour un instant de travail ! (*Disc. sur le Ps.* 36. *n.* 16. *passim.*)

VIII

Au milieu des afflictions, soyons patients, et croyons que, si Dieu les permet, c'est pour former en nous de dignes héritiers du ciel.

« Attendez le Seigneur, sans perdre courage, avec une grande fermeté d'âme : attendez le Seigneur. » (Ps. 26.) En d'autres termes, pour recevoir, attendons qu'il donne ; n'exigeons pas qu'il donne, quand nous le voulons. Ce n'est pas encore le temps de donner. Dieu ne nous a-t-il pas attendus ? A notre tour de l'attendre. Si nous vivons déjà dans la justice, sincèrement convertis à Dieu, repentants de nos fautes passées, résolus de rester fidèles aux vertus chrétiennes, ne nous hâtons point de réclamer la récompense de nos mérites. Dieu a daigné attendre notre changement de conduite : attendons également l'heure où il lui plaira de couronner notre vie pénitente. Ah ! s'il n'attendait jamais, à qui pourrait-il donner ? Donc attendons le Seigneur, puisque nous avons été attendus. (*Serm.* 40.)

C'est en Dieu qu'est notre espérance : soyons-lui soumis et implorons sa miséricorde avec une entière confiance ; et, jusqu'à ce que nous soyons domptés, réduits à une docilité parfaite, supportons la main de ce divin Dompteur. Souvent, pour nous rendre obéissants, il emploie même le fouet. Si l'homme s'en sert pour se faire obéir des bêtes de somme à son service, pourquoi Dieu ne s'en servirait-il pas contre notre animalité, qui oppose tant d'obstacles à notre divine adoption ? Pour le cheval dompté enfin, qui se laisse

monter, qui écoute non seulement le frein, mais encore la voix de son cavalier, dont il est devenu l'auxiliaire et comme l'ami, il n'existe aucune récompense après sa mort. On ne lui donne pas même la sépulture, on le jette en pâture aux oiseaux de proie. Mais au chrétien qu'il est parvenu à dompter sous sa loi, Dieu réserve un héritage qui n'est autre que lui-même, et il ressuscitera sa chair après un séjour momentané dans la tombe, afin qu'elle vive couverte de gloire pendant toute une éternité. Bienheureux chrétien ! il n'aura plus alors besoin d'être dompté ; il sera la joie d'un Père plein de tendresse ; et ce Père lui tiendra lieu de tout : il sera son pasteur, son honneur, sa richesse, sa félicité pour toujours.

Telle est l'espérance à laquelle Dieu veut nous élever, quand il nous afflige. Malheureusement nous ne comprenons pas toujours cette volonté ; nous nous révoltons contre elle, ou nous l'accompagnons de nos murmures, entièrement oublieux de cette exhortation de l'Apôtre dans son Épître aux Hébreux : « Si vous vous éloignez de la discipline, vous êtes donc des enfants adultérins, et non des enfants légitimes. » (Hébr. 12.) Quel est l'enfant qui n'est pas discipliné par son père? Si nous avons eu les péres de notre chair pour nous former, et si nous les respections, combien plus devons-nous, afin de vivre, nous soumettre au Père de nos âmes ? Un père selon la chair qui corrige, qui châtie, qui frappe de verges son enfant, quel bien, après tout, désire-t-il lui procurer ? Une vie éternelle? Il ne le peut pas ; il ne dispose point d'une semblable vie pour lui-même. Tout ce qu'il prétend, c'est de lui transmettre la fortune, petite ou grande, qu'il doit à son travail et à son industrie, et de l'empêcher, par

les corrections qu'il lui inflige, de dissiper plus tard par son inconduite un héritage péniblement amassé, c'est-à-dire, des biens faciles à se perdre pendant la vie, impossibles à emporter avec soi au delà de la tombe, des biens dont l'héritier ne saurait approcher que si le testateur se retire. Est-ce pour un pareil résultat que Dieu, après nous avoir rachetés, se fait notre dompteur, notre correcteur, en sa qualité de Père ? N'est-ce pas pour nous façonner si bien que nous devenions dignes de son incomparable héritage ? Incomparable, car il passera entre nos mains, sans que nous ayons à pleurer la mort de notre Père ; incomparable, car c'est ce Père lui-même qui sera la fortune dont nous hériterons ! Donc, quelle folie de murmurer contre l'énergique et rude éducation que Dieu s'applique à nous donner, en vue d'une semblable espérance ! Et quel crime de blasphémer contre cette sévérité de discipline ! Voudrions-nous que Dieu fermât les yeux sur nos faux amours, et qu'il renonçât à y porter remède ? Il faudrait, pour cela, que nous pussions fuir loin de lui. Mais où fuir loin de son amour ? Alors même que nous y parviendrions maintenant, échapperons-nous plus tard à sa justice ? Mais non, ô notre Dieu, ô notre Père, ne nous épargnez pas, ne nous abandonnez pas à nous-mêmes : châtiez-nous, purifiez-nous ; nourrissez ainsi au fond de notre cœur l'espérance d'avoir part, quand vous le voudrez, à vos éternelles consolations. (*Serm.* 55.)

IX

La gloire céleste est une récompense : on ne l'obtient que par le travail.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a donné des préceptes, et il nous a fait des promesses. Ses préceptes concernent la vie présente ; ses promesses se rapportent à la vie future. Ce qu'il ordonne aura un terme ; ce qu'il promet sera éternel. Qu'ordonne-t-il ? du travail. Que promet-il ? un salaire. Mais, dans sa grande miséricorde, il a voulu que le travail eût une fin, et que la récompense n'en connût point. C'est donc au travail que nous devons maintenant nous appliquer ; ce n'est que plus tard que la récompense céleste viendra. Respectons ce plan divin ; gardons-nous de vouloir d'abord être payé du travail que nous accomplirons ensuite. Ainsi agissent les insensés dont Jésus parle en ces termes dans l'Évangile : « Je vous le dis, en vérité, ils ont déjà reçu leur salaire. » (Matth. 6.) Hélas ! le gain excite notre avidité, et le travail effraye notre paresse. Mais quelle n'est pas l'audace de ceux qui demandent à Dieu ce qu'il a promis, et ne font pas ce qu'il a commandé ! N'est-il pas nécessaire de commencer par obéir ? Écoutons donc le Dieu qui ordonne : nous pourrons ensuite réclamer le prix de notre obéissance au Dieu qui promet. (*Serm.* 382.)

Il n'est personne qui ne désire le bonheur. Mais qu'il serait à souhaiter que les hommes eussent un désir aussi ardent du travail destiné à les rendre heureux ! « Vous serez heureux : » voilà une parole qui produit dans le cœur des transports d'allégresse ;

« à la condition que vous travaillerez : » en voilà une autre qui l'attriste et qui l'abat. Est-il possible de voir se vérifier la première, si l'on refuse de réaliser la seconde? Quand Dieu promet au travailleur un éternel repos, cet avenir glorieux ne devrait-il pas remplir les âmes d'ardeur pour le travail, même le plus fatigant? (*Serm.* 53.)

Au travail, de tout cœur, au travail! Nous sommes sûrs qu'il sera payé. Mais attendons avec patience ce paiement. Cette patience nous fait dignement remplir notre tâche, et notre tâche remplie nous donne droit à la récompense. Ne pas attendre patiemment, c'est vouloir travailler peu dans la vigne. On en arrive à ne travailler que de mauvaise foi; et, en ce cas, on s'expose non seulement à être privé du salaire convenu, mais encore à subir un rigoureux châtiment. L'ouvrier trompeur, avare de ses fatigues, peut interrompre sa besogne, lorsque l'œil de l'homme qui l'a loué pour cultiver sa vigne est occupé ailleurs. Mais Dieu est un Maître dont les regards toujours présents et immuables ne se laissent point prendre à un travail frauduleux. Dieu est un père de famille dont les yeux sont constamment fixés sur les ouvriers de son champ. Où est le moyen de le tromper? Il n'en existe point: comment, dès lors, cesser de travailler? (*Disc. sur le Ps.* 93. *n.* 12.)

Que prouve le retard de la récompense, sinon, peut-être, notre inaptitude à l'obtenir plus tôt? Dieu pourrait certainement la donner tout de suite : mais il la diffère, parce que nous ne pouvons encore la recevoir. Efforçons-nous donc d'acquérir ce pouvoir bienheureux par un travail persévérant. A la fin du jour, il nous sera permis de demander notre salaire au

Maître fidèle qui a daigné nous confier le soin de sa vigne. (*Disc. 2. sur le Ps. 36. n. 8.*)

Les promesses faillibles des hommes encouragent à l'œuvre : de quel encouragement ne doivent pas être pour nous les promesses infaillibles de Dieu, de Dieu qui est la Vérité même, et dont les engagements ne peuvent être ni désavoués par un successeur, ni rompus par la mort. (*Tr. 3. sur l'Ép. de S. Jean*)

X

Dieu a voulu, dans sa bonté, que notre travail ne durât qu'un temps fort court, et fût suivi d'un repos et d'un bonheur éternels.

Ici-bas le travail est notre lot ; mais le repos le suivra. Nous remarquons les douleurs qui l'accompagnent : nous devrions plutôt penser à la consolation qui lui est promise. Si nous pouvions maintenant voir et mesurer toute l'étendue de cette consolation divine, nous resterions convaincus que notre travail n'est absolument rien à côté d'elle. Saint Paul, qui ne la voyait cependant qu'en partie, (1. Cor. 13.) s'écriait à son sujet : « Les souffrances si courtes et si légères du présent opèrent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. » Et pourquoi ? « Parce que nous ne considérons point les choses visibles, mais les choses invisibles, car les choses visibles sont temporelles, les choses invisibles sont éternelles. » (2. Cor. 4.) Travaillons donc sans mollesse pendant quelque temps, et nous nous réjouirons pendant toute l'éternité. Dieu veut nous rendre participants de son éternelle vie ; à

nous de juger au prix de quel travail nous voulons acheter un semblable bonheur.

Dieu nous dit : Ce que je possède est à vendre : achetez-le. — Que possédez-vous donc, Seigneur, que nous puissions acheter ? — Le repos, dans mon céleste royaume. — Seigneur, quel en est le prix ? — Le travail. — Si Dieu nous répondait : Mon repos s'achète avec de l'argent, cette réponse serait insuffisante, et nous demanderions encore : Avec quelle somme d'argent ? Or, en nous disant : Le prix de mon repos, c'est le travail, Dieu nous indique la nature de ce prix, afin de nous éviter la peine de la chercher ; mais il n'en détermine pas la quantité. Il faut donc lui demander d'en fixer le taux. Mais non : Je vous montre, nous dit-il, la félicité que j'ai à vendre : à vous d'estimer par combien de travail vous pourrez l'acheter.

Que répondre? D'une part, cette félicité est éternelle. « Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison ! Ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (Ps. 83.) Point de fin pour cette paix, point de terme à cette allégresse, point de limite à cette incorruptibilité : dès lors, quel travail ne mérite pas cette éternité de bonheur ! Comment acheter un éternel repos autrement que par un travail éternel ? Mais, d'autre part, un travail éternel ne permettrait jamais d'arriver à cet éternel repos : il est donc nécessaire que ce travail ne dure pas toujours. Pendant combien de temps devra-t-il durer ? Il est manifeste que sa durée ne peut avoir pour mesure que la durée de notre vie même en ce monde, c'est-à-dire un petit nombre d'années ; et puis, ce sera le repos, et ce repos n'aura point de fin. O miséricorde de Dieu ! Et encore, pendant ce petit nombre d'années de travail et de peines, les consolations

ne manquent pas : « Seigneur, nombreuses étaient les tristesses qui accablaient mon cœur ; nombreuses également ont été les joies dont vos consolations ont rempli mon âme. » (Ps. 93.) Oh ! que Dieu est bon ! Mais il ne s'agit pas ici des joies du siècle, qu'il faut, au contraire, mépriser et fuir : il s'agit des joies qui procèdent du Christ, de sa parole et de sa loi.

Ainsi, et au fond, le royaume des cieux s'achète presque pour rien : moyennant quelques courtes et légères fatigues, on acquiert des trésors impérissables de délices et de gloire. Ah ! ne nous appuyons pas sur les faux plaisirs du temps ; ne nous décourageons pas au milieu de ses tristesses. Dans la prospérité comme dans l'adversité, conservons toujours un cœur incorruptible et vaillant. (*Disc. sur le Ps.* 93. n. 23 *et* 24.)

XI

Ne nous figurons rien de terrestre dans la félicité du ciel que nous attendons.

Vivre selon la chair, mettre sa joie dans les biens de la terre, espérer de Dieu les faveurs qu'il accorde même aux méchants, chercher le bonheur que cherche l'iniquité, ou bien, tout en méprisant les jouissances de la vie actuelle, n'en attendre que de semblables dans la vie future, c'est n'avoir qu'une foi charnelle, qu'une charnelle espérance, qu'une charnelle charité. Or, la foi véritable et selon l'esprit consiste à croire que, si le Seigneur notre Dieu nous protège dans le temps, c'est pour nous aider à obtenir ce que le temps est impuissant à détruire, une vie toute angélique, où

n'ont point de part les emportements des sens, ni les plaisirs et les séductions du monde, ni l'orgueil qu'inspirent les honneurs et les dignités terrestres. Les Anges vivent dans la joie qui vient du Créateur, et non de la créature ; de ce que voit l'œil d'un cœur pur, et non de ce qui tombe sous les yeux du corps.

« Bienheureux les cœurs purs ! » Qu'est-ce qui les rendra heureux ? C'est la vision des perfections divines. Bienheureux ils sont, non parce qu'ils verront le ciel, la terre et ce qui en fait l'ornement, mais parce qu'ils verront Celui qui a créé la terre et le ciel. Or, ce Créateur n'est ni le ciel, ni la terre. Il n'est rien de ce que l'esprit peut se figurer de matériel ou de spirituel, de corporel ou de céleste : Dieu n'est rien de tout cela. Il serait absurde de nous le représenter revêtu d'une belle et majestueuse forme humaine, ou localisé dans l'espace, ou brillant de tout l'éclat de l'or. Bien avant cet or, cet espace et cette forme humaine, Dieu existait. Ce sont là autant d'œuvres de sa puissance. Quant à l'or, dont tant d'hommes sont idolâtres, c'est une substance aussi aveugle que les entrailles de la terre d'où on l'extrait.

Ne nous imaginons pas davantage que Dieu soit une réalité semblable à ce qui resplendit au firmament, comme la lune, le soleil, les étoiles : l'Essence divine n'est comparable à aucun astre, pas même au soleil. Le soleil n'est qu'un globe lumineux à dimensions déterminées ; sa lumière a des limites ; et c'est en vain qu'en les supprimant on dirait : Voilà Dieu, Dieu lumière immense, infinie. La connaissance de Dieu ne s'obtient point en dilatant le soleil et en lui prêtant de tous côtés une étendue sans bornes. Autre est la lumière que Dieu habite ; et cette lumière est inaccessible, (Rom. 6.)

sans forme extérieure, absolument invisible aux yeux de la chair.

Ces yeux sont-ils capables de voir la Vérité, la Sagesse, la Justice, en un mot, le Verbe, « Lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde », (Jean. 1.) le Verbe, dont il est écrit : « Approchez-vous de lui, et vous serez éclairé ? » (Ps. 33.) Vainement la pensée humaine elle-même chercherait-elle à saisir comment la Vérité, la Sagesse rend partout sa lumière présente à tous, et comment la Justice envahit de la sienne tout être doué de raison. Notre esprit a beau s'efforcer de voir en elle-même cette sorte de lumière : il ne le peut, son œil est trop tremblant, trop affaibli par ses impuretés natives. Pour acquérir la puissance de voir, il est donc besoin de le purifier. Mais, à son tour, cette purification n'est possible qu'au moyen de la foi. Remettons donc à un autre temps le bonheur de contempler ce qu'il nous est impossible de percevoir ici-bas. Guérissons maintenant l'œil de notre esprit, et une heure viendra où nous pourrons jouir pleinement de la vision de Dieu, de cette lumière ineffable, qui ne laisse tomber sur nous pendant cette vie que comme quelques gouttes de rosée, suffisantes toutefois pour avertir notre intelligence et réjouir déjà notre cœur. (*Serm.* 4.)

XII

Combien la joie des Bienheureux dans le ciel surpasse les joies de ce monde.

« Vous servez de séjour à tous ceux qui sont comme dans la joie. » (Ps. 86.) Pendant que nous voyageons sur cette terre, nous sommes souvent écrasés de tristesse ;

mais un jour viendra où la joie seule sera notre demeure. Ce jour nous affranchira pour jamais de toute peine et de tout gémissement. Dans la céleste cité, il n'y aura point de supplications, il n'y aura que des hymnes d'allégresse et de louange. Nous jouirons alors de Dieu, nous posséderons ce Dieu, objet maintenant de notre amour et de notre ambition, et nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. (1. Jean. 3.) Oh ! bienheureux ceux qui déjà demeurent en lui, ceux en qui lui-même demeure ! Toute leur occupation est de le louer dans la joie. Ils se reposent en sa présence ; Celui par qui toutes choses ont été faites leur suffit, parce qu'il est le meilleur des biens, parce que tout ce qui est bon est éminemment contenu dans ce Bien suprême, de sorte que ce Bien est tout en tous.

Quand il est question des joies du ciel, la langue humaine les exprime comme elle peut. Que dit à Dieu le psalmiste : « Vous servez de séjour à tous ceux qui sont *comme* dans la joie. » Que signifie *comme* ? Pourquoi *comme* ? Parce qu'au ciel il existe une joie dont nous n'avons en ce monde aucune expérience. Dans la vie actuelle, beaucoup se réjouissent, quoique de différentes manières ; mais de toutes ces joies du siècle, il n'en est pas une seule qui, en comparaison des joies éternelles, ne soit *comme* une joie, un semblant de joie, tellement les plaisirs de l'éternité l'emportent sur ceux du temps, même sur ceux qui transportent jusqu'au délire soit l'ami du vin et de la bonne chère, soit l'avare en face de son trésor, soit l'ambitieux enfin parvenu aux honneurs qu'il convoitait. Ces hommes, ces impies, en entendant parler de joies éternelles, les rapprochent aussitôt de ces fausses joies qu'ils ont coutume

d'éprouver : ils ignorent qu'au delà de la tombe il est des joies que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne peuvent encore monter dans le cœur de l'homme. (1 Cor. 2.) « Seigneur, en vous demeurent tous ceux qui sont comme dans la joie. » Le ciel nous procurera donc des joies jusque-là inconnues. En nous y préparant, il ne faut pas nous attendre à des plaisirs comme on en trouve sur la terre. Autrement, la tempérance qui maintenant nous éloigne de ces plaisirs, ne serait qu'un vil calcul de cupidité, semblable à celui des gourmands qui, invités à quelque somptueux festin, se condamnent au jeûne pour pouvoir ensuite plus facilement et avec plus de passion remplir leur ventre des mets exquis qu'on leur servira. Certes, rien de plus chrétien que le jeûne, mais à la condition que le jeûne sera une question de religion, non d'estomac. Étrange abus du jeûne que d'en faire l'auxiliaire de la gourmandise ! Nous tiendrions une conduite non moins honteuse, si, dans la patrie où nous appellera la trompette céleste, nous pensions trouver des plaisirs sensuels et terrestres ; si présentement nous nous abstenions de ces jouissances grossières, afin d'en jouir en plus grande abondance dans le ciel. Quelle incontinence ne serait pas une continence pareille ! Ah ! le bonheur ineffable auquel Dieu nous destine, exige que nous dégagions notre cœur de toute espérance charnelle et mondaine. « Seigneur, heureux ceux qui habiteront dans votre maison ! Ils célèbreront vos louanges dans les siècles des siècles. » (Ps. 83.) Dès à présent louons ce grand Dieu, louons-le de toutes nos forces, en mêlant nos gémissements à ses louanges. Lorsque nous le posséderons, les gémissements seront réduits au silence :

il ne restera que la louange pure et que l'éternelle jubilation. (*Disc. sur le Ps.* 86. *n.* 9. *passim.*)

XIII

De la grande et profonde différence des biens du ciel et des biens de la terre.

« Nous serons comblés des biens de votre maison. » (Ps. 64.) Aspirons à la maison de Dieu, aspirons à ses biens : mais gardons-nous de les désirer pareils à ceux qui remplissent les somptueux palais des riches de la terre. Toute autre est la nature des biens qui abondent dans la maison de Dieu.

Quels sont ces biens ? A cette question le cœur, chez un grand nombre, pense aux vases d'or et d'argent, aux colonnes de marbre, aux magnifiques peintures, aux galeries de statues, aux appartements luxueux, aux nombreux serviteurs. Ce sont là des richesses qui, loin de les élever, pèsent lourdement sur ceux qui les possèdent. Elles sont inconnues dans la Jérusalem céleste, dans la maison, dans le temple du Seigneur. « Nous serons comblés des biens de votre maison : votre temple est saint, la justice le rend admirable. » Le prophète ne dit pas : Votre temple est saint, il excite l'admiration par ses marbres et ses lambris dorés; mais « votre temple est saint, et c'est la justice qui le rend admirable. » Et, en effet, si à l'extérieur nous avons des yeux pour voir l'éclat de l'or et du marbre, à l'intérieur nous avons un œil capable de voir et d'admirer la beauté de la justice.

Si la justice est privée de beauté, pourquoi aime-t-on le vieillard qui est juste ? Son corps, que présente-t-il d'agréable ? Sont-ce ses membres courbés, son front

couvert de rides, sa tête blanchie, et sa faiblesse générale qu'accompagnent des plaintes incessantes? Certes, une telle décrépitude ne saurait flatter les yeux. Mais, chez ce vieillard, la voix peut-être conserve encore tous ses charmes ? Cette voix est également tombée avec les ans. Que sont devenus les chants harmonieux de sa jeunesse ? Qu'est devenue la parole elle-même, autrefois si pleine de fermeté ? Cependant, si ce vieillard est juste, s'il ne convoite pas le bien d'autrui, s'il partage son bien avec l'indigent, s'il ne donne que de sages conseils, si son cœur est droit, si sa foi est pure, si, pour la défendre comme tant d'autres chrétiens de son âge, il est prêt à livrer ses membres à demi-brisés, il nous est impossible de ne point concevoir pour lui la plus affectueuse estime. Et toutefois, en lui qu'avons-nous vu avec les yeux du corps qui pût attirer notre amour ? Rien.

La justice est donc revêtue d'une beauté qui se voit avec l'œil du cœur, que nous admirons et dont le spectacle nous captive et nous enflamme. C'est cette beauté qui étonnait, qui ravissait chez les martyrs, et cela au moment même où les bêtes féroces déchiraient leur chair. Lorsque leur sang et leurs entrailles ruisselaient de toutes parts, quelle horreur pour les yeux du dehors ! Mais au milieu de ces plaies hideuses et de ces membres en lambeaux jaillissait avec un souverain éclat la beauté de la justice. Eh bien, cette justice si admirablement belle, voilà la richesse de la maison de Dieu. Oh ! préparons-nous à son extatique contemplation. Mais, pour nous en rassasier, une fois accueillis dans la maison du ciel, ayons-en faim et soif pendant notre exil sur la terre : c'est là le bien de Dieu qui nous est réservé. (*Disc. sur le Ps.* 64. *n.* 8.)

XIV

Habiter éternellement dans la maison de Dieu, tel est le seul bonheur véritable, et le seul que nous devions rechercher.

« J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et je la demanderai de nouveau. » (Ps. 26.) Qu'est-ce donc ? quelle est cette chose unique ? « C'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. » La vraie maison, la maison qui mérite d'être ainsi nommée, c'est celle où nous demeurerons éternellement, c'est celle du Seigneur. Voilà pourquoi le Prophète aspire à y passer tous les jours de sa vie, non des jours qui puissent finir, mais des jours éternels. Le mot *jour* a ici le même sens que celui d'*années* dans cet autre passage : « Et vos années ne finiront pas. » (Ps. 28.) Car les jours de la vie éternelle ne sont qu'un seul et même jour, qui n'a point de coucher.

Le Prophète désire donc uniquement d'habiter dans la maison du Seigneur. Or, sur la terre, chacun veut habiter une maison où rien ne trouble son âme, où toute chose plaise à son cœur ; tellement que, s'il vient à perdre ce qui en elle le charmait, il songe aussitôt à changer de demeure. Donc, ô prophète, que ferez-vous dans cette maison du Seigneur, que vous ambitionnez pour votre demeure éternelle ? Vous ne sauriez y rester toujours qu'à la condition d'y être toujours heureux. De quel bonheur y jouirez-vous, sans jamais le perdre ? De quel plaisir, de quelle joie, de quelles délices, de quel spectacle sans cesse nouveau et sans cesse ravissant ? Découvrez-nous ces mystères, afin que nous

sachions à quoi nous en tenir sur cette maison de Dieu à laquelle, nous aussi, nous voulons parvenir. Si je désire tant habiter dans cette maison, c'est, nous répond le Prophète, « afin d'y contempler les joies du Seigneur. » Ah ! voilà son unique et ardent désir : demeurer, au sortir de sa nuit, dans la lumière de Dieu. Alors pour lui, comme pour nous, commencera ce matin dont il est parlé dans le psaume cinquième : « Seigneur, le matin venu, je me tiendrai debout devant vous, et je verrai. » Maintenant, je ne vois point, parce que je suis tombé ; mais, une fois relevé par Celui qui est descendu, je me tiendrai debout devant vous, et je verrai. Il n'y a pas à se désespérer de ce que le Fils de Dieu, après être descendu jusqu'à notre chute, soit remonté seul au ciel. De même que notre chute l'a fait descendre vers nous, de même, par son ascension, il nous soulève vers lui. Notre ascension achevée, nous nous tiendrons debout en sa présence et nous le contemplerons avec une immense joie.

Oh ! que notre cœur s'élève au-dessus de toutes les pensées que les sens nous inspirent d'ordinaire, et qui ne produisent en nous que de vains fantômes ! Reconnaissons la faiblesse de notre esprit, et ne voyons le ciel en aucune des idées qu'il s'en forme. Le bien du ciel échappe encore à sa compréhension. Quel est ce bien ? C'est le bien de tout bien, le bien que l'on nomme sans ajouter à son nom celui de la réalité qui est bonne, comme on le fait, quand on dit : Voilà une bonne terre, un bon arbre, un bon cheval, un bon cœur. Le bien céleste est purement et simplement le bien, le bien par lequel tout est bon, duquel découle tout ce qui est bon, dans les diverses existences. Tel est le bien qui réjouit

le Seigneur, et qui nous réjouira nous-mêmes, lorsque nous serons admis à le contempler. Si ce qui est bon sans l'être par soi-même, sans l'être, en conséquence, d'une manière immuable, exerce sur nous tant d'attrait, combien plus notre cœur sera-t-il attiré par le bien qui ne change pas, qui est éternel, qui est inamissible, en un mot, qui ne relève que de lui-même ! Voilà pourquoi, s'écrie le Prophète, je veux habiter tous les jours de ma vie dans la maison du Seigneur, « afin d'en contempler les délices. » (*Disc. 2. sur le Ps.* 26. *n.* 6. *et suiv.*)

XV

Considérations diverses sur la béatitude du ciel.

Si nous restons fidèles à la voie droite, sans présomption comme sans découragement, elle nous conduira tôt ou tard dans cette patrie dont les Anges sont les citoyens, dont Dieu est le temple, dont le Fils est la splendeur, dont l'Esprit-Saint est l'amour : cité sainte et bienheureuse, où nulle amitié ne périt, où nulle haine ne peut s'introduire, où personne ne meurt, où personne ne naît, où tous les habitants jouissent d'une santé incorruptible. Là, point de faim ni de soif : la vision de Dieu, tel est l'aliment et le breuvage des élus. Point de sommeil, non plus, parce qu'il n'y a point de fatigues ; point de forces à relever, parce qu'il n'y en a jamais d'abattues. Le ciel, c'est la vie, la vie qui triomphe, la vie aux joies intarissables. Quel plaisir d'en parler ! quel plaisir ne sera-ce pas d'y prendre part ! Oh ! voir Dieu, vivre avec lui et

de lui, vivre de sa louange, vivre de son amour, vivre ainsi sans défaillance aucune! « Seigneur, bienheureux ceux qui habitent dans votre maison : ils vous loueront dans les siècles des siècles. » (*Tr. sur le Cant. nouv. c.* 10.)

Notre cœur devrait être embrasé d'amour et de désir pour cette vie éternelle des Saints. Dans cette vie, l'activité ne dégénère jamais en lassitude, ni le repos en oisiveté ; la louange de Dieu, quoique perpétuelle, ne produit aucun dégoût ; l'esprit ne connaît point les envahissements de l'ennui ; plus tard le corps ne connaîtra pas davantage la peine et la douleur ; aucune indigence, enfin, soit étrangère, soit personnelle, ne fait entendre ni plaintes ni supplications. Toutes sortes de délices inondent cette vie, car c'est celle de Dieu; la Cité sainte, tout entière, se rassasie de Dieu en Dieu même, de sa sagesse, de son bonheur, de la révélation de sa Trinité adorable. Maintenant nous croyons ce que nous ne voyons pas, afin de mériter de voir un jour en leur essence les mystères de notre foi. Nous verrons donc, au ciel, l'égalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur unité de nature, la distinction de leurs Personnes ; nous verrons comment ces trois Personnes ne sont qu'un seul et même Dieu ; et, laissant de côté le faible langage du croyant, les paroles plus ou moins sonores d'ici-bas, nous contemplerons le Dieu en trois Personnes, absorbés dans le plus profond, le plus lumineux, le plus pur, le plus brûlant silence d'étonnement et d'adoration. (*L. sur la Man. d'instr. les ignor. c.* 25.)

Que dire encore ? Dans la cité céleste, il ne pénètre rien d'impur, rien, par conséquent, qui puisse troubler la paix et l'union des cœurs. Le démon, qui cherche à

présent, avec une si hostile envie, à nous écarter de cette patrie bienheureuse, ne saurait y tendre ses pièges, parce que tout accès lui en est défendu. Si, sur la terre, il est chassé du cœur des croyants, comment lui sera-t-il permis de se glisser dans la cité des voyants ? (*Disc. sur le Ps.* 147. *n.* 3.) Fermées sont les portes de Jérusalem, tirés sont les verroux, et à cette cité l'on peut dire : « Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, chante ton Dieu : il a fortifié tes portes et tes barrières ; il bénit les enfants que tu as conçus ; sur tes frontières il fait régner la paix. » (Ps. 147.) Quand les portes sont si solidement fermées, aucun ami ne sort, et il n'entre aucun ennemi. Dans le ciel, on jouit donc d'une sécurité véritable : elle sera notre récompense, si, en ce monde, nous demeurons fidèles à la vérité. (*Serm.* 130.)

XVI

Autres considérations sur le ciel.

« Dieu n'a pas épargné son propre Fils, et il l'a livré pour nous tous : comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui ? » (Rom. 8.) C'est là une promesse. Quand elle s'accomplira, que ne serons-nous pas, à quelle hauteur de perfection notre nature ne sera-t-elle pas portée, si l'on en juge par le gage infiniment précieux que la mort du Christ nous fournit des biens célestes ! De quelle paix alors notre esprit ne jouira-t-il point ! Délivré de toute défaillance, il n'éprouvera ni abattement, ni défaite ; il n'aura plus même à remporter des victoires, si parfaite sera sa puissance, et, avec elle, sa sécurité. Et puis, combien profonde se montrera sa science de toutes choses,

combien belle, combien certaine, combien infaillible et facile ! C'est à sa source même qu'il s'abreuvera de la Sagesse divine, sans labeur aucun, et avec une souveraine allégresse. Le corps ne l'aggravera plus de son poids ou de ses révoltes : il lui obéira d'une obéissance absolue; il ne vivra que de lui, à l'exclusion de tout autre aliment. Plus d'animalité grossière en ce corps : ses puissances seront comme spiritualisées. Tout en restant chair dans sa substance, il sera pour toujours affranchi des corruptibilités accidentelles qui en faisaient auparavant l'ennemi de l'esprit. (*L.* 22. *Cité de Dieu. c.*24.)

O félicité du ciel ! Aucun mal n'y apparaît; tous les biens s'y manifestent à l'envi; et, parce que Dieu y est tout en tous, sa louange est l'unique occupation des élus. A quel autre soin pourraient-ils s'appliquer dans ce séjour bienheureux, où l'on ne rencontre ni les langueurs de l'indolence, ni l'aiguillon du besoin? Maintenant la nécessité oblige les membres de notre corps à des fonctions diverses; mais au ciel, devenus incorruptibles, ils seront par là même dégagés des lois de cette nécessité, et investis d'une liberté pleine, entière, éternelle et invincible. Leur fonction unique sera donc d'aider l'esprit à célébrer la gloire de Dieu. L'harmonie de nombre et de mesure qui règne à présent, mais d'une manière cachée, parmi les organes du corps, aura son éclat extérieur; cet éclat, se mêlant à celui des autres grandes et admirables harmonies de l'univers renouvelé dans le Christ, entraînera par sa beauté indéfectible les esprits à louer à glorifier sans cesse le suprême Artisan de tant de merveilles; et cette glorification du Créateur rejaillira sur eux, et par eux sur les corps eux-mêmes.

Cette gloire, qui de la créature montera vers le Créateur, et du Créateur descendra vers la créature, sera une gloire des plus sincères et des plus réelles : elle ne sera décernée ni par erreur, ni par flatterie; elle ne sera pas refusée à qui la mérite, elle ne sera pas rendue à qui en est indigne. D'ailleurs, point d'indigne, dans le ciel, pour la briguer, car dans le ciel aucun indigne ne trouvera place. Seule, la vertu y pénètre; seule elle y est récompensée, et sa récompense, c'est Dieu, son Auteur même. Peut-on en concevoir une meilleure? Tel est le sens de ces paroles prophétiques: « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (Lévit. 26.) C'est moi qui rassasierai les habitants de ma maison; moi qui serai pour chacun d'eux tout ce qu'il est possible de noblement désirer : la vie, la santé, la nourriture, la puissance, la gloire, l'honneur, la paix, le parfait bonheur, la béatitude qui résulte de la possession de tous les biens. Oui, dans le ciel, Dieu nous sera toutes choses. Fin de tous nos désirs, c'est sans fin que nous le verrons, sans cesse et avec une ardeur toujours nouvelle que nous lui témoignerons notre amour, sans fatigue aucune que nous chanterons ses grandeurs. Et à cette vision de l'esprit, à cette flamme du cœur, à ces hymnes enthousiastes, tous les Bienheureux prendront part, en vertu de la vie éternelle qui leur sera commune, et qui consiste à voir Dieu, à l'aimer et à le louer. Voilà le bonheur sans fin que nous goûterons en Dieu notre fin : quelle autre fin peut-il y avoir pour nous que d'arriver au royaume qui ne finit jamais? (*L.* 22. *Cité de Dieu. c.* 30.)

XVII

Il n'y aura plus de lutte dans le ciel : nous y jouirons d'un complet triomphe sur les ennemis qui nous font ici-bas la guerre.

« Seigneur, il convient de vous chanter des hymnes dans Sion, et nous vous rendrons nos vœux dans Jérusalem. » (Ps. 64.) Ici-bas nous faisons des vœux, et c'est dans Jérusalem qu'il est bon de les rendre. Quels sont ceux qui forment maintenant des vœux, et ne les rendront point plus tard ? Ceux qui ne persévèrent pas jusqu'à la fin dans l'accomplissement de leurs promesses. De là ces paroles d'un autre psaume : « Faites des vœux au Seigneur notre Dieu, et acquittez-vous-en devant lui. » (Ps. 75.) Et où s'en acquitter, sinon dans Jérusalem ? Et en effet, c'est là seulement que la résurrection des justes nous rétablira dans toute l'intégrité de notre être : c'est donc là seulement que nous pourrons payer entièrement la dette de nos vœux, à la fois par notre âme et par notre chair. Notre chair aura reçu le don de l'incorruptibilité et de la transfiguration céleste, dont parle l'Apôtre en ces termes : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous transfigurés. » Ceux qui auront mérité cette gloire, « en seront revêtus en un clin d'œil, au son de la dernière trompette : car la trompette retentira, et les morts ressusciteront incorruptibles, » dans une intégrité parfaite, « et nous serons transformés. » De quelle manière ? « Il faut que ce qui est corruptible en nous revête l'incorruptibilité, et que ce qui est mortel revête l'immortalité.... Alors s'accomplira cette parole

de l'Écriture : La mort a été absorbée dans la victoire. O mort, où est ta victoire ? Où est ton aiguillon ? » (1. Cor. 15.) Dans ce monde, ont déjà commencé en nous ces prémices de l'esprit qui nous excitent à désirer Jérusalem : cependant notre chair, corruptible encore, nous livre de fréquents combats ; mais ces combats n'auront plus lieu, lorsque la mort aura été absorbée dans la victoire. La paix triomphera, et toute guerre prendra fin. La cité sainte de Jérusalem, dont le nom signifie Vision de la paix, sera triomphante à jamais, et aucun de ses habitants n'aura plus à craindre les hostilités de la mort.

La mort ! que de luttes, hélas ! n'avons-nous pas maintenant à soutenir contre elle ! C'est de là que procèdent ces délectations sensuelles qui nous suggèrent tant de pensées malsaines. Elles ne forcent pas, sans doute, le consentement de la volonté ; mais refuser d'y consentir, n'est-ce pas lutter contre leurs séductions mortelles ? Avec la grâce, on peut se soustraire à leurs entraînements, et même à leur conduite : néanmoins nul n'échappe entièrement à leurs attaques, et nul n'est dispensé de les combattre. Mais, lorsque la mort aura été absorbée dans la victoire, les convoitises charnelles cesseront même d'exister ; et ainsi, la mort, sous toutes ses formes, sera détruite sans retour.

Elle sera détruite tout entière comme une victime offerte en holocauste, c'est-à-dire, comme une victime totalement consumée par le feu. Oh ! en attendant que dans le ciel le feu divin nous saisisse et chasse loin de nous toute mortalité, en attendant que nous puissions chanter dans Sion les hymnes qui conviennent, et rendre nos vœux dans Jérusalem, laissons-nous brûler ici-bas des ardeurs de la charité, et préparons ainsi

l'holocauste futur de ce que nos membres renferment d'hostile et de mortel. (*Disc. sur le Ps.* 64. *n.* 3 *et* 4.)

C'est avec et par cet holocauste que nous entrerons vainqueurs et triomphants dans la maison du Seigneur. (Ps. 65.) Plus rien de périssable et de dangereux ne restera dans notre chair ; et plus rien d'impur ne restera dans notre esprit. Tout ce qui tient de la vie du temps sera consumé, et consommée sera la vie de l'éternité. (*Disc. sur le Ps.* 65. *n.* 18.)

XVIII

Grande est la paix dont les bienheureux jouissent dans le ciel.

Au ciel, les bienheureux jouiront des dons que l'Auteur de toutes les natures a prodigués à la nature humaine, et ces dons excellents seront de plus éternels non seulement dans l'âme, qui trouve dans la sagesse un remède à ses maux, mais aussi dans le corps renouvelé par la résurrection. Au ciel, nos diverses puissances ne connaîtront ni infirmité à combattre, ni labeur à soutenir. Une paix sans fin récompensera leur victoire, une paix qu'aucun ennemi ne pourra plus troubler. C'est dans cette paix que consiste la béatitude finale, c'est-à-dire, la perfection achevée et interminable de notre être. Sur cette terre, on nous dit heureux quand nous avons la paix, si légère pourtant, que procure une vie vertueuse ; mais ce bonheur est bien misérable, quand on le compare à la béatitude finale et céleste. Aussi, tant que dure notre mortalité, le rôle de la vertu est de nous apprendre à bien user de cette paix imparfaite, lorsque nous la possédons ; et

de nous apprendre encore à faire bon usage des maux de la vie présente. Mais l'usage des biens et des maux actuels n'est bon que si notre vertu est véritable, et elle n'est véritable que si elle agit toujours en vue de la paix absolument parfaite et éternelle qui constitue la fin suprême de notre existence chrétienne. (*L.* 15. *Cité de Dieu. c.* 10)

La paix propre au chrétien, nous l'avons ici-bas avec Dieu par la foi, et dans l'éternité nous l'aurons avec Dieu encore par la claire vue. Mais la paix d'ici-bas, soit celle qui nous est commune avec tous les hommes, soit celle qui nous est particulière en tant que disciples du Christ, cette paix console notre misère, sans nous apporter à vrai dire les joies de la félicité. Il en est de même de notre justice : elle est réelle à cause de la fin divine où elle se rapporte; mais en cette vie, elle consiste plutôt dans la rémission des péchés que dans la perfection des vertus. Sans doute, la raison du juste est soumise à Dieu; mais, parce qu'elle est encore unie à un corps dont la corruptibilité l'aggrave, son empire sur les passions n'est point parfaitement établi, et de là, pour le juste, la nécessité de cette prière quotidienne : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » En ce monde, la paix ne saurait donc avoir toute la plénitude désirable. Les passions opposent toujours quelque résistance, et ce n'est pas sans danger qu'on parvient à les réduire; même après leur défaite, elles ne permettent pas au vainqueur de goûter sans inquiétude les joies du iomphe : leur vainqueur a toujours besoin d'exercer autour d'elles toute la vigilance que réclame la crainte d'un retour.

Ainsi, pendant cette vie mortelle, en quoi consiste

notre justice ? A soumettre notre volonté à Dieu, notre corps à notre volonté, et à notre volonté encore nos passions même rebelles. Notre justice consiste aussi à solliciter de Dieu la grâce de faire le bien, le pardon du mal commis, et à lui témoigner une vive reconnaissance pour les bienfaits reçus.

Mais, une fois parvenus à la béatitude finale, à cette paix divine qui doit être le but et l'objet de toute justice d'ici-bas, notre nature, guérie enfin par l'immortalité et l'incorruptibilité, ne contiendra plus rien de vicieux et d'infirme ; aucune cause, soit étrangère, soit intérieure, ne se lèvera pour l'entraîner à la résistance ; et la raison n'aura pas à faire sentir son empire aux passions, parce qu'il n'en existera plus de mauvaises. Dieu règnera sur l'âme, l'âme sur le corps, et l'obéissance n'offrira pas moins de douceur et de facilité que le bonheur de vivre et de régner. O ineffable béatitude qui durera toujours pour tous et pour chacun ! Ce sera l'éternelle paix, ce sera le souverain bien. (*L.* 19 *Cité de Dieu. c.* 27.)

XIX

La gloire et la félicité des âmes béatifiées rejailliront sur leurs corps.

Dieu a créé l'âme avec une si puissante nature que la gloire et la félicité dont elle doit jouir à la fin des temps, et que Dieu réserve à ses Saints, rejailliront sur son corps, sinon avec leur caractère de béatitude intellectuelle, du moins avec toute leur vigueur d'incorruptibilité. (*Lettre* 118. *n.* 14.)

De même que la béatitude est promise à notre âme,

de même la résurrection est promise à notre corps. Telle est la croyance, telle l'espérance des chrétiens. Si nous sommes chrétiens, ce n'est point pour rechercher la félicité terrestre, que peuvent posséder les voleurs et les scélérats. Nous sommes chrétiens pour aspirer à une félicité beaucoup plus haute, dont nous serons investis, lorsque l'existence de ce monde aura fini son cours. Oui, notre chair ressuscitera, selon la promesse divine, à la fin des siècles. Et cette vérité ne saurait paraître incroyable à personne. Si Dieu nous a faits, alors que nous n'étions pas, lui sera-t-il impossible de nous refaire, après que nous aurons été ? De ce que nos membres privés de vie se réduiront en cendre et en poussière, faut-il conclure à l'impossibilité de leur résurrection ? De ce qu'ils seront brûlés peut-être, ou dévorés par les chiens, est-on en droit d'affirmer qu'ils ne ressusciteront point ? Ce serait ignorer que, mis en lambeaux, et dispersés çà et là, ils n'en restent pas moins intacts pour Dieu. Dieu les dégagera des éléments de la matière où ils retournent, après en être venus quand il les a formés. L'abîme de la mort les dérobe à nos yeux ; mais le Créateur les réunira d'où il sait, car, avant qu'ils ne fussent unis, il les a tirés d'où il savait. Et leur résurrection sera tellement parfaite que, tout en conservant leur identité substantielle d'auparavant, ils ne seront désormais soumis à aucune corruptibilité. (*Disc. sur le Ps.* 62. *n.* 6.)

Les corps des Saints ressusciteront sans aucun défaut qui les affaiblisse, sans aucune difformité qui les dépare, affranchis de toute mortalité et de toute pesanteur, doués d'une liberté de mouvements aussi grande que leur bonheur. Ces perfections ont fait dire

qu'ils seront spirituels, malgré leur nature essentiellement corporelle. Présentement on dit du corps humain qu'il est animal, bien qu'il ne soit pas une âme : de même, après la résurrection, il sera spirituel, sans être cependant un esprit. (1. Cor. 15.) C'est que cette chair cessera d'être chair, en ce sens qu'elle ne convoitera plus contre l'esprit, délivrée qu'elle sera de toute corruption et de tout instinct vicieux : autrement, si elle se conservait dans ses conditions actuelles, elle ne pourrait habiter le ciel, ainsi que le déclare l'Apôtre : « La chair et le sang, » encore sujets à corruption, « ne possèderont pas le royaume de Dieu, » où tout, en effet, doit être incorruptible. (Ibid.) Toutefois, quant à sa substance, la chair ressuscitée restera toujours chair, même après sa résurrection. (Luc. 24.) Pourquoi donc l'Apôtre dit-il que « l'on sème en terre un corps animal, mais qu'il ressuscitera un corps spirituel ? » (Ibid.) C'est parce qu'alors une entente parfaite s'établira entre la chair et l'esprit, si bien que la chair, vivifiée surabondamment par la gloire et la félicité de l'esprit, n'aura besoin d'aucun autre aliment pour se soutenir. Dès lors, il n'y aura plus de révolte intime à subir contre nous-mêmes, et comme, d'autre part, nous n'aurons pas d'ennemi extérieur à combattre, la paix la plus profonde et la plus délicieuse régnera en nous et autour de nous. (*Enchirid. c.* 91.)

XX

Qualités des corps glorifiés.

Qu'est-ce que notre chair ? Gardons-nous de la mépriser. Qu'est-elle ? Elle est semblable à l'herbe des

champs ; mais elle deviendra de l'or. Celui qui a pu changer l'eau en vin, peut changer en or précieux l'herbe la plus vulgaire, et doter la chair d'une existence angélique. D'un peu de boue il a formé l'homme : d'un homme ne pourra-t-il pas faire un ange ? N'est-ce pas à des hommes revêtus de chair, encore sujets à la mort, encore écrasés sous le poids d'une vie fragile et misérable, qu'il a dit : « Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, mais celui d'amis ? » (Jean, 15.) Et de ces amis, il ne ferait pas des anges ! Que réserve-t-il à ces amis, sinon la gloire éclatante de son corps ressuscité ? Voilà leur future couronne, et cette couronne aura tant de splendeur, qu'elle les égalera aux anges (Luc, 20.), à ces esprits qui ne connaissent ni corruption, ni penchant au mal. On ne leur dira plus alors : « Purifiez-vous de tout ce qui souille l'âme et le corps. » (2. Cor. 7.) On ne leur dira plus : Travaillez, et l'on vous donnera un salaire : ce salaire, ils le possèderont. On ne leur dira plus de gémir : aux gémissements auront succédé les louanges. A la terre la pénitence et la tribulation ; au ciel les actions de grâces et les accents d'une allégresse sans fin. (*Serm.* 45.)

Ah ! quelle langue expliquera la gloire de notre chair après sa résurrection ? Cette chair, maintenant, nous accable de son fardeau, parce qu'elle est indigente, infirme, mortelle et corruptible. Mais ne craignons pas qu'il en soit ainsi à la résurrection, car « il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. » (1. Cor. 15.) Donc ce qui à présent est un fardeau, se transformera en honneur ; ce qui est une charge écrasante, deviendra un soulagement et une consolation. Telle sera la légè-

reté du corps qu'il nous semblera ne pas en avoir. (*Serm.* 277.)

La souplesse admirable, la légèreté comme spirituelle dont Dieu fera l'apanage des corps ressuscités pour la gloire, leur permettra de se transporter à la suite de l'esprit avec la rapidité de la pensée, de sorte que nous nous trouverons instantanément où nous voudrons ; mais n'importe où le Bienheureux dirige son élan, il jouira toujours de la vision divine ; il aura toujours avec lui le Dieu de sa joie et de son bonheur. (*Serm.* 242.)

XXI

Dans le ciel, point d'œuvres imposées par la nécessité ou par la miséricorde : il n'y a qu'un ineffable repos.

Quel sera notre genre de vie dans le ciel ? Le même que celui des Anges. Mais comment les Anges vivent-ils ? Qu'il nous suffise de savoir que leur vie est exempte de toute corruption. Il est plus facile de dire ce qu'elle ne peut être que ce qu'elle est en réalité, car « nous marchons à la lumière de la foi, et non dans les clartés de la vision ; tant que nous habitons ce corps, nous voyageons loin du Seigneur. » (2. Cor. 5.)

Voici donc les actes qui restent étrangers à la vie du ciel. On ne se marie pas pour perpétuer l'espèce humaine, puisque les individus ne meurent point. Nul ne grandit en âge, parce que nul ne vieillit. Les forces du corps n'ont plus besoin de nourriture pour se réparer, car elles ne s'affaiblissent jamais. L'absence de toute indigence dispense de tout négoce. Inconnues

elles-mêmes sont les œuvres si louables que les justes accomplissent ici-bas, comme suite nécessaire de la vie présente et de ses nombreuses exigences. Ainsi, dans la céleste patrie, non seulement on ne commet ni vols, ni exactions, mais encore on n'y est témoin d'aucun de ces actes que commandent et que légitiment les nécessités de cette terre d'exil.

Le ciel est un séjour où le sabbat figuratif et temporel des Juifs se célèbre avec une réalité toute éternelle. Ce repos est inexprimable, et on ne peut s'en former quelque idée que par les genres d'activité dont il est affranchi. Quoi qu'il en soit, nous tendons à ce repos; c'est pour l'obtenir que nous avons été régénérés selon l'esprit. Notre naissance charnelle nous condamne au travail et à la douleur, notre naissance spirituelle nous destine à une consolation, à une quiétude qui ne se terminera jamais, et qui sera l'accomplissement de cette promesse de Jésus-Christ : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » (Matth. 11.) Sur la terre ce divin Sauveur nourrit nos âmes, dans le ciel il nous rend parfaits ; sur la terre il nous promet la plus riche récompense, dans le ciel il accomplit sa parole ; sur la terre il nous instruit en paraboles, dans le ciel il nous instruit par la réalité. Or, comme l'esprit et le corps, au sein de cette réalité souveraine, posséderont une perfection et une vigueur impérissables, aucun des travaux de la vie actuelle ne leur sera imposé ; et même rien ne les obligera de s'appliquer à ces bonnes œuvres qui font en ce monde l'honneur des chrétiens.

Non, ces œuvres n'existent point dans le ciel, parce que le ciel ne renferme aucune indigence, aucune misère. A qui donner à manger et à boire, là où personne

n'a ni faim ni soif ? A qui procurer des vêtements, là où tous, sans exception, sont vêtus d'une gloire immortelle ? A quel étranger offrir l'hospitalité, là où ne se rencontrent que des citoyens vivant dans leur patrie ? A quel malade apporter des remèdes et des soulagements, là où toutes les santés sont incorruptibles, et toujours égales ? Comment enfin, dans le séjour de l'éternelle vie, de l'universelle paix, de l'universelle joie, trouver des morts à ensevelir, des ennemis à réconcilier, des affligés à consoler ? Point de misères dans le ciel, et, dès lors, point d'œuvres de miséricorde. Quelle est donc l'occupation, en quoi consiste l'activité des Bienheureux ? Ah ! il est facile de dire ce qu'ils ne font pas ; il est malaisé d'expliquer ce qu'ils font. (*Serm.* 362.)

XXII

Les Bienheureux du ciel vivent dans les ravissements de cette contemplation dont Marie, assise aux pieds du Seigneur, est la figure.

Deux sœurs, Marthe et Marie, donnèrent un jour l'hospitalité au Seigneur. Or, pendant que Marthe prenait beaucoup de peine pour que rien ne manquât au divin Maître et à ses disciples, pendant qu'elle s'occupait tout entière à préparer ce qu'il fallait, Marie était assise aux pieds de Jésus-Christ, et écoutait sa parole. Et voilà que Marthe, s'impatientant de voir sa sœur lui laisser ainsi toute la fatigue des préparatifs, s'adressa au Seigneur lui-même et lui dit : « Maître, vous n'avez pas souci de ce que ma sœur me laisse

seule pourvoir à tout ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. — Marthe, Marthe, lui répondit Jésus, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » (Luc, 10.)

Marthe, votre part est bonne ; celle de Marie est meilleure. Votre part est bonne : il est bon de s'employer au service des Saints ; mais la part qu'a choisie Marie est meilleure. Le ministère de votre choix passe ; vous donnez à manger à ceux qui ont faim ; vous cherchez à calmer leur soif ; vous dressez des lits pour reposer leurs membres fatigués ; vous êtes heureuse d'accueillir les hôtes qui sont venus frapper à la porte de votre maison : tout cela passe. Viendra un temps où personne n'aura ni faim, ni soif, ni sommeil, et ainsi vous ne pourrez plus exercer votre emploi. Au contraire, votre sœur Marie a choisi une part bien meilleure, parce qu'elle ne lui sera jamais ôtée.

Marie, en effet, avait choisi la contemplation, choisi de vivre de la parole, de vivre du Verbe au moyen de la parole. Un jour arrivera où, sans avoir besoin de cet intermédiaire, nous vivrons du Verbe, qui est la Vie. « Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (1. Jean. 3.) Pour toute grâce le Roi-Prophète demandait de contempler les délices du Seigneur. Cette contemplation nous est impossible, tant que pour nous le matin n'aura pas succédé à la nuit de ce siècle. Mais « le matin venu, dit le Prophète royal, je paraîtrai devant vous, ô mon Dieu, et je contemplerai. » (Ps. 5.) [*Serm.* 169.]

Oh ! voilà bien la part de Marie, qui ne passe point. D'où venait le bonheur de Marie, lorsqu'elle écoutait Jésus ? Quel était alors son aliment, quel était son

breuvage, sinon la justice ? Jésus en est la source inépuisable ; et il en prépare à ses amis le banquet délicieux. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » (Matth. 5.) C'est de ce festin céleste que Marie, assise aux pieds du Seigneur, recevait déjà quelques miettes pour apaiser sa faim. Jésus ne lui donnait alors que ce qu'elle était capable de recevoir. Ni elle, ni les disciples, ni les apôtres eux-mêmes ne pouvaient encore se nourrir de l'exubérante somptuosité de ce festin. » J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais il vous est impossible à présent de les porter. » (Jean, 16.)

Il n'en est pas moins certain que la joie inondait l'âme de Marie, pendant que Jésus lui parlait. De quoi donc le divin Maître la nourrissait-il ? De la justice, de la vérité. Il la nourrissait de lui-même, car il est la Vérité ; il la nourrissait de lui-même : n'est-il pas « le Pain vivant descendu du ciel ? » (Jean, 6.) Comment donc un pareil aliment, éternel dans sa substance et dans sa fidélité, pourra être ôté à qui s'en nourrit, autant que possible, sur la terre, pour se rendre digne de s'en rassasier à jamais dans le ciel ? Qui osera dire que, nourris de la vérité divine en ce triste séjour de la mort, nous cesserons de nous en nourrir dans le bienheureux séjour de l'immortalité ? Les miettes que nous en recueillons maintenant ne nous prédisent-elles pas avec certitude qu'elle nous sera servie dans toute son abondance au festin des cieux ? Ah ! c'est de ce banquet spirituel et divin que le Seigneur parlait, lorsqu'il louait en ces termes la foi du centurion : « En vérité, je vous le dis, je n'ai point rencontré une foi semblable en Israël. Or, je vous déclare que plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et prendront

place, avec Abraham, Isaac et Jacob, au festin du royaume des cieux. » (Matth. 8.) Oui, « je vous le dis en vérité, le Maître les fera asseoir à sa table ; et, après avoir passé, il les servira. » (Luc, 12.) En d'autres termes, il les fera jouir d'un parfait repos ; et il les comblera de ces radieuses clartés avec lesquelles il aura passé lui-même le premier de la terre au ciel. O joies incomparables, ô délices enivrantes que ces convives du Verbe trouveront dans la fulgurante lumière de sa vérité et de sa sagesse infinies ! Et ce splendide festin du royaume des cieux se continuera dans les siècles des siècles, sans aucun amoindrissement de sa splendeur. « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée. » (*Serm.* 179. *passim.*)

XXIII

Aimer et louer Dieu, telle est l'unique occupation des Bienheureux dans le ciel.

« Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison ! » (Ps. 83.) Pourquoi sont-ils heureux ? Que possèdent-ils et que font-ils ? Les heureux de la terre ont des domaines et ne restent pas inactifs, et on les dit heureux, soit de ce qu'ils possèdent, soit de ce qu'ils font. Il en est de même des Saints qui habitent la maison de Dieu : leur bonheur incomparable vient de ce qu'ils possèdent cette maison divine, cette Jérusalem céleste ; ils la possèdent, sans jamais y être exposés au défaut d'espace, à la gêne, aux mille limites et séparations plus ou moins exclusives que l'on rencontre même dans les palais d'ici-bas. Les Saints du ciel possèdent tous la maison de Dieu, et chacun la

possède tout entière. Le frère n'y met pas le frère à l'étroit ; nul habitant n'y subit la moindre détresse. Leur bonheur vient encore de ce qu'ils font. Que font-ils ? « Seigneur, ils vous glorifieront dans les siècles des siècles. » Un Alleluia sans fin, telle est leur unique occupation.

Et ils ne se fatiguent jamais, jamais ils ne s'ennuient de cet Alleluia éternel. En ce monde, ils ne pouvaient y persévérer, à cause des innombrables nécessités qui les détournaient de cette joie. Cependant, malgré les tribulations de la vie présente et la fragilité d'une chair mortelle, c'était avec une vive ardeur qu'ils louaient, à certaines heures, ce qu'ils croyaient et ne voyaient pas encore : avec quels transports ne doivent-ils pas maintenant louer ce qu'ils voient ! Ah ! quand la mort sera absorbée dans la victoire ; quand ce qu'il y a de mortel en nous aura revêtu l'immortalité, et ce qu'il y a de corruptible l'incorruptibilité, nul ne dira : Je me suis tenu trop longtemps debout, ma veille s'est trop prolongée, mes forces me trahissent, j'ai besoin de me délasser. Au ciel, tout en nous deviendra immuable ; notre corps lui-même, désormais immortel, restera ravi avec son âme dans la contemplation de Dieu. Si aujourd'hui une parole éloquente maintient si longtemps immobiles et sans fatigue aucune ses auditeurs même debout, que ne fera pas sur toutes nos puissances la joie de voir la Parole elle-même, le Verbe qui est Dieu ? En le voyant tel qu'il est, nous lui serons semblables : comment donc subirions-nous quelque défaillance, par ennui ou par dégoût ? L'amour insatiable que nous aurons pour Dieu, pourra-t-il se fatiguer de louer Dieu ? Nous ne cesserons jamais d'aimer son infinie Beauté, nous ne cesserons donc

jamais d'en célébrer la gloire. (*Disc. sur le Ps.* 83. *n.* 8. O admirable occupation des Bienheureux dans leur loisir ! ô magnifique fonction, ô infatigable activité de leur repos ! ô sublime souci de leur bonheur sans souci ! (*Disc. sur le Ps.* 110. *n.* 1.)

« Je vous glorifierai, ô mon Dieu, ô mon Roi, et je bénirai votre nom dans le siècle, » c'est-à-dire, dans le temps, « et dans le siècle des siècles, » c'est-à-dire, dans l'éternité. (Ps. 144.) Louons-le donc sur la terre, afin de pouvoir le louer au ciel. Quiconque néglige sa louange pendant le siècle qui passe, se verra réduit au silence, quand sera venu le siècle des siècles qui ne passe point. (*Disc. sur. le Ps.* 144. *n.* 2.)

XXIV

Comment les Bienheureux louent Dieu dans le ciel.

Toute notre occupation dans le ciel sera de chanter *Amen, Alleluia,* non avec ces sons de la voix qui s'évanouissent, mais avec ces élans du cœur que ne cessera d'exciter la vue de Dieu. Que signifie *Amen*? Que veut dire *Alleluia*? *Amen* signifie : *Il est vrai; Alleluia* veut dire : *Louez Dieu.* Or, Dieu est la Vérité immuable, sans défaut et sans progrès possibles ; elle ne diminue, elle n'augmente jamais ; jamais elle ne s'avoisine de l'erreur ; elle est éternelle, constante, toujours incorruptible. Lorsque nous admirerons face à face ce que nous n'admirons maintenant qu'en énigme à travers les créatures, ou les ombres de la foi, ce sera avec un tout autre sentiment d'amour, avec un sentiment d'amour ineffable que nous nous écrierons : Amen,

c'est la vérité ! Et ce cri partira sans cesse de notre cœur avec une joie nouvelle et un rassasiement insatiable. Nous verrons la vérité, et, comme cette vision ne manquera de rien, nous en serons pleinement rassasiés ; mais, parce que la perfection infinie de cette vérité sera nécessairement une source inépuisable de joie, notre rassasiement restera insatiable, à la suite de cette joie elle-même incessante. Comment donc le cœur, toujours ravi, et toujours stimulé, pourrait-il se taire et ne pas s'écrier toujours: Amen, Amen, ô adorable Vérité?

Et cette Vérité, dont la vue nous rassasiera sans dégoût, dont les délices ne s'affaibliront point, dont l'éclat, loin de les fatiguer, fortifiera nos regards, cette vérité nous embrasera d'un tel amour pour elle, que nous lui serons éternellement attachés par les plus chastes liens de l'esprit, et que, délirant de bonheur, nous nous inviterons les uns les autres à dire, et à dire encore: Alleluia, Alleluia, Louez, louez le Seigneur; Amen, c'est le Dieu de Vérité ! Et l'enthousiasme des Bienheureux rejaillira si merveilleusement sur leurs corps transformés par une glorieuse résurrection, que ces corps, grâce à leur vigueur immortelle, soutiendront cet enthousiasme sans faiblir, et même s'emploveront tout entiers à n'en jamais troubler ni arrêter les transports.

O Vérité divine, c'est donc vous qui serez dans le ciel l'objet de notre éternelle louange, vous qui serez notre pain et notre aliment ! Ce pain nourrit et il ne s'épuise pas; il remplit et il gardé son intégrité ; il enrichit ceux qui le mangent, sans rien perdre dé lui-même. Oh ! qu'il est différent du pain qui ne soutient qu'en s'épuisant, et qui ne conserve la vie qu'en cessant

d'exister! Le Pain du ciel, c'est l'immuable Vérité. Tel est le festin où sont assis pour jamais les Bénis du Père. Tel est leur inamissible repos. Voilà comment, par la connaissance, ils vivent éternellement ! Car, « La vie éternelle, a dit le Sauveur, consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean. 17.) [*Serm.* 362.]

XXV

Preuve par l'Écriture que l'amour et la louange de Dieu ne rassasient jamais les habitants du ciel, tout en les rassasiant.

Lorsque le temps des gémissements sera fini, tous les Saints, réunis en un seul sentiment, en un seul peuple, en une seule cité, en une seule patrie, seront enfin consolés ; ils vivront associés aux chœurs des Anges ; ils seront mêlés pour toujours à la troupe innombrable de ces Puissances célestes, célébrant à l'envi les grandeurs du Dieu de leur amour. Et la vue de ce Dieu, infiniment digne d'être loué et aimé, parce qu'il est infiniment vrai, bon et beau, les rassasiera, sans cependant les rassasier. N'est-ce point là une contradiction étrange, ou du moins une affirmation non seulement étonnante, mais encore dangereuse ? Si cette vue de Dieu rassasie, n'est-on pas en droit de croire qu'à cette satiété succédera infailliblement le dégoût, et que ce dégoût inspirera le désir de se retirer de la divine contemplation, comme on se retire d'un festin où l'on ne trouve plus que fatigue et ennui ? D'autre part, lorsqu'on entend dire que la vue de Dieu ne rassasie jamais, n'est-on pas exposé à la soupçonner

de quelque indigence, et à la regarder comme incapable de répondre à toutes les aspirations du cœur ?

Que faire dans cette difficulté, sinon de recourir aux saintes Écritures, et de répéter ce qu'elles disent et qu'on peut à peine concevoir, si haute est la merveille. « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. » (Matth. 5.) Telle est la parole du Seigneur : rien donc de plus certain que le rassasiement. Et il est certain aussi que le rassasiement sera insatiable, selon cette autre parole sacrée, concernant la Sagesse : « Ceux qui vous mangeront auront encore faim ; ceux qui vous boiront auront encore soif. » (Eccli 24.) L'Écrivain inspiré dit « encore, » et non pas « de nouveau. » Cette dernière expression pourrait signifier que la faim et la soif, d'abord assouvies, reviennent quand la digestion est faite. Non, ce que l'Écrivain inspiré nous donne à entendre, en se servant du mot « encore, » c'est que, tout en se nourrissant de la Sagesse, en même temps qu'on se rassasie de sa substance, on en éprouve une faim et une soif toujours insatiables, qu'aucun dégoût ne saurait éteindre ni diminuer.

Si telle est la suavité de la vision divine, quelles vertus réclame maintenant de nous le désir d'en faire un jour nos délices, sinon une foi sincère, une espérance inébranlable, un amour ardent, une fidélité persévérante à marcher dans la voie qui nous a été tracée par la main de Dieu ? (*Disc. sur le Ps.* 85. *n.* 24.)

XXVI

Dieu lui-même est la suprême récompense des Bienheureux.

Dieu ne s'est pas contenté de nous donner l'existence : il nous a encore dotés de vie et de raison. A lui aussi nous devons les aliments qui soutiennent notre mortalité, la lumière qui descend du ciel, les sources d'eau qui jaillissent de la terre. Mais tous ces dons sont communs aux bons et aux méchants. Dieu ne réserve-t-il rien de particulier pour les bons ? Il leur destine les biens les plus précieux, des biens auxquels les méchants ne participeront jamais. Quels sont-ils ? « L'œil de l'homme ne les a point vus ; son oreille ne les a point entendus, et ils ne sont point montés dans son cœur. » (1. Cor. 2.) Les biens qui montent dans le cœur de l'homme, se trouvent nécessairement au-dessous de lui : mais les biens réservés aux bons le dominent, et il faut qu'il s'y élève. Ce sont ces derniers biens que Dieu tient en réserve pour les justes.

Lorsque le prêtre nous dit : « *Sursum corda:* En haut vos cœurs, » ne restons pas sourds à cette invitation. Car, ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ne saurait monter dans notre cœur : c'est notre cœur qui doit s'y élever, pour y jouir de la félicité véritable. Cette félicité n'a pas de couleur : voilà pourquoi l'œil ne l'a jamais vue ; elle ne produit aucun son : voilà pourquoi l'oreille ne l'a pas entendue ; elle n'est pas une pensée de la terre : voilà pourquoi elle ne monte pas dans le cœur ; le cœur ne peut la posséder qu'en s'y élevant.

Mais enfin en quoi consiste-t-elle ? Le Prophète la résume en ces quelques mots : « Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. » (Lévit. 16.) Dieu nous promet d'être lui-même notre récompense. En existe-t-il une meilleure ? Hélas ! si Dieu promettait de l'or, beaucoup seraient dans la joie ; il se promet lui-même, et beaucoup s'en attristent ! Que possède donc le riche, que possède-t-il en réalité, s'il ne possède Dieu ? Ah ! ne demandons à Dieu que Dieu ; aimons-le d'un amour pur, et de lui ne désirons recevoir que lui seul. Il n'y a point ici d'indigence à craindre : que Dieu se donne à nous, et rien ne nous manquera. « Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit. » (Jean, 14.) (*Serm.* 331.) « C'est moi votre Dieu, c'est moi votre Dieu. » (Ps. 49.) Que désirer de plus ? Pourquoi demandons-nous à Dieu une récompense ? N'est-ce pas pour qu'il nous donne un bien qui puisse nous appartenir ? Or, ce Dieu, dont nous sollicitons les bienfaits, nous dit lui-même qu'il est nôtre : « C'est moi, c'est moi qui suis votre Dieu. » Quelle souveraine richesse ! Ce n'est pas un don, mais le Donateur lui-même que les justes, et eux seuls, possèderont au ciel. (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 14.) Quoi de plus certain que Dieu se donnera, puisqu'il s'est déjà donné ? Il s'est donné mortel aux hommes mortels : à quoi bon, s'il ne devait pas immortel se donner aux hommes devenus glorieusement immortels eux-mêmes ? (*Disc. sur le Ps.* 42. *n.* 2.)

Loin de moi, ô mon Dieu, loin de l'esprit de votre serviteur, la pensée que toute joie puisse me rendre heureux ! Il est une joie refusée aux impies, mais destinée à ceux qui vous servent par amour ? Quelle est cette joie, si ce n'est vous-même ? La vie heureuse,

n'est-ce pas de se réjouir en vous, de vous et à cause de vous ? Elle est là, elle n'est pas ailleurs. La vie heureuse procède de la joie que procure la Vérité, et la Vérité par essence n'est autre que vous, ô mon Dieu, ô lumière de mon âme, ô délices de mon cœur ! (*L.* 10. *Conf. n.* 22 *et* 23.)

XXVII

Dieu lui-même est l'héritage et la richesse des Bienheureux.

Rejetons précieux de l'Église catholique, membres de Jésus-Christ, n'oublions pas de quel Chef nous dépendons. Enfants de Dieu, rappelons-nous sans cesse quel est le Père qui nous a été donné et songeons à l'héritage qu'il nous destine. C'est ce Père même qui sera notre richesse à jamais. (*Serm.* 146.)

Si nous sommes l'héritage de Dieu. (Ps. 2.) Dieu à son tour est notre héritage ; (Ps. 15.) et, dans cet héritage, la paix règne parmi ceux qui en jouissent, comme elle règne parmi ceux qui le convoitent. Pour acquérir et posséder les autres héritages, il faut souvent passer par plus d'une querelle : toute querelle, au contraire, amènerait la perte de l'héritage divin. (*Serm.* 359.)

« L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes les enfants de Dieu. Étant les enfants de Dieu, nous sommes donc ses héritiers. » (Rom. 8.) Notre Médecin ne se contente pas de nous guérir ; il daigne encore nous offrir en récompense un héritage qui ne ressemble nullement à ceux que les parents, après leur mort, laissent à leurs enfants, et qu'ils ne

peuvent posséder en même temps qu'eux. Toutefois ils s'en font un grand mérite, et ils veulent qu'on leur soit reconnaissant de laisser ce qu'il leur est impossible d'emporter au delà de la tombe. Pour les chrétiens, héritiers de Dieu, c'est Dieu même, le Dieu éternellement vivant, le Dieu infiniment riche, leur Père qui est la portion de leur héritage. (Ps. 15.) Voilà l'ineffable Bien dont ils héritent avec Jésus-Christ. (*Serm.* 156.)

Dans son immense amour pour nous, le Christ a voulu nous faire ses cohéritiers. Jamais les hommes, naturellement avares, ne montreront pareil désintéressement. Mais, alors même qu'ils iraient jusqu'à cette générosité, il leur faudrait partager l'héritage qui leur est échu, et diminuer leur lot personnel de tout ce qu'ils donneraient à autrui. Il n'en est pas ainsi pour l'héritage céleste : quelle que soit la multitude de ses possesseurs, son intégrité dans le Christ n'en souffre aucun détriment, et les cohéritiers n'en subissent aucun dommage, car leur nombre en se multipliant, ne l'amoindrit pas : ce que peu possèdent, beaucoup peuvent le posséder, et ce que tous possèdent ensemble, chacun en particulier peut le posséder également. (*Disc. sur le Ps.* 49. *n.* 2.)

Dieu est le Créateur, le Souverain de toutes choses. N'est-ce donc pas téméraire de dire qu'il sera notre héritage, notre propriété ? Non, Seigneur, il n'y a point de témérité à le dire : c'est votre Esprit qui a jeté dans notre cœur cette espérance aussi douce que certaine. En vous disant : « Vous êtes notre Dieu, » (Ps. 34.) nous répétons ce que vous dites vous-même, en adressant à chacun de nous cette parole de Père : « Je suis ton salut. » (Ibid.) Non, aucune de nos âmes

ne craint de vous appeler son Dieu ; toutes croiraient vous outrager en ne vous regardant pas comme leur possession future ; et toutes vous aiment trop pour ne pas s'enivrer déjà de cette foi et de cette ambition. Oui, Seigneur, c'est vous, la portion de notre héritage ! (*Disc.* 3. *sur le Ps.* 32. *n.* 17.)

XXVIII

Dieu lui-même est la magnifique demeure des Bienheureux.

« Seigneur, vous les cacherez dans le secret de votre visage. » (Ps. 30.) Le prophète ne dit pas : Vous les cacherez dans votre ciel, ou dans le paradis, ou dans le sein d'Abraham. Il y a beaucoup de noms que les Livres sacrés donnent à la future demeure des Saints ; mais tout ce qui n'est pas Dieu doit paraître vil à des chrétiens. C'est Dieu qui nous protège maintenant dans le lieu où nous vivons ; c'est Dieu qui sera lui-même, après cette vie, le lieu de notre demeure. Maintenant, Dieu est pour nous « comme une protection ; » plus tard, il deviendra pour nous « comme une maison de refuge. » (Ibid.) « Nous serons cachés dans le secret de son visage. »

Que signifient ces paroles mystérieuses ? Dieu éclaire les cœurs purs qui l'invoquent, et il entre chez eux. Ces cœurs, en qui ce Dieu habite, habitent aussi en lui ; et cette union intime, si elle a persévéré dans le temps, se consommera dans l'éternité. Comment ? « Seigneur, vous cacherez vos amis... » Où donc ? « Dans le secret de votre face. » Pourquoi ? « Pour les sauver à jamais du trouble qui vient des hommes. »

(Ibid.) Lorsqu'ils seront ainsi cachés dans le secret inaccessible du visage de Dieu, le trouble que produisent les hommes par « leurs paroles moqueuses, » ne pourra plus les atteindre. En ce monde, bienheureux déjà celui qui, en butte aux opprobres des hommes parce qu'il sert le Christ, sait s'enfuir vers le Dieu de son cœur, et pénétrer par la pureté de la conscience dans le regard si doux et si rassurant de ce Dieu ! Il échappe ainsi au trouble qui lui vient des hommes et de leurs outrages, s'il n'échappe pas encore à ces outrages mêmes. Quelle ne sera donc pas sa paix, quel son bonheur, lorsque, caché enfin en Dieu vu face à face, dans le secret de sa gloire infinie, il sera sauvé à jamais, non seulement de tout trouble intérieur, mais encore de toute insulte du dehors !

Seigneur, quand viendra donc le jour où vous nous cacherez dans votre radieuse essence ? Nous jouirons alors d'une tranquillité que la malice humaine ne pourra pas même essayer de troubler. Mais voilà que, voyageurs encore sur la terre, nous, vos serviteurs et vos fidèles, nous avons à souffrir de nombreuses contradictions. Vous le savez, et, en attendant que finissent notre pèlerinage et nos épreuves, « vous nous protégez dans votre tente, » (Ibid.) c'est-à-dire, dans votre Église, voyageuse et obligée à la lutte comme nous. Cette Église est une tente, et non une maison : c'est une tente dressée par vos mains ainsi qu'on en dresse pour les soldats en campagne. Mais cette tente, si parfaite qu'elle puisse être, n'est pas une maison qui offre avec le repos une fixe demeure. Seigneur, soyez-y toujours notre protecteur, dans les batailles que nous avons à livrer le long de notre route ; tant que nous y habitons, gardez-nous sains et saufs ; et puis accueillez-

nous glorieux et triomphants dans le secret de votre visage. Que ce secret devienne au ciel la maison éternelle de tous ceux qui sous la tente auront vaillamment défendu votre cause et votre loi. (*Disc. 4. sur le Ps.* 30. *n.* 8.)

XXIX

Les Bienheureux jouissent en Dieu de tout ce qu'ils peuvent désirer.

« Les doux posséderont la terre en héritage. » (Ps. 36.) Quelle est cette terre, sinon Jérusalem la sainte, une fois délivrée de son exil pour vivre éternellement avec Dieu et de Dieu ? Donc « les doux posséderont la terre en héritage. » Quelles seront leurs délices ? « Et ils jouiront d'une paix abondante. » Que l'impie cherche ses délices dans l'abondance de l'or, de l'argent, des serviteurs, des somptueux banquets, et des plaisirs corrupteurs ! Ce n'est point là ce que le Bienheureux envie ; les roses dont se couronne la débauche, ne sont point les fleurs qui le délectent. Oh ! que l'impie serait encore à plaindre, si ces fleurs ne devaient jamais se flétrir sur son front ! Ce qu'il faut au citoyen du ciel, c'est « l'abondance de la paix ». La paix, voilà son or, son argent, sa fortune, sa vie ; et, cette paix, il la trouve en son Dieu, car son Dieu lui est tout ce qu'il désire, à la différence de l'or qui ne peut être de l'argent, du vin qui ne peut être du pain, de la lumière qui ne peut être un breuvage. Dieu lui est à la fois une nourriture qui apaise sa faim ; un breuvage qui calme sa soif ; une lumière qui éclaire ses yeux ; un appui qui le préserve de toute défaillance ; un

domaine toujours entier qui le possède à son tour tout entier ; un bien infini qu'il partage sans privation aucune avec les autres élus. Ces élus et lui forment une admirable unité, à laquelle Dieu appartient totalement, comme elle appartient elle-même totalement à Dieu. (*Disc.* 1. *sur le Ps.* 36. *n.* 12.)

Chacun de nos sens n'est agréablement impressionné que par l'action qu'exerce sur lui son objet propre. Le son ne charme pas la vue ; l'ouïe reste indifférente à la couleur. Mais, pour tous ceux qui habitent le royaume des cieux, le Seigneur est en même temps lumière, odeur et nourriture : il est tout cela, parce qu'il n'est rien de tout cela ; et il n'est rien de tout cela, parce qu'il en est le Créateur. Il est lumière : « Dans votre lumière nous verrons la lumière. » (P. 35.) Il est une douce mélodie : « Vous ferez retentir à mon oreille la joie et l'allégresse. » (Ps. 50.) Il est un parfum plein de suavité : « Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ. » (2 Cor. 2.) Il est un aliment par sa justice et sa sagesse ; cette justice et cette sagesse, qui ne sont autres que le Christ, (1. Cor. 1.) rassasient sans cesse la faim et la soif qu'en ont eues autrefois les Bienheureux. (*Serm.* 28.)

« En vous, Seigneur, est la source de vie, et dans votre lumière nous verrons la lumière. » Ici-bas, source et lumière disent deux choses différentes ; en Dieu, la source de vie est lumière, et la lumière est source de vie. Dieu est la source de vie pour celui qui a soif ; il est la lumière pour celui qui est aveugle ; et ce que l'on boit en lui fait à la fois vivre, voir et entendre. Dieu est éminemment riche de tout ce qui est désirable et mérite d'être aimé. Les Bienheureux trouvent donc tout dans cette éminente richesse, parce qu'on peut

tout dire d'elle, sans parvenir toutefois à le dire dignement, à cause de la grande pauvreté des langues humaines. Si l'on cherche un nom qui lui convienne, on n'en trouve point ; si l'on veut en parler d'une manière quelconque, tous les noms se présentent à l'esprit. (*Tr.* 13 *sur l'Év. de S. Jean.*)

O Richesse de Dieu, en vous notre être ne sera jamais frappé par la mort, notre science n'ira jamais se heurter à l'erreur, et notre amour ne subira jamais la moindre déception. (*L.* 11. *Cité de Dieu. c.* 28.)

XXX

La vision béatifique.

La vie présente est passagère, changeante, transitoire : ne l'aimons pas comme s'il n'y en avait pas d'autre après elle. Réveillons notre foi, et arrêtons nos regards sur la fin de toutes choses, sur ce siècle futur qui, après le second avènement du Seigneur, fera la joie des Saints dans le ciel. Rien de plus nécessaire, pour empêcher maintenant notre barque de flotter au gré des vagues, que de la diriger par des efforts constants vers cette vie à venir où le repos aura tant de douceur, où est inconnu tout ce qui s'appelle angoisse, fatigue, trouble, orage, épreuve et affliction, et où l'on jouit du plus béatifique spectacle, de la vue de Dieu et de ses intimes Grandeurs. (*Disc. sur le Ps.* 147. *n.* 3. *passim.*)

Chez ceux qui ont mérité d'être admis enfin à cette éternelle vision, il n'y a qu'une puissance, celle d'aimer avec une indicible intensité ce qu'ils voient ; qu'une félicité souveraine, celle de posséder ce qu'ils

aiment. Ces Voyants boivent la vie bienheureuse à sa source même. Ils voient la clarté du Seigneur, non dans une image plus ou moins symbolique, soit corporelle, comme celle qui s'offrit à Moïse sur le mont Sinaï (Exod. 19.) ; soit spirituelle, comme celles qui instruisirent Isaïe (Is. 6.) et saint Jean dans son Apocalypse (Apoc. 1.) : ils voient en elle-même cette clarté sublime et béatifiante ; ils la voient autant qu'ils en sont capables, selon la grâce de Dieu. Dieu les ravit ; il leur permet de lui parler face à face, sans intermédiaire, et d'avoir avec lui, par l'esprit, les entretiens les plus extatiques, les plus débordants d'adoration et d'amour. (*L.* 12. *Genèse selon la lettre. c.* 26.)

« Nul homme, » vivant encore sur la terre, « n'a vu la face de Dieu sans mourir. » (Exode, 33.) Ce n'es donc pas en ce monde qu'il nous est possible de voir cette face. Il faut passer par la mort, pour arriver à vivre éternellement de Dieu. Alors plus de péchés, ni d'action, ni de désir, en présence de ce Dieu, dont le mystère se révèlera pour captiver entièrement toutes nos ambitions. Sa face est si douce et si ravissante que, après l'avoir vue, rien autre chose ne pourra nous plaire. Oh ! à quand cette félicité ? Il est certain que l'heure en sonnera pour nous. D'ici-là, attendons le Seigneur si fidèle en ses promesses, espérons en lui, et fortifions notre cœur. (*Serm.* 170.)

XXXI

Nécessité, pendant cette vie mortelle, de purifier l'œil du cœur, pour mériter de voir Dieu dans la céleste patrie.

« Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu, et l'on ne voit pas encore ce que nous serons. » (1. Jean, 3.) Un jeune homme vit à l'étranger ; il ignore sa famille ; il souffre de l'indigence ; il est accablé de pénibles travaux. Tout à coup on lui dit : Vous êtes le fils d'un grand personnage ; votre père vit dans la joie au milieu d'une immense fortune qui vous appartiendra un jour ; je vais vous ramener auprès de lui. De quels transports de bonheur ne sera pas saisi ce jeune homme, si la nouvelle qu'il apprend n'est point mensongère ! Or, voici un apôtre du Christ, qui ne saurait mentir et qui nous dit : Pourquoi désespérer de vous-mêmes, et vous laisser abattre par l'affliction ? Pourquoi suivre tant de convoitises malsaines qui creusent de plus en plus l'abîme de votre malheur ? Ignorez-vous donc que vous avez un père, un patrimoine, une patrie ? — Quel est ce père ? — « Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu. » — Ce père, nous ne le voyons pas encore, pourquoi ? — Parce que « l'on ne voit pas encore ce que nous serons. » — Et que serons-nous ? — « Nous savons que, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est. »

O magnifique promesse ! ô divine certitude ! — Mais c'est du Père que l'Apôtre parle ainsi : le dit-il aussi du Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Ou bien, pour

être heureux, suffira-t-il de voir le Père, ne sera-t-il pas besoin de voir le Fils ? — « Qui me voit, a dit Jésus-Christ lui-même, voit aussi mon Père. »(Jean, 14.) En effet, Jésus-Christ est Dieu, et voir Dieu, c'est voir la Trinité tout entière, Père, Fils et Saint-Esprit ; de sorte que la vue du Fils nous conférera la béatitude, puisqu'il est impossible de le voir sans voir le Père et l'Esprit-Saint, qui sont avec lui un seul et même Dieu. Rappelons-nous ce passage de l'Évangile : « Celui qui m'aime, garde mes commandements, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » (Jean, 14.) Le Sauveur, en parlant ainsi à ses Apôtres, qui l'aimaient, se trouvait en leur présence et se montrait à leurs regards : dès lors, à quoi bon leur dire : « Je me manifesterai, je me montrerai à ceux qui m'aiment ? » C'est que, chez les Apôtres, la chair ne voyait encore que la chair du Christ ; le cœur ne voyait pas sa Divinité, parce qu'il n'était pas suffisamment purifié par la foi. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » (Matth., 5.) Ils verront la Divinité dans le Fils, ils la verront par là même dans le Père et dans le Saint-Esprit.

Voilà donc en quel sens le Fils a promis de se manifester à nous, de nous montrer son infinie beauté divine. Tout ce qui est beau dans la nature procède de la beauté du Verbe : c'est elle qui en est le principe créateur. Si les beautés créées attirent tant notre admiration et notre amour, combien plus la beauté incréée du Verbe captivera notre cœur, au jour de sa pleine et entière révélation ! Mais, pour que notre cœur se rende digne et capable de voir une si resplendissante lumière, il lui est nécessaire de se purifier déjà par la charité qu'inspire la foi. (*Disc. sur le Ps.* 84, *n.* 9.)

Qu'est-ce qui trouble l'œil du cœur, qu'est-ce qui le ferme ou l'aveugle, sinon la cupidité, l'avarice, l'iniquité, les affections terrestres ? Pour jouir des clartés du soleil, on n'épargne rien pour que les yeux du corps restent purs, ou le redeviennent ; et pourtant il s'agit alors uniquement de voir un astre que Dieu a fait. Or, Dieu qui l'a fait doit être, sans aucune comparaison, plus brillant que lui ; mais sa lumière est d'une nature toute différente, car elle n'est accessible qu'à l'œil de l'âme. Quelle est donc la lumière de Dieu ? C'est son éternelle Sagesse. Eh bien ! s'il est vrai que Dieu nous a formés à son image, vrai qu'il nous a donné des yeux pour voir le soleil qui règne au firmament, est-il à croire qu'il nous a refusé des yeux pour le contempler, lui notre Créateur, lui dont nous sommes l'image et la ressemblance ? Quel soin prenons-nous donc de ces yeux spirituels et intérieurs dont notre âme est douée ? Hélas ! pleins de sollicitude pour les yeux de notre corps, nous sommes pleins d'insouciance pour les yeux de notre âme. S'ils sont affaiblis et blessés, si le moindre rayon de la lumière divine leur est un supplice, nous n'en sommes ni touchés ni inquiets ; cet état si dangereux ne réveille pas même notre attention. (*Serm.* 88, *passim.*)

Dieu, qui est la pureté même, ne se laissera jamais contempler par des yeux impurs. Donc purifions ces yeux, en purifiant notre cœur de tout ce qui le souille et le rend désagréable au Seigneur. Songeons à cette purification indispensable ; faisons-en le plus important travail de notre vie ; appliquons-nous sans relâche à cette œuvre : de son succès dépend notre resplendissement éternel dans l'éternelle lumière de Dieu. (*Serm.* 261, *passim.*)

APPENDICE

FÊTES FIXES

LES SAINTS APOTRES SIMON ET JUDE

Les apôtres nous enseignent le devoir de mépriser, à cause de Jésus-Christ, toutes les félicités terrestres.

Le Christ a été suspendu à la croix, il a versé son sang, et c'est ainsi qu'il a détruit par sa mort la mort elle-même, et qu'il a racheté le monde. Les premiers témoins de ces grands mystères furent les bienheureux Apôtres : ils virent Jésus leur Maître cloué au gibet d'ignominie ; ils pleurèrent la mort qu'il subissait ; tout tremblants de crainte, ils constatèrent sa résurrection ; ils s'éprirent d'amour pour un triomphateur si puissant ; tous enfin donnèrent leur vie pour attester ce qu'ils avaient vu de leurs yeux et touché de leurs mains. O entreprise à nulle autre pareille que celle qui leur fut confiée, d'aller par toute la terre prêcher la résurrection d'un homme mort et son ascension au ciel, et cela au prix des plus cruelles persécutions que pouvait inventer la fureur d'un monde impur et rebelle ! Est-ce pour un inconnu qu'ils souffrirent les chaînes, la prison, les tortures les plus diverses, et tous les genres de mort ? Est-ce pour leur gloire qu'ils moururent ? Se prêchèrent-ils eux-mêmes, par hasard ? Ah ! s'ils se livrèrent aux bourreaux, c'est pour que le nom de Jésus fût glorifié, et que son culte s'établît parmi les hommes. Auraient-ils été capables d'un tel héroïsme, s'ils eussent douté de la vérité de leur pré-

dication, s'ils n'eussent été embrasés du feu de la charité ? Convaincus et brûlants d'amour jusqu'au plus profond de leur âme, ils n'affirmaient que ce qu'ils avaient vu, et, sans rien craindre, ils annonçaient que le Dieu vivant s'était soumis à la mort pour le salut des pécheurs. Que leur importaient les supplices? Ils savaient pour quelle vie ils méprisaient la vie, pour quelle félicité ils supportaient des épreuves passagères ; ils savaient quel salaire était dû à leur propre immolation. Pour eux l'univers entier ne pouvait entrer en comparaison avec l'objet de leur foi. Ils avaient entendu ces paroles de leur Sauveur : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (Matth. 16.) Les charmes du monde ne les arrêtèrent pas dans leur course ; ses jouissances éphémères ne les retinrent pas un instant dans leur élan vers les choses éternelles. Que sont tous les biens de ce monde ? Si brillants qu'ils soient, il faudra un jour les laisser ; ils ne se transportent pas au delà de la tombe, et, dès cette vie même, ils trahissent bien souvent leurs avares possesseurs. Chrétiens, méprisons donc le siècle ; méprisons-le, à l'exemple des Apôtres, tous martyrs de Jésus-Christ. (*Serm.* 311.)

Sur cette terre, nous ne sommes que des exilés. Il nous est possible d'y mériter, mais non d'y posséder la véritable joie. Ne demandons pas à l'exil ce que la patrie seule nous réserve. Cette terre n'est qu'un lieu de combats : ne cherchons pas sur ce champ de bataille ce que seul le céleste triomphe peut nous donner. Pour moissonner plus tard dans l'allégresse, semons maintenant dans les larmes ; (Ps. 125.) n'oublions pas que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffrent persécution, » (2. Tim. 3.) et que

« c'est par de nombreuses tribulations qu'il nous faut arriver au Royaume de Dieu. » (Act. 14.) [*Serm.* 224. *Append. Passim.*]

LA TOUSSAINT

Le véritable honneur à rendre aux Saints, c'est de les imiter.

Célébrons la solennité de tous les Saints avec les sentiments de la plus vive piété. Ils sont grands, et nous sommes petits ; mais Dieu a béni les petits et les grands. (Ps. 113.) Ils nous ont précédés, après s'être élevés aux plus hautes vertus. Si nous ne pouvons encore les suivre par nos œuvres, suivons-les du moins par notre cœur ; si leur gloire nous est pour le moment inaccessible, associons-nous à leur joie. Que nos vœux suppléent à nos mérites : compatissons à leurs épreuves d'autrefois, réjouissons-nous de leur béatitude présente. Nous sommes membres du même corps auquel ils appartiennent. Or, « dès qu'un membre souffre, les autres souffrent avec lui ; si un membre reçoit quelque honneur, les autres partagent son allégresse. » (1. Cor. 12.) Et cette sympathie glorifie leur chef, dont l'influence s'étend sur eux tous, sur les mains et sur les pieds, sur les membres inférieurs comme sur les membres supérieurs. (*Serm.* 280.)

Il est une vérité dont nous devons nous souvenir en ce jour solennel. C'est que le culte que nous rendons aux Saints n'ajoute rien à leur bonheur. Comment auraient-ils besoin de nos solennités, eux qui goûtent avec les Anges les délices du ciel ? S'ils s'intéressent à nous, ce n'est point lorsque nous les honorons, mais

lorsque nous les imitons. Rappelons-nous donc que les honorer sans les imiter, n'est autre chose qu'une menteuse adulation. Pourquoi leurs fêtes ont-elles été instituées dans l'Église, si ce n'est pour nous exciter à marcher sur leurs traces ? Tel est le véritable motif de ces fêtes, et il n'y en a point d'autre.

Qu'on nous propose d'imiter l'infiniment incomparable sainteté de Dieu, notre fragilité humaine répond aussitôt que c'est une trop lourde tâche pour elle. Qu'on nous propose d'imiter le Verbe, qui s'est fait homme pour nous donner à tous le précepte et l'exemple, notre fragilité répond encore : Qu'y a-t-il de commun entre le Christ et moi ? Sans doute, il avait pris une chair mortelle ; mais il n'en était pas moins le Verbe. — Pour réduire à néant de semblables excuses, mises en avant par la faiblesse ou le peu de foi, les Saints nous ont construit une voie solide, sûre et facile à parcourir ; ils l'ont construite avec leur sang, ou avec leurs généreuses vertus. Or, ces grandes âmes étaient des âmes humaines comme les nôtres ; tous les Saints étaient des hommes comme nous. Si nous n'avons pas le courage d'imiter Dieu et son Christ, ce courage nous manquera-t-il pour imiter ceux qui ont été ici-bas leurs serviteurs ? Devant leur multitude, que deviennent les prétextes de la négligence et de la tiédeur ? (*Serm.* 325.) Comment craindre que le chemin de la sainteté ne soit rude et laborieux, après avoir été frayé et aplani par un si grand nombre de Saints de tout âge et de toute condition ? (*Serm.* 306.)

JOUR DES MORTS

Aidons les âmes des défunts par nos sacrifices, nos prières et nos bonnes œuvres.

L'éclat des funérailles et les superbes tombeaux sont plutôt une consolation pour les vivants qu'un secours pour les morts. Il n'en est pas ainsi des prières que fait la sainte Église, du sacrifice qu'offrent ses prêtres, et des aumônes qu'on distribue pour les âmes des défunts : ce sont là des œuvres qui leur obtiennent d'être traitées par le Seigneur avec une indulgence de beaucoup supérieure à leurs mérites. Il est de tradition et de pratique universelles dans l'Église de prier pour ceux qui sont morts en communion avec le Christ, et d'en faire mémoire à l'autel, d'offrir même expressément à leur intention le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Il est encore certain que les œuvres de miséricorde accomplies pour eux leur sont des plus secourables au tribunal de la divine Justice.

Tous ces suffrages sont utiles aux morts, pourvu que leur vie sur la terre n'y oppose point d'obstacle. S'ils sont sortis de ce monde sans la foi, qui agit par la charité, c'est en vain que leurs proches ou amis leur rendent ces devoirs de piété. Quiconque, pendant sa vie, n'a pas voulu recevoir ou a mal reçu la grâce de Dieu et ses sacrements, ne s'est amassé qu'un trésor de colère pour l'heure qui suivra sa mort. Les défunts n'acquièrent aucun mérite nouveau par le bien que nous opérons dans le but de les secourir : ce bien n'est et ne peut être que comme une suite de celui qu'ils

ont pratiqué eux-mêmes en ce monde et qui seul est méritoire. C'est leur conduite en ce monde qui leur vaut, si elle a été selon Dieu, de profiter, après la mort, des secours que nous leur envoyons. Et, au delà de la tombe, chacun ne trouve que ce qu'il a mérité en deçà.

Lorsque des existences qui nous sont chères succombent aux coups impitoyables de la mort, il nous est permis, sans doute, de nous affliger de leur perte. Mais que notre douleur et nos larmes ne tardent pas de recourir aux consolations de la foi. Ce n'est pas pour toujours que nous quittent les chrétiens qui meurent, et ils ne nous quittent que pour passer à une meilleure vie. Ensevelissons-les avec respect ; si nous le pouvons, élevons-leur des tombeaux : ce sont là des actions pieuses que louent grandement les divines Écritures. Nous nous acquitterons ainsi envers leurs restes mortels d'un dernier devoir qui ne sera pas sans adoucir notre deuil. Mais que notre affection aille plus loin : elle ne serait que charnelle, si elle s'arrêtait à une chair destinée à n'avoir bientôt plus de nom ; il faut avant tout qu'elle soit selon l'esprit, et qu'elle songe à l'âme immortelle dont cette chair était auparavant animée, et qui réclame avec bien plus de droit les sollicitudes de notre charité chrétienne. Pour elle donc nos ferventes prières ; pour elle l'offrande du saint sacrifice ; pour elle nos aumônes, nos jeûnes et nos mortifications. (*Serm.* 172.)

PRÉSENTATION DE LA T. S. VIERGE

Du vœu de virginité, qui, pour la première fois, fut fait par Marie le jour de la Présentation au Temple.

Ce qui a rendu la virginité de Marie si agréable à Dieu, ce n'est point parce qu'elle a conçu le Christ, mais parce que, même avant cette conception, Marie en avait fait le vœu, ce qui jusqu'alors était inconnu sur la terre. L'existence d'une telle promesse est clairement indiquée par la réponse que Marie fit à l'Ange de l'Annonciation : « Comment cela s'accomplira-t-il ? » Paroles qu'elle n'aurait certainement pas prononcées, si elle n'avait auparavant promis à Dieu de rester toujours vierge. Et ce vœu de virginité fut entièrement volontaire de sa part : elle le fit, ne sachant pas encore qu'il lui vaudrait la gloire d'être choisie de Dieu, pour mettre au monde le Sauveur attendu : et elle lui fut fidèle, après avoir été, selon la coutume impérieuse des Israélites, mariée à Joseph qui était de sa tribu. Cet homme juste et craignant Dieu, loin de lui ravir ce qu'elle avait voué au Seigneur, en fut, au contraire, le pieux et admirable gardien. C'est ce qui résulte encore de la réponse de Marie à l'archange Gabriel ; de sorte que la virginité de cette future Mère de Dieu ne lui fut pas imposée du ciel comme condition de cette Maternité auguste : non, mais pour l'expliquer, il faut nécessairement remonter à un vœu formé depuis longtemps avec toute l'indépendance d'une généreuse volonté.

C'est que Marie devait servir d'exemple aux vierges qui plus tard se consacreraient au Seigneur. Il importait

de ne pas laisser croire que celle-là seule avait dû rester vierge, que Dieu avait jugée digne de concevoir et d'enfanter son propre Fils. Il importait qu'on regardât la vie angélique dans un corps terrestre comme l'effet, non d'un commandement, mais d'un pur amour pour Dieu. Voilà pourquoi le Christ est né d'une Vierge, qui, avant de connaître sa haute prédestination, avait résolu de garder son honneur virginal. Par cette naissance, il a sans doute glorifié la sainte virginité, mais il ne l'a pas commandée ; il a voulu que la femme prédestinée à lui donner la forme d'esclave fût vierge ; mais il a voulu aussi qu'elle fût vierge d'une virginité absolument volontaire et libre. (*L. de la Ste Virginité c. 4.*)

SAINT ANDRÉ, APOTRE

Dieu choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort : ce n'est donc qu'en lui seul que nous devons nous glorifier.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a choisi ce qu'il y a de faible parmi les hommes pour confondre ce qu'il y a de fort. En rassemblant son Église de toutes les parties du monde, il n'a pas commencé par les empereurs ou les puissants personnages, mais par de pauvres pêcheurs de poissons. S'il eût d'abord choisi les grands de la terre, ils auraient attribué ce choix à leur dignité, et non à la grâce de Dieu. C'est ce conseil secret, ce dessein mystérieux du Sauveur que l'Apôtre expose en ces termes : « Voyez, mes frères, ceux qui sont appelés parmi vous : il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu d'illustres. Mais, ce qui est insensé

selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; et, ce qui est faiblesse selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre la force ; et, ce qui est vil et méprisable selon le monde, et ce qui n'est rien, Dieu l'a choisi pour détruire ce qui est, afin qu'aucune chair ne se glorifie devant lui. » (1. Cor. 1.) « Toutes les vallées seront comblées, avait déjà dit le Prophète ; toutes les montagnes et les collines seront abaissées ; tous les chemins tortueux ou raboteux seront redressés et aplanis. » (Is. 40.) Aujourd'hui, en effet, pour recevoir la grâce de Dieu, nous voyons se présenter également les grands et les petits, les savants et les ignorants, les pauvres et les riches. Et en présence de cette grâce, la superbe du nom, de la science et de la richesse ne s'estime pas plus digne de la recevoir que l'humiliation qui s'attache à une origine obscure, à l'ignorance et à la pauvreté. Or, c'est au sein de cette humiliation même que le Christ a voulu prendre d'abord quelques pêcheurs de poissons pour en faire ses auxiliaires et ses apôtres. Que leur dit-il ? « Venez après moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » (Matth. 4.) S'il n'avait, avant tout, choisi ces pêcheurs, qui nous aurait retirés de la mer orageuse de ce monde ? Et voilà que maintenant on passe pour grand orateur, si peu que l'on sache expliquer ce que ces pêcheurs de poissons ont écrit. (*Serm.* 250.)

Qu'étaient ces premiers disciples du Christ ? Des hommes étrangers à toutes les connaissances libérales, à la grammaire, à la dialectique, à l'art du bien-dire. Ils ne savaient manier que des filets. Eh bien, le Seigneur leur mit en mains les filets de la foi, et il les envoya pêcher des hommes. C'est par eux qu'il a pris une si grande quantité de poissons, des poissons de

toute espèce, de l'espèce même des philosophes. Pourquoi donc le monde a-t-il cru à ces quelques témoins du Christ, malgré leur basse extraction, leur grossièreté d'esprit, leur défaut de toute habileté humaine, sinon parce que la Divinité même se révélait avec d'autant plus d'éclat que leur parole et leur action paraissaient plus impuissantes ? (*L.* 22. *Cité de Dieu. c.* 5.)

Plus tard, le Christ a choisi des orateurs éloquents ; mais ils se seraient enorgueillis, s'il ne leur avait au commencement préféré des pêcheurs. Il a choisi des riches; mais ils auraient pensé que c'était à cause de leurs richesses, s'il n'avait auparavant emprunté le ministère des pauvres. Il a choisi des empereurs ; mais ces empereurs, quand ils visitent Rome, vont tête nue, prier et pleurer près du tombeau du Pêcheur. O sagesse, ô puissance de Jésus-Christ ! Il nous a inspiré la haine de la gloire, pour nous faire aimer la gloire ; il nous a ôté notre gloire propre, pour nous donner la sienne ; il nous a délivrés d'une gloire vide et dangereuse, pour nous enrichir d'une gloire pleine de sécurité ; il nous a prévenus contre une gloire chancelante, pour nous rendre possesseurs d'une gloire solide. Oui, la Vérité nous a défendu de nous glorifier en nous-mêmes ; elle nous a ordonné en même temps d'obéir à cette parole de son Apôtre : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » (1. Cor. 1.) [*Disc. sur le Ps.* 65. *n.* 4.]

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA T. S. VIERGE

Marie, pleine de grâce, et destinée de toute éternité à être Mère de Dieu, n'a pu être conçue dans le péché originel.

Quand il s'agit du péché, il ne saurait être question de la Bienheureuse Vierge Marie, pleine de grâce et Mère de Dieu. De ce qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter l'Impeccable, il suit qu'elle a eu et dû avoir le privilège extraordinaire d'être affranchie totalement du péché. (*L. de la Nat. de la Grâce. c.* 36.)

O grandeur de la grâce en Marie, vierge et mère en même temps ! O puissance de la grâce en cette femme bénie entre toutes, dont la virginité a porté un fils ! Il fallait que cette grâce fût des plus hautes et des plus profondes, pour que l'Ange Gabriel se soit cru obligé de se prosterner devant elle : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Quelle salutation ! Elle fut suivie de la Maternité divine, par l'opération du Saint-Esprit ; et cette Maternité virginale devint la preuve de la plénitude de grâce qui venait d'être saluée, la preuve et à la fois le couronnement : Marie reçut dans ses chastes flancs le Seigneur, le Seigneur qui l'avait créée. (*L.* 2. *Symb. aux Cath. c.* 5.) Oh ! que l'Ange avait raison de lui dire : « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu ! » Quelle était cette grâce ? Celle de devenir la Mère de ce Dieu lui-même, son Maître, et le Souverain de toutes choses. (*Enchir. c.* 36.)

Depuis lors, Marie est l'Échelle céleste. Par elle Dieu est descendu sur la terre, afin que par elle les hommes pussent monter au ciel. Ils y montent en croyant que

Dieu, par la Vierge Marie, est descendu parmi eux. (*Serm.* 123. *Append.*) Merveille étonnante : par la femme l'homme est tombé, par la femme il a été relevé ; par la femme la mort, par la femme la vie ! (*Serm.* 232.) Aux causes diverses qui ont amené la chute de la nature humaine, Jésus-Christ a opposé leurs contraires pour en réparer le funeste effet. A l'orgueil d'Adam, il a opposé son humilité ; à la damnation par Ève, le salut par Marie. Ève avait encouru la perte de sa sainteté en croyant au serpent infernal ; Marie, toujours sainte, a enfanté le Sauveur. Ève avait reçu avec complaisance et offert à son époux, pour leur ruine commune, le poison présenté par Satan ; Marie, pleine de grâce, a produit un fruit de vie et de résurrection. C'est vous, ô Fils de la Vierge, ô Époux des Vierges, qui avez opéré ces merveilles de rédemption et d'amour, en conférant à Marie l'honneur de la maternité, sans préjudice aucun pour sa virginité. (*L.* 3. *Symb. aux Catéch. c.* 4.)

SAINT THOMAS, APOTRE

Croyons ce que nous ne voyons pas encore, et nous mériterons de voir un jour l'objet de notre foi.

« Nous avons vu le Seigneur, » avaient dit les autres Apôtres à saint Thomas. Mais lui : « Si je ne vois, répondit-il, dans ses mains la marque des clous, si je ne mets mon doigt dans la place des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point. » (Jean, 20.) Il savait, en effet, que Jésus avait été cloué à la croix, il savait qu'il avait été percé d'une lance, et, pour

croire, il demandait à constater l'existence de ces plaies : il ne croyait donc pas, pour le moment, à la résurrection du Maître ; il voulait toucher les mains et le côté ; et pendant que sa curiosité scrutait les blessures, il laissait la mort surprendre sa foi. Eh quoi ! ô bienheureux Apôtre, Jésus-Christ a ressuscité Lazare sous vos yeux, et vous lui refusez le pouvoir de se ressusciter lui-même ! Vous cherchez dans ses mains la marque des clous ; vous avez donc oublié les étonnants miracles qui ont jailli de ces mains toutes puissantes ! En votre présence, n'ont-elles pas rendu la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, la santé aux lépreux ? Est-il possible que trois jours aient suffi pour vous ôter le souvenir de votre Maître, et la croyance en son pouvoir divin ? Ignorez-vous que sa mort doit être votre vie selon la foi ? Vous avez vu qu'on lui perçait le côté d'un coup de lance : ce coup a-t-il frappé la puissance de ce Dieu ?

Mais voilà que Jésus apparaît de nouveau à ses Apôtres réunis ; et afin que ce disciple ne périsse point, il dit à Thomas, qui cette fois est présent : « Porte ici ton doigt, et regarde mes mains ; approche ta main, mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. » O amour du Sauveur, qui ne dédaigne pas de montrer les cicatrices de ses plaies ! (*Serm.* 169. *Append.*)

Il aurait pu ressusciter sans ces cicatrices ; mais il voulut les garder pour les montrer à son Apôtre incrédule et guérir ainsi les blessures de son cœur. « Eh bien, lui dit-il, mets ta main dans mon côté, et cesse d'être incrédule. » Si j'ai subi la mort, c'est pour toi ; si, pour te racheter, j'ai versé mon sang, c'est par cette ouverture, que tu veux interroger ; et tu es décidé

à douter encore, si je ne me rends pas à ton désir ! Soit, voici donc mes plaies ; touche-les, et crois ; sonde-les, et guéris celles que le doute a faites à ton âme. (*Serm.* 112.) Thomas, convaincu enfin, se jette aux pieds du Seigneur et s'écrie : « Vous êtes mon Maître, vous êtes mon Dieu ! » Que répond Jésus à son disciple prosterné ? « Parce que tu as vu, tu crois : bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » Qui a-t-il désigné par cette parole, si ce n'est nous tous et ceux qui viendront après nous ? En effet, lorsqu'il se fut dérobé aux regards mortels pour affermir la foi dans les cœurs, quiconque a embrassé sa doctrine, a cru sans avoir vu ; et sa foi a été d'autant plus heureuse et plus méritoire que, pour l'acquérir, il ne s'est pas approché du Christ avec la main pour toucher ses plaies, mais avec le cœur pour l'aimer. (*Serm.* 88.)

Oui, « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! » Puisse cette béatitude prédite se réaliser en chacun de nous ! Croyons fermement ce que nous ne voyons pas encore. Nous serons ainsi associés avec les Apôtres qui ont vu, et, par eux, avec Dieu le Père, et Jésus-Christ son Fils. (1. Jean, 1.) [*Tr.* 1. *sur l'Ép. de S. Jean.*]

AVENT

PREMIER DIMANCHE

Préparons-nous à célébrer la venue du Christ Sauveur en purifiant avec soin notre âme et notre conscience.

Aux approches de la solennité sacrée entre toutes où nous célébrons la naissance du Christ Sauveur parmi les hommes, rendons-nous dignes, par une fervente préparation, de recevoir avec joie et allégresse notre Roi Rédempteur. Invoquons de toutes nos forces le secours d'en haut, pour porter en ce jour à l'autel une conscience pure, un cœur libre et un corps chaste. Il importe que la chair et le sang de Jésus-Christ deviennent le remède de notre âme, au lieu d'en être la condamnation.

N'est-ce pas dans cette chair divine que réside notre vie, d'après les paroles mêmes du Dieu qui s'en est revêtu ? « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » (Jean, 6.) Qu'il change donc de vie, celui qui veut recevoir la vie ; sans cela, il la recevra pour sa perte ; elle ne fera qu'augmenter sa langueur ; bien plus, elle lui donnera la mort. « Quiconque mange ce pain, ou boit la coupe du Seigneur indignement,... mange et boit sa propre condamnation. » (1. Cor. 11.)

Si dans tous les temps les bonnes œuvres sont le seul ornement, la seule parure qui convienne à des chrétiens, c'est surtout au jour de la naissance du Christ que ces bonnes œuvres doivent briller à tous les regards. Quand il s'agit de fêter le jour natal d'un noble personnage, d'un roi de la terre, d'un simple père de famille, on n'épargne aucun préparatif pour donner à la fête l'éclat convenable. Et pourtant, par tous ces apprêts, qui se propose-t-on d'honorer ? Des hommes mortels. Combien plus ces apprêts ne sont-ils pas nécessaires pour honorer le Dieu de l'éternité, pour solenniser le jour à jamais mémorable qui le vit naître parmi nous ! Avec l'aide de sa grâce, disposons-nous donc à cet anniversaire sans pareil, en embellissant notre âme de tous les ornements de la vertu, en la parant des perles de la simplicité et des fleurs de la sobriété, en la rendant toute resplendissante d'amour pour Dieu et pour le prochain.

Alors le Christ Notre-Seigneur daignera venir en nous avec tous ses dons ; ce ne sera pas seulement pour visiter notre âme, mais pour s'y reposer et y établir sa demeure, selon ce qui est écrit : « J'habiterai en eux, et je marcherai au milieu d'eux. » (2. Cor. 6.) Et encore : « Je suis debout à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » (Apoc. 3.) Heureux le cœur assez vertueux pour entendre frapper l'Hôte auguste, et pour le recevoir ! (*Serm.* 115. *Append. Passim.*)

LUNDI

Préparons-nous par les bonnes œuvres à célébrer la Nativité de Notre-Seigneur.

Le jour de sa naissance a été pour le Christ le jour de ses noces spirituelles avec l'Église. « Alors la vérité a éclaté de la terre... Alors l'Époux s'est avancé hors du lit nuptial; » (Ps. 84.) c'est-à-dire, le Verbe de Dieu est sorti du sein d'une vierge; et il s'est avancé hors de ce sein avec l'Église son épouse, en d'autres termes, avec la chair dont il s'était revêtu. Invités à ces noces saintes, ainsi qu'au banquet du Père, du Fils et de leur Esprit, préoccupons-nous de la robe nuptiale dont nous devons nous parer pour entrer dans la salle du festin. Purifions notre cœur et notre corps, afin que l'Hôte céleste ne surprenne en nous rien de vulgaire et de repoussant, rien qui soit indigne de ses regards.

Cette préparation ne doit pas se faire à la légère, mais avec grande crainte et grande attention. Les noces auxquelles nous sommes invités, seront aussi celles de nos âmes, si ces âmes sont bien préparées. Noces admirables pour elles, puisque l'Époux qui leur est destiné, est tout divin; à sa table, ce n'est point avec un pain ordinaire qu'elles seront nourries, mais bien avec le Pain des Anges. Qu'elles se hâtent donc, si c'est nécessaire, de rejeter les haillons du péché; qu'elles se hâtent de les remplacer par le riche vêtement des bonnes œuvres. Autrement, au lieu de briller par leur pureté devant le Maître du festin, elles indigneraient ses regards par le révoltant spectacle de leurs souillures et de leur déshonneur. Ce n'est ni avec

la colère, ni avec la haine, ni avec des fautes dont le repentir et l'aumône n'ont point effacé les traces, qu'on peut participer aux joies de la naissance du Seigneur, et des autres solennités chrétiennes. Pour y avoir part, il faut que la justice et la charité distribuent désormais aux pauvres ce qui se prodiguait à la gourmandise; il faut que la miséricorde se fasse dorénavant un trésor dans le ciel de ce qui se dissipait dans les plaisirs sensuels et mondains.

C'est toujours un devoir de pratiquer l'aumône; mais lorsqu'arrivent de saintes solennités, augmentons, chacun selon nos moyens, la part du pauvre. Il n'est pas juste, alors, que chez le peuple chrétien, les uns soient dans l'abondance, tandis que les autres endurent les tortures de la faim. Tous ne servons-nous pas le même Dieu, n'avons-nous pas été rachetés au même prix, ne sommes-nous pas venus en ce monde de la même manière, n'en sortirons-nous pas par la même porte, et enfin, si nous avons été fidèles à la grâce divine, n'arriverons-nous pas à la même félicité? Pourquoi le pauvre ne mangerait-il pas avec nous, lui qui avec nous régnera éternellement? Pourquoi ne couvrirait-il point ses membres nus au moins de nos habits hors d'usage, lui qui comme nous sera dans le ciel vêtu de l'éclatante robe de l'immortalité? Pourquoi, s'il a été digne de partager avec nous la grâce du baptême, ne serait-il pas digne de partager notre pain? Ah! souvenons-nous de ce précepte du Seigneur: « Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, n'invitez pas... les riches d'entre vos voisins, de peur que, peut-être, ils ne vous convient à leur tour, et que rétribution ne vous soit faite. Mais lorsque vous donnez un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, et les aveugles. Et vous

serez heureux de ce qu'ils n'ont pas de quoi vous rendre; car il vous sera rendu à la résurrection des justes. » (Luc. 14.) [*Serm.* 116. *Append.*]

MARDI

Souvenons-nous de l'homme qui a causé notre perte, et de l'homme par qui nous avons été rachetés.

Voici le fondement de la foi chrétienne : un homme et un homme; un homme qui détruit, un homme qui répare ; un homme qui renverse, un homme qui rétablit; un homme qui est tombé pour n'être pas demeuré en Dieu, un homme qui n'a point connu de chute et a le pouvoir de relever ; un homme qui s'est précipité dans l'abîme, parce qu'il n'a plus voulu s'appuyer sur l'Inébranlable, un homme inébranlable qui est descendu dans cet abîme de malheur pour en retirer la victime. (*Serm.* 30.)

Ranimons notre foi, réveillons notre cœur, pour nous souvenir de l'homme en qui nous avons été séduits, et de l'homme par qui nous avons été rachetés. Le premier était-il fils de l'homme ! Non, Adam était homme, mais il n'était pas fils de l'homme. Au contraire, le second est Fils de l'homme et ne cesse de s'appeler de ce nom : pourquoi, si ce n'est pour ramener notre pensée sur l'homme qui n'a pas été fils de l'homme ; sur la mort, le péché, l'esclavage, la condamnation dont il a été pour nous la funeste source ; et aussi sur la vie, le pardon, la liberté, la rédemption parfaite dont le Fils de l'homme est pour nous encore l'inépuisable principe. (*Serm.* 233.)

Nous avons deux origines : par l'une nous venons d'Adam ; par l'autre nous procédons du Christ. Adam et le Christ sont deux hommes ; mais Adam n'est qu'un homme, le Christ est un homme-Dieu. A celui qui n'est qu'un homme nous devons d'être pécheurs ; à Celui qui est l'Homme-Dieu nous devons d'être justifiés. Notre première origine nous a valu la mort ; notre seconde origine nous a valu la vie, en nous délivrant du péché. Le Christ, en effet, est venu sur la terre pour effacer les péchés des hommes, et « détruire ainsi les œuvres du démon. » (1. Jean. 3.) [*Tr. 4. sur l'Ép. de S. Jean.*]

De même que tous les hommes meurent en Adam par la naissance de la chair, de même tous les hommes peuvent revivre en Jésus-Christ par la foi du cœur. Il n'a point dépendu de nous de ne pas naître d'Adam ; mais il est en notre pouvoir de croire en Jésus-Christ. Vouloir donc appartenir au premier homme, c'est vouloir rester en captivité. Hélas ! n'est-ce pas chose faite? Par notre naissance charnelle ne sommes-nous pas captifs ? Ah ! écrions-nous comme l'Apôtre : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. 7.) Mais à ce cri ajoutons celui du Prophète : « O mon Dieu, j'ai mis mon espérance en vous ; je ne serai pas éternellement confondu. » (Ps. 70.) Je le suis maintenant, je ne le serai pas pour toujours. Comment ne pas l'être à cette heure, puisque je dois m'appliquer ces paroles : « Quel fruit avez-vous retiré des choses dont vous rougissez à présent ? » (Rom. 6.) Que faire donc pour n'être pas éternellement confondu? « Approchez-vous de lui, et vous serez éclairés, et vos fronts

d'Adam, approchons-nous du Christ, et nous ne serons plus confondus. Si nous savons nous confondre en nous-mêmes, le Seigneur Jésus ne nous confondra pas pour l'éternité. (*Disc.* 2. *sur le Ps.* 70. *n.* 2 *et* 3.)

MERCREDI

Naissance éternelle et naissance temporelle du Christ. Toutes deux sont inénarrables.

La foi catholique nous enseigne qu'il y a deux naissances en Jésus-Christ : l'une divine, l'autre humaine, et toutes les deux sont admirables. Dans la première, le Christ n'a point de mère, et il n'a pas eu de père dans la seconde. Celle-là s'accomplit sans cesse dans l'éternité, celle-ci a eu lieu dans le temps. Au sein du Père, la naissance divine est incorporelle ; corporelle a été la naissance humaine du sein de la mère. (*Serm.* 214.)

En annonçant le Christ Sauveur, un prophète s'écrie : « Qui racontera sa génération ? » (Is. 53.) Il est difficile de dire à laquelle de ces deux naissances cette parole s'applique. Est-ce à celle qui n'a pas eu de commencement, et qui égale en éternité le Fils au Père ? Ou bien, est-ce à celle qui a commencé et qui a exigé que le Fils créât la mère destinée à lui donner le jour ? Si c'est à la naissance éternelle, sans commencement et sans fin, qui racontera comment la lumière naît de la lumière, sans que la lumière voie se rompre son unité ; comment Dieu naît de Dieu, sans qu'il existe plusieurs dieux ? Et puis, pour parler avec rigueur, on ne peut dire que le Fils *naît* du Père : ce

présent semblerait accuser cette naissance de n'être pas encore arrivée à sa perfection. On ne peut dire, non plus, que le Fils *est né* du Père : ce passé semblerait faire dépendre cette naissance d'un temps à venir maintenant écoulé. Qui donc racontera cette naissance d'une éternelle durée ? Elle demeure trop au-dessus et en dehors de tous les temps, pour que la parole humaine, dont le temps est la mesure, soit capable de l'expliquer. — Et il en est de même de la naissance temporelle : qui pourra raconter comment le Christ a été formé dans la chair et est né de la chair, sans aucun dommage pour la chair qui l'a conçu et enfanté ? C'est donc de chacune de ces naissances qu'il faut s'écrier à la suite du Prophète : « Qui racontera sa génération ? » (*Serm.* 195.)

Ineffable est celle qui surpasse tous les temps, qui n'a jamais commencé, qui a existé toujours et qui n'aura point de fin. Ineffable encore est celle qui s'est accomplie dans la plénitude des âges, qui par son caractère virginal se présente dans un isolement absolu, et que la terre a vu commencer et finir. Cette seconde merveille, les prophètes l'ont prédite, et les cieux et les Anges en ont célébré l'accomplissement. Quel spectacle ! Un Dieu que le monde ne peut contenir, couché dans une crèche ! La Parole éternelle, petit enfant sans parole ! L'Immense, sur les bras d'une femme ! Le Maître de l'univers, gouverné par une humble vierge ! Elle commandait notre Roi, elle portait Celui en qui nous sommes tous, elle allaitait notre Pain ! O faiblesse, ô abaissement admirables, qui avez servi de voile à la Majesté divine ! Cet enfant dépendait d'une mère qu'il dirigeait de sa puissance ; et cette mère qu'il nourrissait de sa vérité, l'abreuvait de son lait !

Oh ! que le Fils de Dieu daigne multiplier en nous ses dons divins, puisqu'il n'a pas eu horreur de se soumettre à ces premières et si humiliantes conditions de notre existence humaine. Qu'il fasse de nous tous des enfants de Dieu, puisque pour nous il a daigné se faire Fils de l'homme. (*Serm.* 184.)

JEUDI

Préludes du mystère de l'Incarnation.

Un Ange, sur l'ordre de Dieu, descend du ciel pour saluer la Bienheureuse Vierge Marie. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Il commence par saluer, lui qui porte le salut dans sa parole même. C'est qu'il ne s'agit pas ici de l'une de ces femmes que frappe la malédiction primitivement encourue par Ève, pour avoir écouté le sifflement du serpent : la femme que l'Ange salue, est la future Mère du Seigneur ; l'Ange ne saurait trop vénérer cette Maternité auguste dont Marie va être bientôt investie.

« Je vous salue, pleine de grâce. » La grâce prévient ou guérit la faute ; Marie est déclarée pleine de grâce : la faute d'Ève n'a donc jamais existé en cette Vierge, et chez elle la malédiction originelle s'est transformée en bénédiction.

« Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : » avec vous dans le cœur, avec vous comme un secours fidèle, avec vous prêt à opérer dans vos flancs un prodige qui fera de vous la femme par excellence, « bénie entre toutes les femmes. »

Car « voici que par la Vertu du Très-Haut qui vous

couvrira de son ombre, et par la survenance du Saint-Esprit, vous concevrez et enfanterez un fils, que vous nommerez Jésus, parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés. C'est le Saint qui naîtra de vous, c'est le Fils du Très-Haut. Chassez toute crainte : vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. » Félicitez-vous, ô Marie : le Roi du ciel descendra dans votre sein ; du sein de son Père, il passera dans le vôtre ; ou plutôt son infinie Majesté ne quittera pas son séjour glorieux ; et cependant vous le recevrez dans votre virginal sanctuaire. Que votre foi s'élance donc de la terre au ciel : c'est par elle que le Verbe divin entrera, pour y prendre chair, dans le temple de votre virginité. Je suis le messager de ce mystère ; je viens de la part de celui qui veut par votre entremise contracter alliance avec la nature humaine, et devenir la joie de l'univers. Ce n'est pas vous, ô Marie, appelée à être Mère de l'Inspirateur et Objet des prophéties, qui pourriez ignorer les oracles qui vous concernent : réjouissez-vous d'être la Vierge dont parle le livre d'Isaïe. Vous êtes cette Vierge prophétisée ; et voilà que vous concevrez du Saint-Esprit, et vous deviendrez mère sans cesser d'être vierge ; vous enfanterez un fils, sans perdre votre virginité. (*Serm.* 119, 120, 194. *Append. Passim.*)

VENDREDI

Accomplissement du mystère de l'Incarnation.

Répondez maintenant, ô Vierge immaculée : voudriez-vous retarder la vie du monde ? L'Ange attend

votre consentement ; cette attente seule le retient encore. A votre question : « Comment cela se fera-t-il ? » il a répondu : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Voilà comment vous deviendrez mère, tout en restant vierge. La porte du ciel, jadis fermée par Adam, s'est déjà ouverte, non sans éclat, pour livrer passage à l'Ange-Ambassadeur. Dieu, sur le seuil, attend son envoyé que vous retardez.

O bienheureuse Marie, le genre humain, courbé sous sa chaîne, implore de vous le Fiat qui réparera sa déchéance. L'Offensé prend lui-même l'initiative de la réconciliation : il ne sera plus inaccessible pour nous, si vous consentez à devenir sa mère. Dans la joie de ses fiançailles avec notre chair, il pardonnera l'offense du monde envers lui. — Et vous, Esprit céleste, messager du grand Roi, dépositaire du divin secret ; vous qui de la demeure royale où réside l'éternelle Majesté, apportez le pardon aux coupables, la vie aux morts, la liberté aux captifs, pressez cette Vierge timide, qui ne doute certes pas de la munificence de Dieu, mais qu'agite l'immensité du don. Ah ! venez-nous en aide : les autres habitants de la patrie d'en haut se réjouiront, si vous hâtez par vos soins la grande affaire des siècles.

« Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. » Cette humble et obéissante réponse donnée, l'Ange s'éloigne, et le Fils de Dieu entre dans la chambre nuptiale. Il se revêt de notre nature dans le sein de la Vierge ; il entoure de ce voile obscur l'éclat de sa Majesté. Quel trésor pour notre chair que ce Dieu incarné !

Et quelle merveille ! L'Arbre de vie est enté sur un

tronc mortel, la Force qui porte tout est portée par la faiblesse, le Créateur est conçu par sa créature, la Source s'alimente au ruisseau d'elle-même sorti, la Racine se nourrit de son rejeton, la Vigne véritable devient le fruit de son propre rameau ! (*Serm.* 119, 120. *Append. Passim.*)

SAMEDI

Union personnelle du Verbe divin et de la nature humaine.

De ce que le Verbe s'est fait chair, il ne s'ensuit pas qu'il s'est transformé, anéanti dans la chair ; c'est la chair qui a été unie au Verbe, pour ne point périr. De même que l'homme est à la fois corps et âme, de même le Christ est à la fois Dieu et homme, sans confusion de natures, mais avec unité de personne divine. Le Fils de Dieu, coéternel au Père qui l'a engendré, a voulu recevoir du sein de la Vierge un commencement comme Fils de l'homme. Ainsi l'humanité a été jointe à la divinité du Verbe, Fils de Dieu, sans introduire une quatrième personne dans l'immuable Trinité. (*Serm.* 186.)

Dans la même Personne divine le Fils de Dieu est le Fils de l'homme et réciproquement ; l'union des deux natures n'est pas essentielle, mais personnelle, ou hypostatique. En tant que Fils de l'homme, cette Personne a un corps et une âme ; en tant que Verbe ou Fils de Dieu, elle possède l'homme comme l'âme possède le corps. Et de même que l'âme et le corps ne font pas en nous deux personnes, mais un seul individu humain, de même le Verbe et la nature de l'homme ne

constituent pas une dualité de personnes, mais un seul Christ. Qu'est-ce que l'homme, à part, considéré en soi ? C'est une personne en même temps corps et âme raisonnable. Qu'est-ce que le Christ ? C'est une personne en même temps Dieu et homme. (*Tr.* 19. *sur l'Év. de S. Jean.*)

L'union d'une âme raisonnable et d'un corps en une personne, voilà l'homme ; l'union de Dieu et de l'homme en une personne, voilà le Christ. La première union se fait tous les jours pour la perpétuité de l'espèce humaine ; la seconde ne s'est faite qu'une fois pour nous sauver tous.

Le Verbe de Dieu, Fils de Dieu, coéternel au Père, Vertu et Sagesse de Dieu, dont la force agit depuis l'extrémité supérieure de la créature intelligente jusqu'à l'extrémité inférieure de la créature matérielle, pour y disposer toutes choses avec douceur ; — ce Verbe partout présent et partout caché, que rien ne renferme, ni ne divise, qui n'a ni poids, ni étendue, qui est tout entier en tous lieux, s'est uni à la nature humaine d'une union introuvable ailleurs dans le monde créé par son amour ; et avec elle il s'est fait un seul et même Jésus-Christ, Médiateur entre Dieu et les hommes, égal au Père selon la divinité, inférieur au Père selon l'humanité, immuable et immortel comme Dieu, changeant et mortel comme homme.

Et l'Immensité de sa toute-puissante Personne divine, cette Immensité qui n'est jamais à l'étroit dans les plus étroites limites, s'est enfermée dans le sein d'une Vierge, qu'elle a fécondé par elle-même, et où elle a pris une âme raisonnable, et par cette âme un corps humain, se faisant ainsi homme complet pour rendre l'homme meilleur, et daignant, sans perdre son ado-

rable nature, rendre en elle l'humanité participante de la divinité. Merveille qui n'aurait rien de merveilleux, si on pouvait l'expliquer ; merveille qui n'aurait rien de singulier, si on pouvait en donner des exemples. Accordons à Dieu la puissance de faire ce qu'il nous est impossible de pénétrer. Cette puissance est l'unique raison des prodiges qu'elle accomplit. (*Lettre.* 137. *n.* 11, 12 *et* 8.)

DEUXIÈME DIMANCHE

Le Verbe.

Le Verbe est le Fils de Dieu, et ce Fils est en son Père, et ce Père est en son Fils; non que l'un soit l'autre, car le Fils procède du Père, et le Père ne procède pas du Fils; mais parce que l'un et l'autre ont la même nature. Le Verbe est donc égal et coéternel à son Principe; il est Vie de Vie, Lumière de Lumière, Dieu de Dieu. Intelligence, Sagesse du Père, sans lui rien de ce qui existe au ciel et sur la terre, rien de ce qui est visible ou invisible n'a été créé. Et comme c'est lui la Vie et la Lumière des hommes, ni la pensée, ni la parole humaine n'est capable de le louer dignement! Notre cœur ne peut encore le voir. De lui notre cœur a reçu un œil pour le contempler, mais seulement lorsque nous serons purifiés de nos iniquités, guéris de nos impuissances présentes, mis en possession de la béatitude des cœurs purs. O Verbe, ô Parole unique, en laquelle il a été dit que nous fussions, comment avec nos paroles si multiples pourrions-nous vous exprimer?

Ces paroles, pensées au dedans, produites au dehors, c'est notre esprit qui les forme ; mais cet esprit, ô Verbe divin, a été formé par vous, et, en conséquence, il ne saurait atteindre la hauteur de sa cause. Ah ! si l'homme forme des paroles, ce n'est point de la même manière qu'il a été formé par le Verbe ; et le Père, non plus, n'engendre pas ce Verbe unique de la même manière qu'il a tout créé par Lui. En l'engendrant, Dieu engendre une Personne-Dieu, de sorte que la Générateur et l'Engendré sont un seul Dieu éternel. Dieu a fait le monde ; mais le monde passe, et Dieu demeure. Le monde ne s'est pas fait lui-même ; mais le Verbe, par qui tout a été fait, ne saurait être mis au rang des créatures. Dès lors, quoi d'étonnant que l'homme, partie intégrante de la création, ne puisse parler dignement du Verbe, Créateur de toutes choses ? (*Serm.* 188.)

Or, ce Verbe, Fils unique du Père par nature, né du Père pour nous créer, a voulu naître d'une mère, pour nous empêcher de périr, et faire de tous ceux qui croient en lui des fils de Dieu par adoption. (*Serm.* 140.)

LUNDI

Le Verbe incarne.

Le Verbe divin, ce Jour, cette Lumière qui brille parmi les Anges, qui éclaire cette partie céleste d'où nous sommes encore exilés, s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie. (*Serm.* 189.) Ce que nous devons aux abaissements d'une si haute Majesté, la foi des chrétiens le sait ; mais le cœur des impies l'ignore, parce que Dieu a caché ces choses aux sages et aux prudents pour les révéler aux petits. (Matth. 11.) Que

les humbles s'attachent donc aux humiliations de Dieu : s'ils appuient leur faiblesse sur ce puissant secours, ils s'élèveront jusqu'à la hauteur divine. Quant aux sages et aux prudents, qui veulent s'emparer des grandeurs de Dieu, sans passer par ses abaissements, ils resteront, en hommes vains et légers, enflés d'orgueil et de présomption, ils resteront suspendus entre le ciel et la terre pour y être le jouet des vents. Leur sagesse est celle du monde, et non de Celui qui a fait le monde. S'ils avaient la sagesse véritable, qui vient de Dieu et n'est autre que lui-même, ils comprendraient que ce Dieu a pu prendre ce qu'il n'était pas, tout en demeurant ce qu'il était; qu'il est venu se revêtir de notre humanité, sans quitter le sein de son Père; qu'en se montrant à nous tel que nous sommes, il n'a pas cessé d'être ce qu'il était; que sa Puissance immuable, enfin, uni au corps d'un enfant, a toujours continué à gouverner l'univers, et qu'elle s'est exercée non moins glorieusement parmi nous en produisant la maternité chez une vierge, qu'en créant le monde entier, lorsqu'elle habitait encore inaccessible dans le sein du Père.

Quelle preuve, en effet, le Verbe n'a-t-il pas visiblement donné de sa vertu suprême dans cette créature qui devient mère et reste toujours vierge; que Joseph, son époux, trouve riche de maternité en dehors de toute cause naturelle; qui porte un homme dans ses flancs, sans que l'homme y ait aucune part, et qui voit au bonheur et à la gloire de sa constante virginité s'ajouter le bonheur et la gloire de la fécondité ! C'est ce prodige admirable que les sages du monde préfèrent regarder comme une fiction, plutôt que de croire à son accomplissement. En Jésus-Christ, Homme-Dieu, ils méprisent l'humanité, en refusant d'admettre son exaltation ; et,

parce qu'ils ne peuvent mépriser la divinité, ils ne croient pas en elle. Mais plus les humiliations de Dieu fait homme leur paraissent méprisables, plus elles doivent nous être chères ; et plus la maternité virginale leur semble impossible, plus elle doit faire éclater à nos regards la Toute-Puissance de Dieu. (*Serm.* 184.)

O Puissance infinie ! O infinie Miséricorde ! Le Verbe, non seulement a pu s'incarner, mais encore il l'a voulu. Il a voulu être Fils unique d'une mère, comme il était Fils unique de son Père. Dans ce but il a créé la mère de laquelle il naîtrait ; et cette mère qui l'a précédé dans le temps, l'a formé dans son sein et de sa chair, lui qui de toute éternité procède de son Père, sans en avoir été formé. Son Père n'a jamais été sans lui, et sans lui sa Mère n'aurait jamais existé. (*Serm.* 192.)

MARDI

Merveilles de l'Incarnation et de la naissance du Seigneur.

Qu'est-ce que l'enfant qui a été conçu et dont nous célébrerons bientôt la naissance ? C'est Celui par qui tout a été fait, et qui s'est mis lui-même au nombre des créatures ; Celui qui révèle Dieu son Père, et qui a créé sa Mère. Cet enfant est Fils de Dieu sans avoir de mère, et Fils de l'homme sans avoir de père. Jour sublime qui illumine les Anges, il s'est abaissé jusqu'au jour des hommes pour en être éclairé. Verbe Dieu avant tous les temps, il a pris notre chair au temps marqué par sa Providence. Dans le sein paternel, il règle le cours des siècles, et dès le sein maternel il en devient le sujet. A lui le ciel et la terre doivent leur existence,

et voilà que le ciel le domine, et que la terre le porte. Sagesse ineffable, il réduit son éternelle Parole au silence de l'enfance. Il remplit le monde, et il est couché dans une crèche; il gouverne les astres, et il dépend des mamelles qui l'allaitent. Oh! qu'il est grand dans sa forme divine! Oh! qu'il est petit dans sa forme humaine de serviteur! Mais sa petitesse ne diminue point sa grandeur, et sa grandeur n'accable point sa petitesse. Quoique revêtu d'un corps semblable au nôtre, il ne laisse pas que d'accomplir ses divines opérations, d'atteindre avec force d'une extrémité à l'autre, et de disposer toutes choses avec douceur. (Sag. 8.) Lorsqu'il a voulu s'associer l'infirmité de la chair, il a été reçu dans le sein d'une Vierge, il n'y a pas été enfermé; et, de la sorte, sans ôter aux Anges le pain de sa Sagesse, il nous a fait goûter combien le Seigneur est doux.

Pourquoi s'étonnerait-on de ces merveilles que nous présente le Verbe divin incarné? Notre verbe humain lui-même ne produit-il pas son impression sur l'auditeur, en conservant toute sa liberté? Il la conserve si bien que l'esprit qui l'écoute ne saurait, en le recevant, l'emprisonner dans ses limites. Ce verbe humain, n'importe le nombre de ses auditeurs, se fait tout entier et en même temps recevoir chez eux tous; il ne permet à aucun de le réduire en captivité, et d'empêcher ainsi sa lumineuse action sur les autres. — Combien plus le Verbe de Dieu, qui n'est point, comme le verbe de l'homme, borné par l'espace, prolongé par le temps, soumis aux variations des syllabes brèves ou longues, ni à cette suite de sons qui tour à tour vont s'évanouir dans le silence, — combien plus le Verbe de Dieu, si grand et si incomparable, a pu féconder le sein de sa

Mère, sans quitter celui de son Père; se manifester aux hommes, sans cesser d'éclairer les Esprits angéliques; venir sur la terre, et continuer à étendre les cieux; s'assimiler aux hommes, et rester leur Créateur!

Non, la nature du Fils de Dieu n'a pas été changée, transformée dans la nature du Fils de l'homme. La nature divine s'est unie étroitement, mais sans altération et sans confusion, à la nature humaine; le Fils de Dieu s'est fait Fils de l'homme, tout en demeurant Fils de Dieu. (*Serm.* 187.)

MERCREDI

Charité divine qui éclate dans l'Incarnation du Seigneur.

Que dire de la divine charité qui avec tant d'éclat se manifeste dans le mystère de l'Incarnation? « Mon Père et moi, nous sommes un, » a dit le Christ. (Jean, 10.) Voilà la majesté du Fils de ce Père et cette majesté s'est humiliée jusqu'à notre chair pour réparer ses infirmités! Oh! que nous avons été aimés de Dieu, avant même que notre cœur se fût tourné vers lui! Si alors Dieu nous a aimés, au point de permettre à son Fils, son Égal, de s'égaler à notre être misérable, en se faisant homme, que réserve-t-il donc à ceux qui l'aiment? (*Disc. sur le Ps.* 62. *n.* 11.)

Quelles actions de grâces rendre à Dieu pour sa miséricorde! C'est cette miséricorde toute d'amour désintéressé qui a porté le Verbe à naître dans le temps, lui l'Auteur des temps. Il a voulu être inférieur en âge, dans le monde, à un grand nombre de ses serviteurs, lui qui par son éternité est infiniment plus ancien que

le monde. Il s'est fait homme, lui qui a fait les hommes; il a reçu le jour de la mère qu'il avait créée; il a été porté dans les bras qu'il avait formés, allaité par les mamelles qu'il avait remplies. Ah ! ce Verbe, sans lequel toute éloquence serait muette, ne proférait dans sa crèche que des vagissements d'enfant!

Homme, contemple donc ce que Dieu est devenu pour toi. Reçois de ce Docteur qui ne parle pas encore les enseignements que te donne son insondable humilité. Autrefois, dans le paradis terrestre, ta parole fut si savante et si facile qu'elle imposa un nom à tout être vivant. Or, c'est pour t'instruire que ton Créateur est étendu sur un peu de paille, muet, n'appelant pas même de son nom la mère qui l'a enfanté. Dans l'immense jardin de délices, au milieu de ses arbres chargés de fruits, tu t'es perdu en refusant d'obéir : par obéissance, ton Créateur est venu dans cette grotte étroite, enveloppé d'une chair mortelle, pour sauver, en mourant, les malheureuses victimes de la mort. Tu n'étais qu'un homme, et, pour ta ruine, tu as ambitionné d'être Dieu. Et lui, qui est Dieu, a désiré se faire homme, afin de retrouver ce qui était perdu. Écrasé sous ton orgueil, les abaissements d'un Dieu brûlant d'amour pouvaient seuls te relever. (*Serm.* 188.)

JEUDI

Convenance de l'Incarnation.

L'homme, pour être heureux, a besoin de jouir de l'immuable Vérité par laquelle la Trinité divine a créé et gouverne l'univers. Mais, afin de se rendre capable et digne de contempler cette radieuse Lumière, il lui

faut purifier son cœur, et considérer cette purification comme le seul moyen d'arriver à l'éternelle vision, qui doit être son éternelle béatitude, son éternelle patrie.

Est-il nécessaire de dire que nous serions impuissants à saisir jamais cette destinée, si la Vérité en personne n'avait daigné s'abaisser jusqu'à notre faiblesse, et nous fournir un modèle de vie, sous une forme humaine, puisque nous sommes des hommes? Il nous était absolument impossible de nous élever par notre propre sagesse jusqu'à cette Vérité, pour la connaître dans sa Sagesse ineffable. Ce que voyant, la Vérité même est venue à nous, pleine de miséricorde et d'amour, et s'est rendue visible même aux yeux de la chair. Comment est-elle venue? N'est-ce pas en se faisant chair elle-même, et en habitant parmi nous? Pourquoi est-elle venue? Pour entreprendre la guérison de nos cœurs, et leur rendre, avec la santé, la puissance de la voir et d'en jouir.

Qu'a-t-elle fait dans ce but? A l'exemple des médecins qui bandent les blessures avec art, et savent donner une certaine beauté à leurs utiles appareils, la Vérité divine faite homme a proportionné admirablement ses remèdes à nos plaies, en les traitant par des contraires et des semblables. Le médecin qui soigne un blessé, emploie tantôt les contraires, en combattant le chaud par le froid. le froid par le chaud, le sec par l'humide; tantôt les semblables, en adoptant ses pansements et ses ligatures à la forme du mal ou du membre malade. Ainsi s'est conduite la Vérité ou Sagesse de Dieu, devenue à la fois, pour guérir les pécheurs, médecin et remède.

A l'orgueil, cause de notre ruine, elle a opposé son

humilité. A la sagesse du serpent qui nous avait trahis, elle a opposé sa folie divine. A la mort que nous avions encourue par l'abus de l'immortalité, elle a opposé la vie, qu'elle nous a rendue par le miséricordieux usage de sa mortalité volontaire. Du cœur corrompu de la femme la contagion avait envahi le monde : des chastes flancs d'une Vierge est sorti l'universel salut. A ces contraires on peut encore ajouter les vertus dont l'imitation est si souveraine pour guérir nos vices, et dont la Vérité incarnée nous a laissé tant d'exemples. — Quant aux appareils qu'elle a conformés à nos maux, ils ne sont pas moins dignes de notre admiration. Elle est née de la femme pour nous soustraire aux suites funestes de l'erreur de la femme ; elle s'est faite homme pour sauver les hommes, mortelle pour racheter les mortels ; elle a subi la mort pour tuer la mort et anéantir son aiguillon. (*L. 1. de la Doctr. chrét. n. 10 et suiv.*)

VENDREDI

Bienfaits de l'incarnation.

Pour qui l'infinie Sublimité est-elle descendue à de si profonds abaissements ? Pour vous, pour votre bonheur, nous répond la foi. Oui, c'est pour nous qu'un Dieu s'est fait chair. Hommes, « Levez-vous donc, vous qui dormez, sortez d'entre les morts, et le Christ vous éclairera. » (Éph. 5.) Nous étions morts pour l'éternité, s'il n'avait consenti à naître dans le temps. Jamais nous n'aurions été délivrés de la chair du péché, s'il n'avait pris une chair en apparence pécheresse. Sans cette grande miséricorde, nous étions condamnés à une

misère sans fin. Aurions-nous été rendus à la vie, si le Christ ne s'était volontairement soumis à la mort? N'aurions-nous pas infailliblement succombé, s'il ne nous avait secourus? Certaine était notre perte, s'il n'était venu nous sauver. (*Serm.* 185.)

Seule l'humilité d'un Dieu a pu porter remède à la folie de l'orgueil humain, en montrant à l'homme combien par sa superbe coupable il s'était éloigné de son Créateur. Pour opérer, en effet, sa réconciliation avec Dieu, il a fallu que Dieu même lui donnât par son incarnation l'exemple de l'obéissance à ses divines volontés. Et c'est ainsi que le Fils unique, revêtu de la forme d'esclave, sans avoir mérité en rien une telle humiliation, est devenu pour nous tous une source abondante de grâce. C'est ainsi que ce Rédempteur, en ressuscitant plus tard si glorieusement du tombeau, confirme, aux yeux de quiconque profite de sa mort, la consolante promesse de sa propre résurrection glorieuse. C'est ainsi encore que le démon est obligé de s'avouer vaincu par la nature même qu'il se réjouissait d'avoir séduite, de sorte que cette nature humaine ne saurait se glorifier d'une telle victoire, et permettre par là même à son orgueil de renaître de sa cendre. Voilà, avec d'autres bienfaits encore, ce que tout fidèle, qui progresse dans la foi, peut voir et dire touchant l'ineffable mystère du Médiateur, ou du moins ce qu'il peut voir, sans être capable de l'expliquer. (*Enchir. c.* 108.)

Ce qu'il importe de ne pas oublier, c'est la raison de ce mystère. C'est à cause de nous qu'il s'est accompli. Le Fils de Dieu est descendu pour nous faire monter; il est mort, pour nous rendre la vie; il est ressuscité, pour nous donner part à sa résurrection; il est monté au ciel, pour nous détacher des choses de la

terre, et remplir notre cœur de célestes affections. S'il a élevé sa chair sur un trône divin, c'est afin de rehausser nos espérances. Si, avec la nature qu'il nous a empruntée, il nous a précédés dans la gloire, c'est afin de nous convaincre que nous le suivrons un jour au royaume éternel. (*Serm.* 372.) Ne sommes-nous pas le prix de son incarnation et de son sang ? Ne sommes-nous pas ses membres, ses frères, ses cohéritiers ? O dignité chrétienne ! Appliquons-nous donc à ne jamais en déchoir, en méditant jour et nuit la loi du Seigneur. Et puisque Dieu est descendu jusqu'à nous, n'épargnons aucun effort pour monter jusqu'à Dieu. (*Serm.* 371. *Passim.*)

SAMED

Gratuité de l'Incarnation et de la justice qui en est pour nous le fruit.

En s'incarnant, le Fils de Dieu est devenu notre rédemption, notre sanctification, notre justice, afin que « celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur, » (1. Cor.) et se garde ainsi de l'orgueil des Juifs. Les Juifs « ne connaissant pas la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir leur justice propre, ne se sont point soumis à la justice de Dieu. » (Rom. 10.) Voilà pourquoi, dans sa vue prophétique, après avoir dit : « La Vérité est sortie du sein de la terre, » le psalmiste ajoute aussitôt : « Et la justice a regardé du haut du ciel. » (Ps. 84.). Par là, il défend à la faiblesse humaine de s'attribuer le mérite de cette justice acquise, de la regarder comme un bien qu'elle ne tient que d'elle-

même ; il veut l'empêcher de se persuader qu'elle est la cause de sa justification, et de repousser ainsi la justice de Dieu. Donc « la Vérité est sortie du sein de la terre : » en d'autres termes, Jésus-Christ, qui a dit : « Je suis la Vérité, » est né d'une Vierge. « Et la justice a regardé du haut du ciel : » ce qui signifie que l'homme, en croyant au Christ qui est né, reçoit, non de lui-même, mais de ce Dieu, la grâce de la justification. « La Vérité est sortie du sein de la terre, » parce que le Verbe s'est incarné ; et la justice a regardé du haut du ciel, parce que « toute grâce excellente et tout don parfait viennent d'en haut. » (Jacq. 1.) « La vérité est sortie du sein de la terre, » c'est-à-dire, du sein de Marie ; « et la justice a regardé du haut du ciel, » car « l'homme ne peut rien recevoir qui du ciel ne lui ait été donné. » (Jean, 3.)

Non ; ce n'est point de nous que procède la justice ; si nous la possédons, c'est qu'elle nous a regardés d'en haut. Que celui qui se glorifie mette donc sa gloire non en soi, mais dans le Seigneur. Aussi, à peine la Vérité sortait-elle du sein de la Vierge, que les Anges entonnèrent ce cantiqne : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. « Comment la paix, que produit la justice, nous est-elle venue ? Par Jesus-Christ. Jésus-Christ, notre justification et notre pacificateur, est né de la terre, est né de la chair. Lui seul est notre gloire, lui seul relève nos fronts abattus. (Ps. 3.) Quelle grâce ! Le Fils unique se fait Fils de l'homme, et du fils de l'homme il fait gratuitement un fils de Dieu ! Qu'on cherche en nous ce qui nous a valu une telle faveur, qu'on en cherche la cause dans notre nature chargée de démérites, qu'on cherche partout la source de notre sanc-

tification : on ne trouvera jamais autre chose que la pure grâce du Dieu incarné. (*Serm.* 185.)

TROISIÈME DIMANCHE

Le Verbe divin s'est incarné pour nous délivrer de la captivité du démon.

Depuis la transgression du premier homme, tout homme naît esclave du péché et asservi à la tyrannie victorieuse du démon. Si, en effet, nous n'étions captifs, nous n'aurions pas besoin d'un Rédempteur. Mais Celui qui était libre s'est abaissé vers nous; Celui qui ne connaissait pas la captivité est apparu pour briser nos chaînes, avec la rançon qu'il portait dans sa chair mortelle. S'il n'avait point pris cette chair, d'où lui serait venu le sang à répandre pour notre délivrance? Il a donc visité les captifs, avec la ressemblance de la chair de péché, non pas avec cette chair criminelle. Sa chair était véritablement chair; mais elle n'était que semblable à la chair des pécheurs : il n'y avait en elle aucun esclavage, parce qu'il n'y avait en elle aucune iniquité. (*Serm.* 27.)

En Adam, quoique serviteurs par nature de Dieu notre Créateur, nous étions tous tombés sous la servitude du prince de ce siècle. Mais voilà qu'un Rédempteur a triomphé de ce séducteur et de sa perfidie. Par quel moyen? Il s'est servi d'une croix comme d'un piège, et il y a versé son sang en guise d'appât. Le démon s'en est saisi avec une joie cruelle, mais il n'a pu le boire; et, parce que c'était le sang du juste

qui ne lui devait rien, il a été forcé de rendre les pécheurs dont il était le créancier. Ce sang innocent lui a ôté tous ses droits sur les coupables. Pourquoi le Christ l'a-t-il répandu? Pour effacer nos péchés, et, par là même, le titre de notre esclavage. Nos péchés, voilà les chaînes qui nous retenaient sous la domination de Satan. Mais ce Fort armé a été enchaîné, à son tour, par la Passion du Sauveur. Le Sauveur a envahi de plus sa demeure, c'est-à-dire, les cœurs qu'il habitait ; il lui a enlevé tous les vases qui étaient sa propriété, (Math. 12.), et qu'il avait remplis de son amertume, de cette amertume qu'il avait essayé de lui faire goûter à lui-même, dans le fiel qui lui fut présenté sur sa croix. Voilà de quoi ce tyran nous avait tous remplis comme vases lui appartenant ; mais Notre-Seigneur, notre véritable Maître, s'est emparé de ces vases ; il les a replacés sous son domaine ; il a rejeté l'amertume qu'ils contenaient, et les a remplis de sa douceur. Oh! aimons ce Maître, puisqu'il est si doux! Nous devons le craindre ; mais combien plus ne devons-nous pas l'aimer! C'est notre Libérateur, et ce qu'il a fait pour nous délivrer, est plus admirable que ce qu'il nous a promis, de sorte que ses actes de miséricorde accomplis déjà nous sont un gage certain du futur accomplissement de ses promesses pleines d'amour. (*Serm.* 130.)

LUNDI

Dans le Christ nous avons un médiateur pour nous réconcilier avec Dieu.

« Nous remplissons la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ, et c'est Dieu même qui vous exhorte par

notre bouche. Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ, de vous réconcilier avec Dieu. » (2. Cor. 5.) l'Apôtre nous presse de nous réconcilier avec Dieu; nous étions donc ses ennemis. Toute réconciliation suppose une inimitié préalable. Or, notre inimitié ne venait pas de notre nature, mais de nos péchés. Quelle en était la conséquence? La perte de notre liberté. Les ennemis de Dieu ne sont pas libres; et ils restent toujours dans l'esclavage, s'ils n'en sont délivrés par Dieu lui-même. « Nous vous en conjurons donc, réconciliez-vous avec Dieu. »

Cette réconciliation, comment peut-elle s'opérer? Elle s'opère par la disparition de l'obstacle qui nous sépare de Dieu, et cet obstacle n'est autre que le péché. « Ce sont vos crimes, nous dit le Prophète Isaïe, qui ont établi une séparation entre Dieu et vous. » (Is. 59.) Notre réconciliation ne saurait donc s'opérer qu'en remplaçant ce milieu qui sépare par un milieu qui rapproche et qui réunisse, c'est-à-dire, par un médiateur. Or, « il n'y a qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, c'est l'Homme Jésus-Christ. » (1. Tim. 2). Voilà celui qui renverse la muraille de séparation, car il est venu et s'est fait prêtre et victime. (*Tr. 41. Sur l'Év. de S. Jean.*)

Les Anges non déchus de la présence divine n'ont pas besoin de réconciliation, et, par conséquent, de médiateur. Et les Anges qui, sans aucune instigation étrangère, sont volontairement tombés de leur premier état, n'ont point de médiateur pour les réconcilier. Reste donc l'homme : sa déchéance est due à l'orgueil; mais cet orgueil lui a été insinué par un orgueilleux médiateur, le démon : voilà pourquoi il peut se relever en laissant l'humble Médiateur Jésus-Christ lui inspirer

l'humilité. Si ce Fils unique de Dieu avait voulu toujours régner dans sa nature éternelle, s'il ne s'était anéanti en prenant la forme d'esclave, il ne serait point Médiateur de Dieu et des hommes, car dans la Trinité, qui est un seul Dieu en trois Personnes, ce Fils possède la même divinité que le Père et le Saint-Esprit[1] et leur est égal en toutes choses. Il n'est donc devenu Médiateur qu'en abaissant sa Majesté jusqu'à notre humanité. Il a relevé ainsi notre bassesse jusqu'à sa hauteur divine; il a fait de la sorte office de Médiateur entre les hommes et Dieu. D'une part, homme lui-même, semblable aux hommes, et, de l'autre, Dieu, il a en soi, rétabli l'union des deux termes ennemis. (*Explic. de l'Ép. aux Gal. n.* 24.)

Ce n'est pas que Dieu eût de la haine pour nous; mais nous nous étions détournés de lui, et, à son tribunal, notre cause était des plus mauvaises. Cette cause, pour se terminer à notre avantage, réclamait un arbitre, un Médiateur; sinon, tout chemin était fermé à la miséricorde. Ce Médiateur est le Christ Jésus, non comme Dieu, mais comme Homme, comme étant descendu de son égalité avec le Père, pour s'anéantir sous la forme d'esclave en s'unissant à notre nature. Avec son sang répandu, il a effacé la cédule du décret réprobateur, » (Coloss, 2.) et il a réglé le différend entre Dieu et nous, en redressant notre volonté sur la justice divine, et en faisait fléchir vers la miséricorde le divin arrêt de notre condamnation. (*Serm.* 4. *Sur le Ps.* 103. *n.* 8.)

MARDI

Le Fils de Dieu s'est fait homme pour que l'homme devînt Fils de Dieu.

Il n'y a par nature qu'un Fils de Dieu. Dans sa miséricorde pour nous, ce Fils unique s'est fait Fils de l'homme, afin que nous, qui par nature sommes fils de l'homme, nous eussions le pouvoir par sa grâce de devenir enfants de Dieu. Tout en restant immuable dans sa divinité, il a daigné se revêtir de notre humanité changeante et infirme, pour nous y donner rendez-vous. Là, il nous purifie de nos souillures ; il nous donne part à sa justice et à son immortalité ; il nous conserve le bien encore existant dans notre nature, œuvre de sa puissance, et il le consomme par le bien souverain, inséparable de sa nature divine. De même, en effet, que par un seul homme pécheur nous sommes tombés dans un abîme de maux, de même par un seul homme, Dieu et principe de toute justification, il nous est possible de nous élever jusqu'à ce bien suprême, pour nous en emparer, nous rendre ainsi semblables à Dieu et entrer dans sa sublime filiation. (L. 21. *Cité de Dieu. c.* 15.)

Alors, on peut et on doit dire de ces enfants du Père : « Ce n'est pas de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu qu'ils sont nés. » (Jean, 1.) Afin que les hommes naquissent de Dieu, Dieu d'abord est né de leur race. Le Christ, n'est-il pas Dieu, et n'est-ce pas de la race des hommes qu'il est né? Pour sa naissance humaine, il n'a voulu qu'une mère, parce qu'il avait déjà un Père dans le ciel ; né de Dieu, il nous

a créés; né de la femme, il nous a réparés, et cette réparation nous communique la grâce et la puissance de devenir fils de Dieu, en naissant de Dieu selon son Verbe. Pourquoi ce Verbe s'est-il soumis à une naissance humaine, si ce n'est pour nous faire naître de Dieu ? Quelle autre raison aurait-il eu de naître lui-même d'entre les hommes ? Il est évident qu'en naissant à notre vie mortelle, il a voulu nous élever à son éternelle vie. Cette faveur, sans doute, a de quoi nous étonner, nous inspirer même de l'effroi; mais l'Évangéliste prévient toute surprise et toute frayeur, car, après avoir dit : « C'est de Dieu qu'ils sont nés, » il nous rassure, en ajoutant : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » Dieu est donc né de l'homme : pourquoi regarderions-nous comme impossible ou effrayant pour l'homme de naître de Dieu ? (*Tr.* 2. *Sur l'Év. de S. Jean.*)

MERCREDI

Le Pain des Anges s'est fait homme, pour que l'homme pût ici-bas s'en nourrir.

Nous lisons ces paroles dans l'Écriture : « Il leur a donné le Pain du ciel, l'homme a mangé le Pain des Anges. » (Ps. 77.) Quel est le pain des Anges ? Le Verbe, qui était au commencement, en Dieu, Dieu lui-même. Et comment l'homme a-t-il pu manger de ce pain? « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » (*Tr.* 13. *Sur l'Év. de S. Jean.*)

Voilà donc notre pain : c'est pour nous qu'il a été préparé. Mais, pour user de ce pain, il nous faut d'abord grandir avec du lait. Comment grandirons-

nous de la sorte? Le Verbe, en se faisant chair, s'est accommodé à notre faiblesse : croyons d'abord fermement à ce mystère. En ce qui nous concerne, le Christ est semblable à une mère. Une mère qui voit son enfant incapable encore de recevoir des aliments solides, lui donne cependant ces aliments, mais après les avoir fait passer par sa chair; elle nourrit son enfant du même pain dont elle se nourrit elle-même, avec cette différence qu'elle le prend à table, tandis que son enfant ne peut encore le prendre qu'à la mamelle. Le pain passe donc de la table à la mamelle maternelle, pour arriver enfin jusqu'au petit enfant. Ainsi en est-il de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Comme Verbe, égal au Père, il nourrit les Anges, les Puissances, les Vertus, les purs Esprits, habitants du ciel. Mais, comme tel, ce serait une nourriture trop forte pour l'homme faible, enveloppé de chair, et gisant sur la terre; le Pain céleste ne pourrait arriver jusqu'à lui. Alors, afin qu'il fût apte cependant à s'en nourrir, afin que la divine manne descendît au milieu du nouveau peuple d'Israël traversant le désert de cette vie, qu'a fait le Verbe? « Il s'est incarné, et il a habité parmi nous. »

Par son incarnation, le Verbe, Pain des Anges, s'est donc changé pour nous en lait, en un lait qui a le pouvoir de détruire notre mortalité, en nous alimentant de la Vie par la foi au Verbe fait chair. Que ce lait généreux hâte notre croissance ! Jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour nous alimenter du Verbe en lui-même, vivons fidèles à notre lait. Que chacun boive ce lait pour se nourrir; qu'il se nourrisse pour grandir; qu'il grandisse pour pouvoir manger ce Pain. Alors on le sévrera, il n'aura plus besoin de lait; il passera au solide aliment. (*Disc. sur le Ps.* 130 *n°* 9, 11 *et* 12.)

JEUDI

En s'incarnant, le Verbe s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté.

Aucune richesse n'est comparable à la richesse du Verbe divin, puisque par lui toutes choses ont été faites, et que sans lui rien n'a été créé. Or, « ce Verbe » si riche « s'est fait chair », donc, pauvre et très-pauvre. Après sa naissance du sein d'une Vierge cette Parole éternelle a paru réduite au silence; cette Splendeur de la Gloire du Père a été enveloppée de langes misérables; cette Grandeur, dominatrice de tous les temps, s'est patiemment soumise aux progrès de l'âge et de la croissance; cette Providence attentive, qui nourrit toute créature, a eu besoin d'être allaitée; ce Maître du tonnerre n'a fait entendre que des vagissements; cette Toute-Puissance s'est entièrement voilée sous les dehors d'un faible et petit enfant. Que dire encore? Le Verbe ne règne-t-il pas au plus haut des cieux? Le voilà couché dans une crèche! De son Immensité n'embrasse-t-il pas tous les mondes? Le voilà contenu dans une étable! En vain les Anges le proclament, en vain une brillante étoile conduit à ses pieds des rois adorateurs : il n'en est pas moins sous la totale dépendance de la Mère qui lui prodigue ses soins. Plus tard, ce Verbe incarné et déjà si appauvri, cette Sainteté sans bornes, cette Perfection digne de toute adoration et de toute louange, ce Dieu sera saisi et garrotté comme un voleur, couvert de mépris, battu de verges, moqué, insulté, souffleté, couronné d'épines, cloué à un gibet entre deux scélérats, et percé d'un coup de lance après sa mort. Oh!

d'une part, quelle richesse dans le Verbe, Dieu de Dieu; et, d'autre part, dans ce Verbe fait chair, quelle pauvreté! Richesse puissante, car elle nous a créés; pauvreté généreuse, car elle nous a rachetés! Comme nous serions pauvres et voués à la misère, si le Christ avait eu horreur de la pauvreté! C'est par elle qu'il nous enrichit de grâces et de mérites; c'est par elle qu'il jette en nous le germe de toutes les vertus, et la joie des plus sublimes espérances. Si de sa pauvreté jaillissent pour nous de semblables trésors, quels trésors pour nous ne jailliront pas un jour de sa richesse de Dieu! (*Serm.* 239, 14 *et* 169. *passim.*)

VENDREDI

Le Christ est né petit enfant sujet à la croissance ; et, pour naître, il a choisi l'époque de l'année où les jours commencent à grandir. — Explication de ce mystère.

Le Christ envoya devant lui Jean-Baptiste. Ce précurseur était né, lorsque les jours commencent à diminuer; mais le Christ est né, lorsqu'ils commencent à grandir: figure et prophétie de ce que Jean-Baptiste a dit plus tard: « A lui de croître, à moi de diminuer. » (Jean. 3.) C'est que notre vie d'ici-bas, notre vie purement humaine et naturelle, doit s'affaiblir et décroître en elle-même, pour avancer et croître en Jésus-Christ, « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux, mais pour Celui qui à cause d'eux est mort et ressuscité. » (2. Cor. 5.) Il faut que chacun de nous puisse dire avec l'Apôtre : « Je vis, non plus moi; mais Jésus-

Christ vit en moi. » (Gal. 2.) « A lui de croître, à moi de diminuer. »

C'est afin de nous enseigner cette vérité que le Verbe fait chair a voulu avoir pour témoin de sa naissance le jour qui est le plus court de l'année, mais après lequel la lumière du soleil prolonge peu à peu sa présence au-dessus de l'horizon. En naissant alors, ne semble-t-il pas nous crier à haute voix du fond de son silence : Apprenez tous à devenir de plus en plus riches, de plus en plus libres, de plus en plus dignes du ciel, en Celui qui pour vous s'est fait pauvre, esclave et enfant de la terre.

Par superstition, il n'est pas rare que les hommes attachent à certains jours une influence heureuse, et choisissent celui qui leur paraît le plus favorable, soit pour planter, soit pour commencer à bâtir, soit pour entreprendre un voyage, soit pour se marier, soit pour toute autre affaire. Ils espèrent que ce choix leur assurera les meilleurs résultats. Aucun d'eux cependant ne peut choisir le jour de sa naissance. Celui-là seul a pu choisir et sa Mère et le jour où il voulait naître, qui a pu créer cette Mère et ce jour. Et il n'a pas choisi ce jour, comme quelques hommes en choisissent d'autres, convaincus, sans fondement aucun, que les destinées humaines dépendent de la position des astres. Pour lui, ce n'est pas le jour où il est né qui l'a rendu heureux : c'est sa naissance même qui a fait de ce jour un jour de joie et de bonheur.

Qu'est-ce que le jour de sa naissance, sinon la promesse mystérieuse de la lumière qu'il vient répandre dans le monde ? « La nuit déjà est avancée, dit l'Apôtre, et le jour approche. Quittons donc les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière ; marchons dans la décence, comme durant le jour. »

(Rom. 34.) Le jour, sachons le reconnaître, et soyons-lui semblables nous-mêmes. La terre était semblable à la nuit, quand elle vivait dans les ténèbres de l'infidélité. Or, cette infidélité, cette nuit épaisse devait diminuer par les progrès de la foi : telle est la raison pour laquelle, à partir de la naissance du Seigneur, la nuit commence à diminuer, et le jour à grandir.

Croyons donc en Jésus-Christ, laissons cette lumière croître en nous. Car, après sa naissance, le Christ n'est pas resté enfant. Il a grandi ; il est parvenu à la jeunesse vigoureuse ; mais, la vieillesse, ce déclin de la vie, il n'a pas voulu en éprouver les impuissances et la froideur. Qu'il en soit ainsi de notre foi, qu'elle grandisse, qu'elle atteigne à l'âge de la vigueur et de l'énergie ; qu'elle se garde de jamais vieillir. (*Serm.* 194, 192, 190, 370.)

SAMEDI

Dieu s'est fait homme pour que l'homme eût un modèle à suivre.

Dieu avait d'abord donné la loi pour sauver les hommes, il leur avait envoyé ses prophètes : c'étaient là les premiers remèdes destinés à guérir leurs langueurs. Mais ensuite il a voulu se manifester lui-même pour être notre salut. Or, nul ici-bas n'était capable de le voir dans sa nature propre ; et d'un autre côté, nul ne devait placer son espérance dans un homme. Grande difficulté ! Pour suivre Dieu, il faut le voir, et, sur la terre, impossible est cette vision ; de plus, tout homme est visible, mais aucun homme n'est digne par lui-même de servir aux autres de guide et

de modèle. Qu'a donc fait Dieu ? Il s'est fait homme, homme visible aux hommes, homme au moyen duquel les hommes peuvent suivre Dieu, qui est leur salut. (*Serm.* 371.)

En tant qu'hommes, pouvions-nous monter jusqu'à Dieu ? Nullement. Touché de cette impossibilité, Dieu est descendu jusqu'à nous, en se faisant homme. De cet homme nous pouvons tous approcher ; il est semblable à nous ; et heureux quiconque s'en approche, car par lui il aura nécessairement accès auprès de Dieu, attendu que Dieu et lui sont une seule et même Personne; attendu, par conséquent, qu'il est Médiateur entre Dieu et nous. Si ce Médiateur n'était qu'un homme, jamais à sa suite nous n'arriverions jusqu'à Dieu ; il en serait de même, s'il n'était que Dieu, à cause de sa nature invisible et inaccessible. Dieu s'est donc fait homme, afin que, marchant sur les traces d'un homme, ce qui nous est facile, nous parvenions jusqu'à Dieu, ce qui serait autrement de toute impossibilité pour nous. (*Disc. sur le Ps.* 134, *n.* 5.)

Mon Dieu, vous vous êtes fait homme, en prenant ce que vons n'étiez pas, sans perdre ce que vous étiez. C'est ainsi que vous vous êtes fait homme. O mystère d'amour qui répond à mon infirmité, et qui en même temps renferme le principe de ma perfection ! Divin Médiateur, comme Homme, relevez-moi ; comme Dieu-Homme, soyez mon guide; comme Dieu, devenez enfin mon terme et mon bonheur ! (*Tr.* 23, *sur l'Év. de S. Jean.*)

QUATRIÈME DIMANCHE

Le Verbe incarné est la Voie qui conduit à Dieu.

« Je ne suis pas venu de moi-même : il m'a envoyé. c'est de Dieu que je suis sorti et que je suis venu. » (Jean, 8.) La mission du Christ n'est autre que son incarnation. Éternellement le Verbe procède de Dieu, comme son Égal, comme Fils unique. Dans le temps, il est venu vers nous, parce qu'il s'est fait chair, et a daigné habiter parmi nous. Sa venue, c'est son humanité ; son état permanent, c'est sa Divinité. Or, cette Divinité est le terme que nous poursuivons ; son Humanité est le chemin qui nous y conduit. Grâces lui soient rendues d'être devenue ainsi notre Voie ! Sans ce chemin nous ne parviendrions jamais jusqu'au Christ vivant et régnant dans sa nature éternelle. (*Tr.* 42. *Sur l'Év. de S. Jean.*)

Par le Christ Homme nous allons au Christ Dieu. Oh ! que Dieu était loin de nous ! Mais Dieu s'est fait homme, et, comme Homme, il a effacé la distance qui nous séparait de lui. Le Christ est Dieu pour nous servir d'éternel repos ; il est Homme pour nous conduire à ce repos sans fin. (*Serm.* 261.)

Quel bienfait que le Christ Jésus ! Il est à la fois pour nous la patrie qui nous attend et le moyen d'y parvenir. Comment est-il la patrie ? Il l'est, en tant que Verbe éternel. Comment est-il le moyen d'y arriver ? En tant que Verbe fait chair. Par lui, nous allons donc à lui : impossible, dès lors, de nous égarer, pendant le pèlerinage de cette vie. (*Serm.* 92.)

Par lui, comme Chemin, nous allons à lui, comme Vérité et comme Vie. Or, nul chemin n'est ce qu'il est pour qu'on s'y arrête, en oubliant le but à atteindre. Ici, le but est la Vérité et la Vie: voilà ce qui, sur la route, doit attirer sans cesse la marche et les élans de notre cœur. Certes, nous devons beaucoup aimer la Voie qui nous conduit, mais nous devons aimer davantage son terme bienheureux. Combien donc ne serait il pas déplorable de se laisser captiver en chemin par n'importe quelle créature, alors que le Seigneur lui-même, en étendant comme voie sous nos pieds sa sainte Humanité, a voulu ainsi nous obliger à passer par elle et non à nous y fixer. Sans doute, en se revêtant d'une nature temporelle, le Seigneur a investi d'une haute dignité les choses du temps; mais il ne saurait vouloir que nous les prenions pour notre terme. Ce qu'il veut, c'est que nous en usions pour courir avec allégresse vers Celui qui en sa Personne délivre notre nature de l'empire du temps, en la plaçant à la droite de son Père. (*L. 1. Doctr. chrét. n.* 32.)

LUNDI

Le Verbe a pris une chair mortelle, pour se charger de nos misères et nous communiquer ses biens.

Le Verbe était infiniment riche de justice et d'immortalité; pour nous, nous n'avions en partage que deux immenses misères, le péché et une nature mortelle. Le Juste et l'Immortel ne pouvait donc être éloigné davantage des hommes mortels et pécheurs. Mais voilà que par son incarnation le Verbe a franchi

cette incommensurable distance. Il s'est rapproché de nous, en se chargeant de notre double misère pour nous faire part de sa double richesse. Comment s'est-il chargé de notre double misère? A-t-il pris une chair inique et mortelle comme la nôtre? En ce cas, il se fût rendu notre pareil, et, autant que nous, il aurait eu besoin d'un libérateur. En nous, il y avait la faute et la mortalité, son châtiment. La faute, il ne l'a point prise sur lui; ou s'il l'a prise, c'est pour l'effacer, et non pour en contracter la souillure. Quant à la peine qui est la mortalité, il s'y est soumis entièrement; il ne pouvait se faire pécheur comme nous; mais il s'est fait mortel, ainsi que nous l'étions nous-mêmes. Tout en conservant sa justice, il s'est courbé sous notre mortalité. Et c'est ainsi que, chargé du châtiment sans l'être du péché, il a détruit à la fois le péché et le châtiment. Oh! que l'Apôtre a eu raison de s'écrier : « Le Seigneur est dans notre voisinage, ne vous inquiétez point! » (Philipp. 4) [*Serm.* 171].

Dans sa nature humaine, le Christ est né, est mort, est ressuscité, est monté au ciel. En naissant et en mourant, il nous a montré notre malheureuse condition présente; en ressuscitant et en montant au ciel, il nous a montré notre heureuse condition future. Nous sommes nés et nous mourrons : voilà ce que nous savions tous. Nous ressusciterons à l'exemple de Jésus, et nous monterons au ciel : voilà ce que nous ignorions. Le Verbe a pris ce que nous ne savions que trop; il nous a révélé la céleste récompense qu'il veut en échange nous donner. Supportons donc patiemment les misères dont il s'est chargé; espérons fermement les biens dont il les a fait suivre en lui-même pour toujours. (*Serm.* 279.)

MARDI

Le Verbe s'est incarné pour pouvoir souffrir et mourir.

La Vérité, c'est-à-dire, le Fils de Dieu, qui existait avant tous les temps, et dont le ciel et la terre sont les créatures, est né de la Vierge Marie pour justifier les hommes par la grâce divine. En vue de cette justification, il s'est fait chair et sujet à la mort; car la rédemption des hommes devait, dans ses desseins éternels, s'opérer par le sacrifice de la souffrance, par le sacrifice de la croix. Cette immolation de sa vie exigeait qu'il s'unît à une nature mortelle, car le Verbe ne meurt point; la Divinité ne peut mourir; la Vertu, la Sagesse de Dieu est inaccessible à la mort. Voilà pourquoi le Fils de Dieu nous a emprunté notre mortalité naturelle, comme moyen de s'offrir en sacrifice, en mourant pour notre salut. Comment serait-il mort s'il ne s'était pas incarné, s'il n'était pas sorti de la terre ; en d'autres termes, s'il n'était pas né de la Vierge Marie? (*Serm. sur le Ps.* 84. *n.* 13).

Une fois homme, il a été possible à ce Pain, d'avoir faim; à cette Source, d'avoir soif; à cette Lumière, de dormir; à ce Chemin, de se fatiguer; à cette Vérité, de s'entendre accuser par de faux témoins; à cette Magistrature universelle, de comparaître devant un tribunal de la terre; à cette Justice, de se voir condamner par l'injustice; à cette Loi sainte, de subir les tortures de la flagellation; à ce Cep principal, d'être couronné d'épines; à ce Fondement de l'édifice, d'être attaché à une croix; à cette Puissance, de s'affaiblir; à cette

Santé, de perdre son sang ; à cette Vie, de mourir. C'est afin de souffrir ces indignités et tant d'autres semblables pour notre salut et malgré nos démérites, que le Fils de Dieu, né avant tous les siècles et sans commencement, s'est fait dans le temps Fils de l'homme. Ce Fils, né du Père, sans être sa créature, a été formé, créé dans le sein d'une Mère dont il était le Créateur, afin de souffrir et de mourir, et de justifier à ce prix notre coupable humanité. (*Serm.* 191.)

MERCREDI

Admirable humilité du Verbe s'incarnant.

C'est le Verbe, et non un autre, qui devait dans la chair venir à notre secours et nous sauver. Ce n'était donc pas un envoyé quelconque ; et, cependant, sous quels dehors a-t-il consenti à venir habiter parmi nous ! Il est né mortel ! Petit enfant, il a été couché dans une crèche, enveloppé de langes, allaité ! Il a laissé les ans présider à sa croissance, et sa vie s'est terminée par une cruelle mort ! O humiliations ! ô témoignages d'humilité profonde ! Ces exemples d'humilité, par qui nous sont-ils donnés à tous ? Par le Très-Haut. Et ce Très-Haut, où est-il ? Pour le trouver, il faut s'élever au-dessus de la terre, au-dessus des astres, au-dessus des Anges, au-dessus des Trônes, des Dominations, des Principautés et des Puissances, au-dessus de toute créature, au-dessus de tous les êtres corporels ou incorporels. Notre vue ne peut-elle arriver jusque-là : arrivons-y nous-mêmes par la foi. C'est là qu'enfin nous trouverons « le Verbe, qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu, et par qui toutes

choses ont été faites. » Voilà celui qui est venu à nous. Est-ce à cause de nos mérites? « Le Christ est mort pour des impies », pour des indignes. (Rom. 5.) Mais lui était digne, « à cause de sa miséricorde, » (Ps. 78.) d'avoir pitié de nous et de nous délivrer. Ainsi, c'est la Grandeur en personne qui est descendue vers nous, jusqu'à notre bassesse et notre indignité. (*Serm.* 293.)

Combien petit, dès ce moment, a paru ce Très-Haut! Sous la forme d'esclave, il s'est comme assimilé au néant. Que sont devenues sa Majesté, sa Puissance, sa sublime Nature, son Égalité avec le Père ? Ces infinies Perfections n'ont-elles pas semblé anéanties? Quelle voie ce Maître si grand a-t-il donc voulu nous tracer par tant d'humiliations, si ce n'est celle de l'humilité? Est-ce ce chemin que foule notre pied superbe ? Malheur à quiconque n'y marche point, car il ne parviendra jamais à la Grandeur où ce chemin conduit ! (*Serm.* 292.)

JEUDI

Le Sauveur dans sa crèche doit être l'objet de nos plus ferventes adorations.

Les deux générations, éternelle et temporelle, du Christ, excitent notre étonnement et notre admiration. Mais ne nous contentons pas de nous étonner de sa naissance humaine : laissons éclater autour d'elle nos louanges et nos adorations, car, en considérant avec foi la Splendeur de l'éternité, éclipsée dans une étable obscure, il est impossible que nous ne cherchions pas à relever le Dieu si profondément humilié pour nous. Dans cet enfant créé, adorons le Créateur; dans cet

enfant muet, le Verbe éternel; dans cet enfant étendu sur un peu de paille, le Soutien des mondes; dans cet enfant que nourrit le lait de sa mère, le Pain des Anges; dans cet enfant emmaillotté, l'Artisan de l'immortelle gloire qui nous revêtira un jour. Ah! offrons à cet enfant, qui n'a pu trouver place à l'hôtellerie, offrons-lui nos cœurs pour temple et pour demeure. Reconnaissons en lui la Force qui se réduit en faiblesse pour rendre forte notre infirmité. Écoutons ce Docteur nous parler et nous instruire par son silence même. Que nous disent ces pasteurs qui l'entourent, sinon qu'il est le Prince des pasteurs? Que nous diront les rois qui viendront bientôt lui apporter des dons mystérieux, sinon qu'il est le Roi des rois! Et ces deux animaux, voisins de sa crèche, ne nous exhortent-ils pas aussi à l'adoration? « Le bœuf a reconnu son propriétaire; et l'âne, l'étable de son maître. » (Is. 1.) Adorer le Christ naissant, c'est reconnaître son domaine sur nous; c'est nous courber sous son joug; c'est ne pas rougir de le porter, de lui servir de monture, et d'obéir à sa conduite et à sa direction. Heureux celui qui, adorateur fervent, porte le Christ Sauveur, et que le Christ dirige à son gré! Il n'a aucune crainte de s'égarer avec un tel guide, ni d'être écrasé sous un tel fardeau, aussi allégeant que léger; il est certain d'entrer enfin avec son Maître dans la Jérusalem céleste, au milieu des Hosanna des Esprits bienheureux, et de leurs cantiques éternels. (*Serm.* 189 et 190 *passim*.)

VENDREDI

Gloire à Dieu, au plus haut des cieux.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » (Luc, 2.) Ce chant de fête et de louange ne s'adresse pas seulement à l'heureuse Vierge qui vient de mettre au monde un Enfant-Dieu, mais encore au genre humain, dont le Sauveur a pris enfin naissance. Si donc il convient, d'une part, que la fécondité virginale à laquelle le Seigneur du ciel et de la terre doit le jour, soit célébrée par les célestes cantiques des Anges, il ne convient pas moins, d'autre part, que dans toute l'expansion d'un cœur joyeux, et avec une voix inspirée par la reconnaissance, nous chantions, nous aussi : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Oh ! que ces paroles, bien méditées, sont propres à raviver notre foi, notre espérance et notre charité. Elles nous indiquent que nous devons croire, espérer, désirer avec toute la ferveur de l'amour ; elles nous prédisent, en même temps, que ce que nous croyons, espérons et désirons, ne manquera pas de s'accomplir. Oui, nous sommes destinés à être nous-mêmes la gloire de Dieu au plus haut des cieux. Quand donc ? Ce sera lorsque, ressuscités avec un corps spirituel, nous irons par un essor sublime au devant de Jésus-Christ, Rémunérateur suprême, si toutefois, pendant notre pèlerinage d'ici-bas, nous avons suivi avec une bonne volonté constante les sentiers de la paix.

C'est, en effet, au plus haut des cieux que réside la

Vie, que se trouve la terre des Vivants, que brillent les jours heureux, qu'habite le Seigneur, qui est éternellement le même, et dont les années ne finissent point. Tout homme donc qui « veut vivre et désire voir des jours de bonheur, doit éloigner de sa langue le mal, et de ses lèvres les discours artificieux ; doit se détourner du péché et faire le bien! » (Ps. 33). C'est ainsi qu'il deviendra un homme au cœur droit, et qu'il jouira de la paix, promise par les Anges à ceux qui ont bonne volonté. Puissent la bonne volonté et la paix commencer en nous sur la terre cette glorification de Dieu qu'achèvera plus tard au plus haut du ciel la charité parvenue enfin à toute sa perfection. (*Serm.* 193.)

En attendant, appliquons-nous, dans la mesure de nos forces, à imiter les Anges louant le Verbe de Dieu. Ils le louent dans le sein du Père, louons-le dans la crèche ; ils le louent par la vision, louons-le par la foi ; ils le louent par la jouissance, louons-le par la prière qui demande et qui espère ; ils le louent introduits devant sa face, louons-le en ne cessant de frapper avec amour à la porte de ses Splendeurs. (*Serm.* 194.)

VEILLE DE NOEL

Prodiges qui accompagnent la naissance du Christ

C'est un Dieu qui va naître ! Il naîtra d'une mère vierge, d'une vierge féconde sans aucun dommage pour son intégrité ! Cet enfant devra l'existence à une femme qui n'existerait pas elle-même, s'il ne l'avait créée ! Et cet enfant ne parlera pas, quoi qu'il soit la Parole !

Il ne parlera pas, mais toute créature dira que cet

enfant est son Créateur. Les Anges l'annonceront aux bergers, et une étoile conduira des rois Mages au lieu de sa naissance. Ces Mages le proclameront Roi des Juifs, les Juifs le méconnaîtront; les Mages le chercheront pour l'adorer, les Juifs le chercheront déjà pour le mettre à mort; les Mages demanderont au roi Hérode où est Celui qui par nature est Roi des Juifs; les docteurs de la loi consultés diront de quelle ville le Christ doit sortir pour établir son royaume. Ce Christ attendu, les uns et les autres le proclameront, et le confesseront, mais avec des intentions bien différentes : les uns voudront le trouver pour devenir ses adorateurs; les autres voudront s'en emparer pour devenir ses meurtriers.

O Juifs! à quoi bon porter en vos mains le flambeau de la loi? Est-ce pour montrer la voie aux autres et rester vous-mêmes dans les ténèbres! Les Mages, prémices des nations, offriront au Christ, non seulement de l'or, de l'encens et de la myrrhe, mais encore leurs âmes : et vous, par une iniquité qui vous sera funeste, vous chercherez à perdre votre propre Libérateur! De quel profit sera pour vous d'avoir indiqué à Hérode le lieu où votre Messie doit naître? Cette conduite ne vous sera-t-elle pas plus nuisible qu'au divin Enfant nouveau-né? Car Hérode, apprenant de votre bouche la ville destinée à voir naître cet Enfant-Roi, donnera aussitôt l'ordre d'égorger une multitude d'enfants de votre nation. Mais, à cette fureur, pour vous si lamentable, le Dieu-Enfant saura échapper, montrant ainsi la Toute-Puissance de sa faiblesse.

Pour toi, Hérode, grande sera ton iniquité! En multipliant tes victimes parmi les enfants des Juifs, tu ne feras que multiplier les témoins de ta cruauté. L'enfant

que tu voudras tuer au milieu d'un grand nombre d'autres, déjouera ton dessein abominable, parce que son heure pour souffrir ne sera pas encore venue. Ta cruauté ne pourra l'atteindre, et cependant les siècles à venir t'appelleront son persécuteur et son assassin, de sorte que tes projets criminels se tourneront contre toi-même. Pourquoi craindre ce roi qui vient régner sans vouloir te priver de ton sceptre? Celui que tu chercheras, d'abord avec tant d'hypocrisie et ensuite au prix de tant de sang répandu, c'est le Roi des rois; il pourrait non seulement consolider ton trône sur la terre, mais encore accorder à tes adorations un royaume éternel.

O divin Enfant qui allez apparaître, régnez donc sur nous tous, selon que vous voulez régner en venant parmi nous : régnez, en les protégeant, sur ceux qui croiront en vous; régnez sur vos persécuteurs, en déjouant leur haine; régnez sur vos défenseurs, en les animant au combat; régnez sur ceux qui souffriront pour votre nom, en les fortifiant de votre grâce; régnez enfin sur vos sujets vainqueurs, en leur décernant l'éternelle couronne. (*L. 4. Symb. aux Catéch. c. 4.*)

FÊTES DE NOEL

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Messe de minuit. — C'est pendant cette nuit qu'est venu au monde le Créateur du monde. Dans la chair, il s'est rendu présent là où il ne cessait de l'être par sa puissance. Il était dans le monde, mais caché aux yeux des hommes; sa lumière brillait dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la comprenaient point. Il s'est donc uni à notre chair pour purifier les vices de la chair. Il est venu sous une forme terrestre, pour guérir l'œil de notre âme, que la terre de nos membres avait aveuglé. Grâce à ce remède, nous tous qui étions autrefois ténèbres, nous avons pu devenir lumière; et maintenant la Lumière se manifeste à des regards qui en saisissent l'humble et doux éclat.

Le divin Époux, en effet, est sorti de son lit nuptial, et s'est élancé comme un géant dans sa carrière. (Ps. 18. Il est beau, il est fort, aimable et terrible à la fois, aimable pour les bons et terrible pour les méchants. Du sein paternel où il demeurait, il est descendu dans le sein virginal d'une Mère. Là, sa divine nature s'est associé la nature humaine; là, le Verbe s'est fait chair pour nous; de là, il est né, afin d'habiter parmi les enfants des hommes; il les précédera ensuite près du Père, pour leur préparer à eux-mêmes une demeure dans le ciel. (*Serm.* 195.)

En attendant de prendre possession de ce Père, qui doit suffire à tous nos désirs, et de puiser dans cette Source de vie les eaux qui à jamais étancheront la soif de nos âmes, ne cessons de marcher vers lui par la foi; ayons faim et soif de sa justice; désirons avec ardeur d'être admis à la contemplation de sa beauté ravissante, et célébrons avec joie la naissance temporelle de son Fils, éternelle Splendeur de son éternelle Gloire. Cet Engendré du Père, avant l'aurore des temps, nous ne pouvons encore le contempler : solennisons du moins sa naissance d'une Vierge au milieu de la nuit. Nous ne pouvons encore nous asseoir au banquet de notre Père céleste : pressons-nous du moins autour de la crèche de notre Frère et Seigneur Jésus-Christ. (*Serm.* 194.)

Messe de l'aurore. — Le Christ, Notre-Seigneur, ce Fils éternel du Père, ce Créateur des jours, a voulu que dans le temps un jour fût témoin de sa naissance humaine. Jamais nous ne serions parvenus à la régénération divine, si le Verbe n'avait daigné se faire homme comme nous. Il est donc né sur la terre, afin de nous faire renaître pour le ciel. Le Christ Jésus est né : croyons donc fermement que nous renaîtrons nous-mêmes. Pour lui, une renaissance n'est point nécessaire : ceux-là seuls ont besoin d'être régénérés dont la génération a encouru l'anathème. Que la miséricorde du Christ se répande donc dans nos cœurs! Sa Mère l'a porté dans son sein : portons-le dans nos âmes. Une Vierge a été rendue féconde par son incarnation : que nos cœurs aussi soient fécondés par la foi en sa puissance. Une Vierge a produit le Sauveur par sa maternité : produisons-le nous-mêmes par nos

louanges et nos adorations. (*Serm.* 189.) Le cœur qui croit, conçoit le Christ; et la bouche qui le glorifie, l'enfante. (*Serm.* 191.)

Puisque le Christ est la Vérité, concevons-le par la foi; puisqu'il est la Paix et la Justice, mettons-le au monde par nos œuvres, et cet enfantement nous sera facile, si notre foi est vraiment vivante, si elle sait ne point se scandaliser de ce que la Vérité dans le Christ est sortie de la terre, c'est-à-dire, du sein d'une femme. Elle en est sortie, mais après être descendue du ciel. C'est là, de sa part, un acte de miséricorde, et non une nécessité de sa condition; c'est là un effet de son amour, et non de son dénûment. (*Serm.* 192, *passim.*)

Messe du jour. — La virginale naissance humaine du Sauveur étonne le monde, et, pendant que la foi l'entoure de ses hommages, elle est tournée en dérision par l'incrédulité dont elle confond la sagesse, et elle fait trembler l'orgueil dont elle abat la fierté. Que sera-ce donc de cette autre naissance du Seigneur, qui le fait coéternel à son Père !

Quel est ce Verbe éternellement prononcé, qu'aucun silence n'a précédé, qu'aucun silence ne suit? Quel est ce Verbe en dehors du temps, et à qui le temps doit son existence? Ce Verbe n'a ouvert ni fermé lèvres quelconques, lorsqu'il s'est produit. Ce Verbe, qui rend la parole aux muets, ne reçoit aucun commencement de la bouche qui parle. Ce Verbe qui rend éloquente la langue des enfants, n'est point le fruit de la plus ou moins habile éloquence des hommes. Quelle est donc sa génération, quel est ce Fils, qui ne voit jamais mourir son Père, parce que son Père n'a jamais vécu avant lui?

Ah ! élevons notre pensée au-dessus du temps et de

ses successions, au-dessus de l'espace et de ses distances; élevons, avec le secours de la grâce, élevons notre pensée vers Dieu, afin de concevoir, si c'est possible, un Père et un Fils également éternels ; un Père qui éternellement engendre, un Fils qui est éternellement engendré. Voilà ce qu'il faut concevoir, si on le peut, ou croire, si on ne le peut point. Mystère ineffable, qui cependant n'est loin d'aucun de nous, car « en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. » (Art 17.)

Ce qui nous empêche de comprendre ce mystère, c'est notre chair, ce sont nos âmes elles-mêmes, ce sont encore les choses temporelles et changeantes qui nous entourent. Dans la chair, en effet, les parents ont vécu avant que leurs enfants fussent nés ; et ces derniers vivent souvent après que les premiers ont cessé d'exister. Nos âmes sont antérieures aux pensées qu'elles produisent ; et ces pensées, elles les perdent plus d'une fois par l'oubli, car elles ne les possédaient pas auparavant en vertu de leur propre nature. Les choses temporelles, sujettes à changement, n'offrent que le spectacle de leurs incessantes et réelles successions, de sorte qu'elles entraînent notre esprit à tout soumettre aux lois qui les régissent. Comment tant d'obstacles ne rendraient-ils pas nos regards tremblants et incapables ici-bas de découvrir la splendeur de l'éternelle Lumière ?

Qui donc pourrait raconter et expliquer la génération divine du Verbe, puisque l'esprit humain ne saurait encore monter à ce sommet infini? Mais « le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » (*Serm.* 369. *passim.*)

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR

Pour être couronné avec saint Étienne, il faut l'imiter, surtout dans l'amour des ennemis.

Hier, nous avons célébré la naissance du Maître : aujourd'hui nous célébrons celle du serviteur. Hier, le Maître est né à une vie mortelle ; aujourd'hui, le serviteur a quitté cette vie, pour naître au jour éternel et y recevoir, avec la couronne de gloire, la récompense de ses œuvres.

Si le bienheureux Étienne n'avait pas été soutenu par la pensée de cette récompense, comment aurait-il pu supporter l'affreux supplice de la lapidation ? Mais il portait gravées dans son âme les promesses de Celui qui lui apparaissait sur les hauteurs célestes : ses regards brûlants d'amour s'absorbaient dans cette vision et il ne désirait rien tant que de laisser le fardeau de sa chair, pour prendre son essor vers le Dieu de son cœur. La mort ne lui causait aucune crainte : ne voyait-il pas tout rayonnant de vie ce Jésus qui pour son salut avait été mis à mort? Aussi, quelle hâte de mourir à son tour, afin de vivre comme Jésus et avec lui. « Voici, s'écria-t-il, que je vois les cieux ouverts, et le Christ debout à la droite de Dieu ! » (Act. 7.) Il voyait Jésus debout; et voilà pourquoi il se tenait debout lui-même, pourquoi son courage ne défaillait point. Le Christ, debout à la droite de son Père, assistait visiblement à son combat, et lui communiquait une invincible vaillance. Heureux soldat, dont les cieux ouverts s'apprêtaient à couronner la valeur !

Qui donc lui ouvrit ainsi le ciel? Celui dont il est dit dans l'Apocalyse : « Il ouvre et personne ne ferme; il ferme et personne n'ouvre. » (Apoc. 3.) Lorsque Adam eut commis son péché si funeste, le ciel fut fermé au genre humain; après la Passion du Christ, le bon larron y entra le premier ; Étienne le vit ensuite ouvert. Ce que ses yeux virent, ses lèvres l'exprimèrent avec une admirable foi : c'était le ciel, et il s'en empara d'assaut.

Suivons l'exemple de cet illustre martyr. Si nous marchons sur les traces d'Étienne, nous aussi, nous serons couronnés. Mais ce que nous devons surtout imiter, c'est son amour pour ses ennemis. Entouré d'une multitude aussi hostile que cruelle, accablé sous une grêle de pierres qui de toutes parts pleuvaient sur lui, il reste calme et intrépide ; à la fureur qui l'immole il n'oppose que la douceur et la mansuétude, et, s'il implore le Maître qu'il veut glorifier par le sacrifice de sa vie, ce n'est point pour en appeler la colère sur ses bourreaux, mais pour le supplier humblement « de ne point leur imputer ce péché. » (Act. 7.) C'est ainsi qu'il rendit jusqu'à la fin témoignage à la vérité divine ; ainsi qu'il ne cessa d'être embrasé des ardeurs de la charité fraternelle ; ainsi qu'il saisit l'éternelle couronne, cette couronne que lui prédisait son nom désormais glorieux. (*Serm.* 314.)

SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE

Excellence de saint Jean comme évangéliste.

Les trois Évangélistes Matthieu, Marc et Luc se sont plus particulièrement appliqués à raconter les actions

que le Sauveur accomplit pendant sa vie mortelle et qui tenaient de sa nature humaine. Jean, au contraire, a considéré surtout la divinité de Notre-Seigneur et son égalité avec le Père, et il nous en a donné dans son Évangile toute la connaissance qu'il a jugé devoir nous suffire. Aussi s'élève-t-il beaucoup plus haut que les trois premiers Évangélistes. Ceux-ci marchent en quelque sorte sur la terre avec le Christ-Homme ; mais pour lui, traversant les ombres qui couvrent le monde d'ici-bas, il s'élance jusqu'à cette région sublime où la lumière brille dans toute sa pureté. « Là, il contemple d'un regard aussi pénétrant qu'assuré « le Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu, par qui tout a été créé ; et puis il proclame que ce Verbe s'est fait chair, afin d'habiter parmi nous, mais sans altérer l'immutabilité de sa divine nature. (*L. 1. Accord des Évangél.* c. 4.)

Il est écrit : « Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice. (Ps. 71.) Ces montagnes, ce sont les âmes élevées ; et les collines figurent les âmes encore faibles. Or, les montagnes reçoivent la paix, pour que les collines puissent recevoir la justice, c'est-à-dire, la foi, car « c'est de la foi que vit le juste. » (Rom. 1.) Les âmes faibles ne recevraient point la foi, si les âmes plus exercées, les montagnes, ne recevaient de la Sagesse divine toute la lumière qu'elles ont mission de communiquer avec prudence aux cœurs encore vulgaires. Et voilà comment les collines vivent de la justice : c'est parce que les montagnes vivent de la paix.

Saint Jean fait donc partie de ces montagnes, lui qui s'exprime ainsi, dès le début de son Évangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu,

et le Verbe était Dieu. » Grâce à la paix qu'elle a reçue, cette montagne contemple le Verbe dans sa divinité. S'il en est ainsi, quelle n'est pas sa hauteur! Elle dépasse les cimes de la terre, les plaines de l'air, les sommets des astres, les chœurs des Anges eux-mêmes. Si elle ne dépassait pas toute créature, irait-elle de la sorte toucher de son front la sublimité de ce Verbe par qui tout a été fait? O sainte et admirable montagne! Par sa hauteur, elle défie sans exception toutes celles qui ont reçu la paix, pour établir sur les collines le règne de la justice. (*Tr. 1. sur l'Év. de S. Jean.*)

LES SAINTS INNOCENTS

Grande gloire que leur mort a procurée à Jésus-Christ et à eux-mêmes.

Le Christ naît petit enfant, et c'est le grand Roi. Les Mages annoncent sa royale naissance, et aussitôt Hérode se trouble. Il craint pour son trône, et il conçoit des desseins homicides. Il interroge les Docteurs pour savoir où ce Christ-Roi est né. Veut-il aller l'adorer comme les Mages? Non, il veut le faire mourir.

Que crains-tu, Hérode? Ce Roi ne vient pas pour te ravir ta couronne : il vient pour vaincre les puissances de l'enfer. Mais, dans ton ignorance, tu te troubles et tu médites la perte de ce rival. Et voilà que, pour atteindre ce seul enfant, tu n'hésites pas, tyran cruel, d'ordonner qu'on égorge sans pitié une multitude d'enfants du même âge. Rien ne t'arrête, ni la désolation des mères, ni le deuil des pères, ni les douloureux gémissements de ces tendres victimes. Dans leurs corps

elles expirent sous tes coups, parce que dans ton cœur tu es tué par la crainte; et tu espères, insensé, t'assurer une longue vie, si tu parviens à frapper de mort la Vie elle-même. Mais cet enfant, source infinie de grâces, qui est petit et grand à la fois, qui est couché dans une crèche et te fait cependant trembler sur ton trône, cet enfant se sert, à ton insu, de ta fureur, pour arracher des âmes à la captivité du démon. Il s'empare des fils de ses ennemis pour les mettre au nombre des fils d'adoption. Sans le savoir, non plus, ces petits meurent pour le Christ, et, pendant que les parents pleurent ces martyrs, le Christ les accepte, quoique muets encore, pour ses dignes témoins. C'est ainsi que règne Celui qui est venu pour régner; voilà comment ce Libérateur délivre ; tel est le salut qu'apporte ce Sauveur.

Mais toi, prince meurtrier, tu ne comprends rien à ce mystère; tu te troubles et tu deviens persécuteur, et pendant que tu poursuis un enfant, tu obéis à ses pensées, et tu ne t'en doutes pas. Car il est le grand Roi; et s'il est enfin apparu, c'est pour rassembler ses élus, avec ton aide et celui d'autres instruments de son choix. Sache donc que ces milliers d'enfants dont tu as commandé le massacre, sont comme une armée innombrable que, le premier, tu envoies dans son céleste royaume. O précieux don de la grâce ! « Ils se tiendront debout devant le trône de Dieu, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. » (Apoc. 7.) Qu'est-ce qui leur vaudra un pareil triomphe? C'est que dans leur silence ils auront confessé le Christ. Aussi, tout en étant encore inhabiles au combat, tiendront-ils les palmes de la victoire. Quel est donc ton pouvoir, ô Hérode, pour être ainsi vaincu ? Ce n'est pas avec des soldats aguerris, c'est avec des enfants immolés que

l'Enfant-Roi triomphe de ta puissance. Veux-tu connaître le bienfait que ces enfants devront tous à ta cruauté ? En te précipitant sur leur vie, tu les a empêchés de comploter avec ceux de leur nation la mort de la Vie véritable. Tel est le bien qui pour eux est sorti de ton iniquité. D'autre part, en leur donnant de mourir à cause de lui, le Christ a lavé dans leur sang ce péché d'origine qui les rendait naturellement enfants de colère, de sorte que, à peine nés pour la mort, la mort les a tout à coup ramenés à la vie. (*L.* 3. *Symb. aux Catéch. c.* 4.)

TABLE DES MATIÈRES

OCTOBRE

De la foi et de l'espérance.

NOVEMBRE

De la charité.

DÉCEMBRE

De la gloire céleste.

APPENDICE

FÊTES FIXES

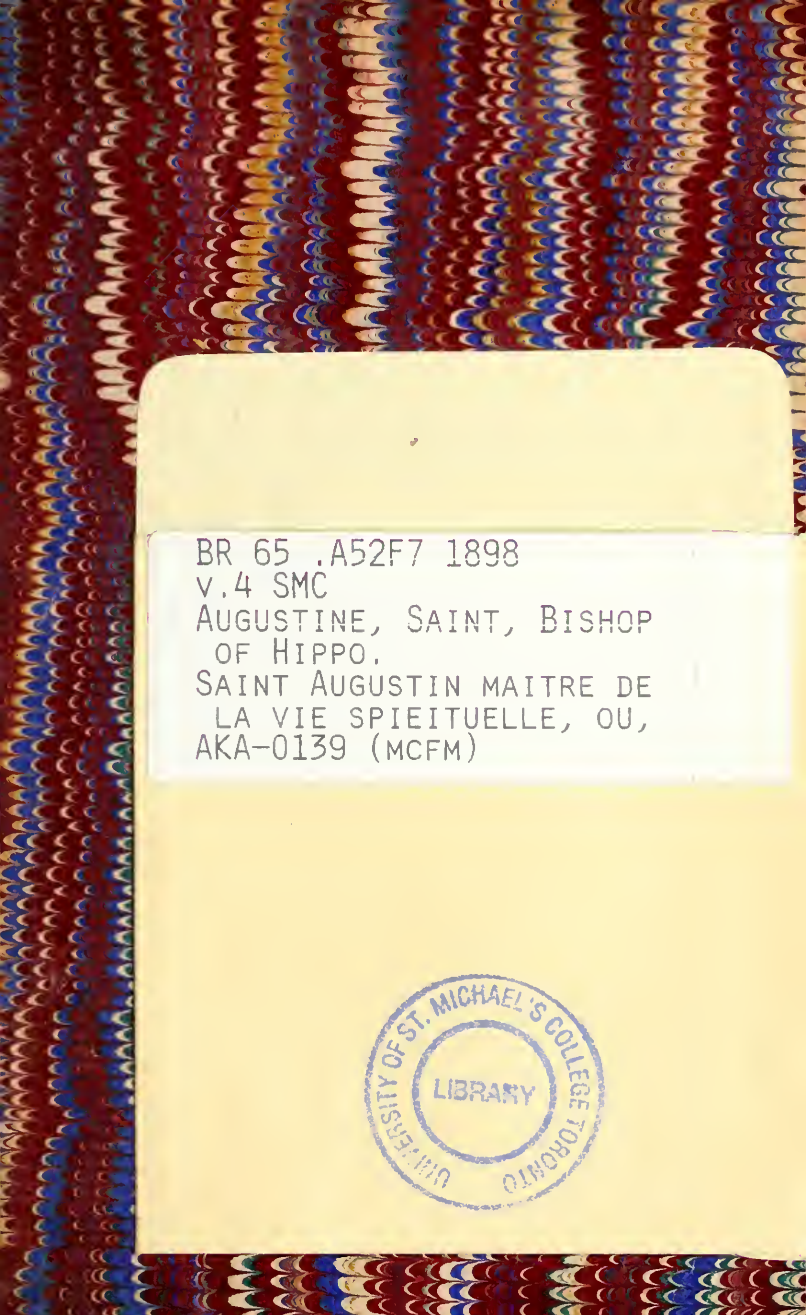
AVENT

FÊTES DE NOËL

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE E. PETITHENRY, 8, RUE FRANÇOIS Ier, PARIS.




BR 65 .A52F7 1898
v.4 SMC
AUGUSTINE, SAINT, BISHOP
OF HIPPO.
SAINT AUGUSTIN MAITRE DE
LA VIE SPIEITUELLE, OU,
AKA-0139 (MCFM)
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

